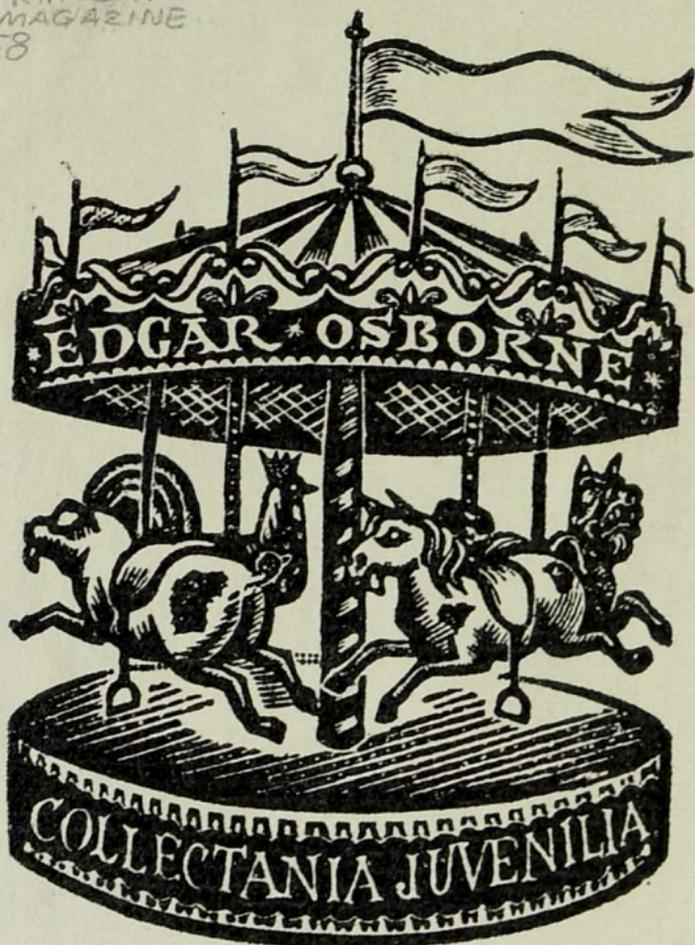


26  
Elyza Baillie

March 6<sup>th</sup> 1974

Elyza 9

BI  
LE PRINCE...  
MAGAZINE  
1758



37131 009 543 778

II, 719-20

2122: Baille

# MAGASIN

DES

ENFANTS,

OU

DIALOGUES

ENTRE

une sage GOUVERNANTE

ET

plusieurs de ses ELEVES de la première  
DISTINCTION,

DANS lesquels on fait *penser, parler, agir* les jeunes gens  
suivant le génie, le tempérament, & les inclinations  
d'un chacun.

ON y représente les *défauts* de leur âge, & l'on y montre  
de quelle manière on peut les en *corriger*: on s'applique  
autant à leur *former le cœur*, qu'à leur *éclairer l'esprit*.

ON y donne un *Abrégé de l'Histoire Sacrée*, de la *Fable*, de  
la *Géographie*, &c.: le tout rempli de *réflexions utiles*,  
& de *contes moraux* pour les amuser agréablement; & écrit  
d'un style simple & proportionné à la tendresse de leur  
années:

PAR

Mad<sup>e</sup> LE PRINCE DE BEAUMONT.

---

A LONDRES,

Se vend chez J. NOURSE, à l'Enseigne de l'Agneau, vis-à-vis  
à-vis Catherine-Street, dans le Strand.

1758.



A

PAUL PETROUICH,

PETIT - FILS

DE

*PIERRE* le Grand,

N E V E U

d'*ELISABETH*,

Mère & Législatrice de ses  
sujets, &c. &c. &c.

**Q**U'UN autre étale, dans une  
épître dédicatoire, les titres  
pompeux qui doivent un jour dé-  
corer VOTRE ALTESSE ROYALE;  
je n'en trouve point qui ne soient

*Épître dédicatoire.*

au dessous de ceux qui paroissent à la tête de cet ouvrage. Ce sont les seuls respectables aux yeux de la raison ; les seuls qui peuvent Vous attirer des hommages solides & réels ; & je les crois préférables à celui de Maître de l'Univers entier.

C'est en mettant sous les yeux des jeunes princes, les actions des grands hommes qui les ont précédés, qu'on essaye de leur inspirer le goût de l'héroïsme : mais malheureusement, dans le grand nombre de héros, que l'histoire nous présente, à peine en trouve-t-on un seul, qu'on puisse leur montrer tout entier. Les personnes qui seront chargées de l'éducation de VOTRE ALTESSE

*Épître dédicatoire.*

ROYALE, auront un avantage qui a manqué à ceux qui ont vécu dans les âges passés. Il ne sera pas nécessaire de Vous transporter des Perses chez les Grecs, de ceux-ci chez les Romains : notre siècle a produit un héros qui efface tous ceux qui l'ont précédé, Et ce héros, Vous avez l'avantage de trouver en lui la source de Votre sang ; avantage d'autant plus précieux, que PIERRE le Grand, par un privilège qui semble avoir été réservé pour lui seul, a transmis jusqu'à ce jour à sa postérité, ses grandes qualités avec son sang.

Xénophon remarque avec étonnement, le prodigieux changement, que produisit chez les Mé-

*Épître dédicatoire.*

des l'exemple de Cyrus. Ces peuples, plongés dans la mollesse, metamorphosés tout à coup, ne respirent plus que la guerre, & ne s'effrayent point des dangers & des fatigues, inséparables de l'expédition qui leur est proposée par le jeune héros des Perses. Qu'auroit pensé Xénophon, s'il eût vu PIERRE, surnommé le Grand à juste titre, dans un âge aussi peu avancé, entreprendre de metamorphoser, non un petit nombre de soldats, mais un peuple innombrable, & chez lequel il avoit à détruire des vices, consacrés par la superstition, enracinés par la plus longue habitude, soutenus par l'ignorance la plus profonde? Qu'auroit-il dit, s'il

*Épître dédicatoire.*

l'eût vu, renonçant courageusement aux préjugés de la naissance & de l'éducation, s'expatrier pendant plusieurs années, pour juger par ses yeux de l'utilité des grands changemens qu'il méditoit, & des moyens les plus surs de les introduire? Q'auroit-il écrit enfin, s'il eût vu PIERRE rentrer dans son vaste empire en conquérant, pour y triompher de la barbarie, par le secours des arts & des sciences, qui marcheroient à sa suite, & qui devoient dans peu, changer ses sujets en de nouveaux hommes? Xénophon, qui cherchoit à donner un modèle aux rois, n'auroit point été forcé de recourir à la fiction, comme il le fait si

*Épître dédicatoire.*

souvent, s'il eut vécu du tems de PIERRE: la vérité eut seule conduit son pinceau, & lui eût présenté les couleurs les plus vives; il eût chanté un héros, non seulement plus grand, mais encore plus heureux que Cyrus. Il est vrai que ce dernier, en épousant Mandane, augmenta son empire d'un royaume florissant; mais, cet avantage peut-il être comparé avec celui que retira PIERRE de son union avec CATHERINE? puisqu'il trouva dans cette héroïne, un collègue, non seulement capable de le seconder dans ses hautes entreprises, mais encore de les soutenir après sa mort.

*Épître dédicatoire.*

J'ai déjà remarqué un avantage, qui met le dernier trait à la gloire & au bonheur de PIERRE; c'est d'avoir transmis à ses descendans, les grandes qualités qu'on a admirées en lui. Le règne de l'Auguste ELISABETH nous retrace les merveilles du règne de PIERRE : le dirai-je ? Pardonne à ma sincérité, ombre d'un héros que je révère; ta Fille te ravit la gloire d'avoir été le plus grand Monarque de l'Univers. Tu l'avouas toi-même. Après avoir vaincu & tes ennemis & tes sujets, il te resta un ennemi redoutable, contre lequel ton ouvrage fut quelque fois impuissant : nulle ombre dans le tableau d'ELISABETH; elle réunit au même de-

*Epitre dédicatoire.*

gré, & les qualités qui font les grands rois, & celles qui font le partage des personnes de son sexe. Les étrangers, que sa réputation attire à sa Cour, ne savent ce qu'ils doivent le plus admirer en elle, ou de la vaste capacité de son esprit qui embrasse une si grande quantité de soins divers, sans s'en embarrasser; ou de la bonté de son cœur, qui la rend la Mère de ceux, dont le Ciel l'a faite Souveraine; ou de cette douceur & de cette modestie, qui charment tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Ils applaudissent à la juste récompense, que Dieu donne dès cette vie, à cette Auguste Impératrice, en lui faisant voir, dans

*Épître dédicatoire.*

ceux qu'Elle a choisis, pour perpétuer le bonheur de ses sujets, une noble émulation de marcher sur ses traces, & une vive reconnaissance de ses bontés.

PRINCE, de tous les dons, que Dieu a fait à l'heureuse ELISABETH, Vous êtes sans doute le plus précieux. Puissiez Vous par Vos vertus, retracer en Elle l'image de son auguste Père. Puissiez-vous apprendre longtems par son exemple, le grand art de régner ; puissiez-vous enfin, comme Elle, vous établir dans tous les cœurs, un empire d'autant plus solide & plus flateur, que Vous ne le devrez qu'à la volonté de Vos sujets, qui compte-

*Épître dédicatoire.*

ront, par le tems du règne de  
Votre Auguste Famille, celui de  
leur bonheur & de leur féli-  
cité.

Je suis avec un profond res-  
pect,

**De VOTRE ALTESSE ROYALE,**

La très humble

& très obéissante servante,

*Marie le Prince de Beaumont.*

---

## AVERTISSEMENT.

**L**ORSQUE je me suis déterminée à donner ce Magasin au Public, je ne me suis point dissimulée les difficultés de mon entreprise. Cet ouvrage est tel par sa nature, me disois-je à moi-même, qu'il doit déplaire nécessairement à toutes les personnes formées, s'il est ce que j'ai prétendu le faire. Les difficultés que j'avois prévues, ont augmenté dans l'exécution, & plus de vingt fois, je me suis vue sur le point de tout abandonner, par le désespoir de réussir. Je me faisois par avance, toutes les objections que me feroit le Public, & j'en étois d'autant plus effrayée, que malgré leur solidité apparente, je me trouvois dans la nécessité de n'y avoir point d'égard. J'achevai enfin, l'Été passé, de remplir la pénible tâche que je m'étois imposée, & pleine de défiance du succès, je communiquai mon manuscrit à un grand nombre de personnes. Quelle fut ma surprise ! plusieurs d'entre elles, dont le goût

éprouvé peut servir de règle, m'avouèrent qu'il les avoit amusées assez, pour n'avoir pu le quitter avant de l'avoir achevé. Ce succès inespéré me decouragea absolument. J'ai voulu travailler pour les enfans, me disois-je ; j'ai manqué mon but, puisque les personnes faites s'amusent de mon ouvrage. Cette crainte me fit suspendre l'impression ; il me faloit d'autres juges, & je les ai cherchés parmi mes écolières de tous les âges. Elles ont toutes lu mon manuscrit. L'enfant de six ans s'en est divertie, aussi bien que celle de dix & de quinze. Plusieurs d'entre elles, à qui je désespérois de faire naître le goût pour l'étude, en ont écouté la lecture avec une avidité, qui ne me laisse rien à souhaiter, & qui me répond du succès. Je me suis convaincue absolument, par cette expérience, d'une chose que je soupçonnois. Le dégoût d'un grand nombre d'enfans pour la lecture, vient de la nature des livres qu'on leur met entre les mains ; ils ne les comprennent pas, & de là naît inévitablement l'ennui. Je n'excepte aucun ouvrage, quand je porte cette décision. Les miens, comme les autres, sont sujets à cet inconvénient, & je suis contrainte de les refondre, quand je veux les faire comprendre, non seulement aux

enfans du premier âge, mais même à ceux qui feroient capables de les comprendre parfaitement, s'ils étoient écrits en Anglois. Une fille de quinze ans, qui commence à apprendre le François, a besoin d'un stile auffi simple, qu'une autre de cinq ans, qui lit dans sa langue maternelle. Qu'on juge par-là de l'ennui que doivent donner aux pauvres enfans, la lecture & la traduction de *Télémaque* & de *Gil-blas*, auxquels on borne d'ordinaire toutes leurs lectures dans les écoles. Ces livres, qui sont des chef-d'œuvres en leur genre, sont pour eux, à peu près comme du Grec; auffi ai-je trouvé en Angleterre, plusieurs personnes qui ne pouvoient goûter ces ouvrages, parcequ'il leur étoit resté une impression fâcheuse, de l'ennui qu'elles avoient éprouvé en les traduisant. On me dira, nous avons douze volumes de contes de Fées, nos enfans peuvent les lire: à cela je répons; outre que ces contes ont souvent des difficultés dans le stile, ils sont toujours pernicieux pour les enfans, auxquels ils ne sont propres qu'à inspirer des idées dangereuses & fausses. Comme j'avois résolu de m'approprier tout ce que je trouvois à mon usage, dans les ouvrages des autres, j'ai relu avec attention ces contes: je

n'en ai pas lu un seul que je puisse raccorder selon mes vues ; & j'avoue que j'ai trouvé les contes de la *Mère l'Oye*, quelques puériles qu'ils soient, plus utiles aux enfans, que ceux qu'on a écrits dans un stile plus relevé. Je trouve moyen de faire comprendre aux enfans, lors qu'ils lisent la *Barbe Bleue*, les inconvéniens d'un mariage fait par intérêt ; les dangers de la curiosité, les malheurs qui peuvent arriver du peu de complaisance, qu'on a pour les caprices d'un époux ; l'inutilité du mensonge, pour éviter le châtement. En pourrois je trouver autant dans les douze volumes que j'ai cités ? Le peu de morale qu'on y a fait entrer, est noyé sous un merveilleux ridicule, parcequ'il n'est pas joint nécessairement à la fin qu'on doit offrir aux enfans ; l'acquisition des vertus, la correction des vices.

Cette réflexion me conduit naturellement au but, que se doivent proposer les personnes, qui se consacrent à l'éducation des enfans. Je l'ai déjà dit dans mon traité d'éducation ; mais je le répéteroie encore mille fois, que je ne croirois pas l'avoir assez dit. *Former les mœurs, tirer parti de l'esprit, l'orner, lui donner une tournure géométrique, régler l'extérieur.* Tout ce

qu'on dit aux enfans, tout ce qu'on écrit pour eux, tout ce qui s'offre à leurs yeux, doit tendre à cette fin, ou y être amené adroitement par un habile maître. Si mon ouvrage est conforme à ces vues; s'il les remplit, mon ouvrage est suffisant pour donner une bonne éducation: entrons dans le détail. Tout le monde convient, que la correction des mœurs est le principal point de l'éducation. On répète continuellement aux enfans; rien n'est plus vilain que de mentir, de se mettre en colère, d'être gourmand, défobéissant. Qui ne croiroit que ces vices sont très rares dans le Monde, en égard au soins qu'on se donne pour en éloigner les enfans? Ils devroient les avoir en horreur, & ils les auroient effectivement, si, au lieu de faire entrer les maximes, qu'on leur a débitées à ce sujet dans leur mémoire, on les avoit fait pénétrer jusqu'à leur raison. Toutes nos fautes viennent de deux sources, ou de la fausseté de nos idées, ou du défaut de conviction, & ces deux sources de nos malheurs, ont leur origine dans notre éducation. Les termes me manquent pour exprimer ce que je sens, & ce que l'expérience me découvre tous les jours. Qu'on me permette donc, de me faire entendre

comme je pourrai, & qu'on excuse mes fautes.

Je disois l'autre jour, à une dame de seize ans, qu'on pourroit la comparer à une jeune mariée, qui, en entrant dans la maison de son mari, qui est la sienne, établiroit son domicile auprès d'une fenêtre, pour ne rien perdre de ce qui se passeroit dans la rue. Si on demandoit à cette dame, au bout de deux ans, de quelle couleur sont vos meubles, instruisez nous des sujets des tableaux qui sont dans votre maison; comment en a-t-on distribué les appartemens? & qu'elle me répondit: je ne fais pas un mot de toutes ces choses; mais en récompense, je puis vous détailler tous les carosses qui passent tous les jours dans ce quartier, le nombre des domestiques qui suivent les chaises, les habits de celles qui les remplissent. Cette dame seroit une extravagante, me répondit mon écolière: & nous sommes toutes des extravagantes, ajoutai-je. Notre ame passe sa vie à la fenêtre, c'est à dire, qu'elle ne s'occupe que des choses qui frappent ses sens, & qu'elle ignore absolument ce qui est au dedans d'elle-même, dans sa propre maison. D'où vient cela? d'une mauvaise habitude, prise dans la jeunesse. On s'occupe à attirer l'a-

me des enfans aux fenêtres; on en fait des êtres parlans, écoutans, regardans; & on ne réfléchit pas qu'il faudroit en faire des êtres pensans. Ce défaut est surtout, celui des personnes du sexe, & il n'est pas possible d'imaginer ce qu'il m'en coûte pour l'extirper. Que de stratagèmes pour exciter la curiosité de se connoître soi-même! combien de soins pour piquer la vanité, en exposant aux jeunes personnes, la profondeur, la honte de leur ignorance, de leurs préjugés, de leurs sottises: j'en ai vu souvent pleurer de dépit, en se voyant peintes au naturel. C'étoit quelque chose, mais ce n'étoit pas tout; il falloit après cela, extirper la paresse, qui, sous l'habit de la modestie, du découragement, travailloit à leur persuader, qu'elles manquoient du génie nécessaire pour réfléchir, ou que cet exercice étoit trop pénible. Il falloit lutter contre la dissipation perpétuelle, à laquelle on livre les jeunes personnes à Londres, où une fille de dix ans s'excuse gravement, sur ses grandes occupations, de ne pouvoir remplir la tâche dont elle s'étoit chargée. Malgré tous ces obstacles, je commence à recueillir le fruit de mon travail; je ne dis rien à mes écolières sans les assujétir à me prouver, s'il est vrai, ou faux par des

raisons sans réplique ; mes écolières commencent à connoître, sans un grand travail, une contradiction dans un principe spécieusement étalé ; & par cette contradiction, mettent en poudre les conséquences ; elles m'écrivent leurs jugemens sur ce qu'elles lisent, me disputent une vérité jusqu'à ce que je la leur aie prouvée, & ne se rendent qu'à l'évidence. Celles que j'ai commencées déjà formées, font des progrès très lents dans cette science ; mais j'en ai quelques unes depuis leur première enfance, & celles là sont frappées d'une contradiction, comme l'oreille d'un bon Musicien est frappée d'une dissonance ; d'où vient cela ? des soins que j'ai pris de leur former un esprit géométrique ; & ce que j'ai fait, tout le monde peut le faire. Dès trois ans, il faut nourrir l'esprit des enfans du vrai, le leur faire digérer ; travailler, non à vous soumettre leur esprit à subjuguier leurs lumières pour leur faire adopter les vôtres ; mais à les soumettre à l'empire de la raison. Il faut les convaincre incontestablement, de la nécessité de pratiquer ce que vous exigez, & vous les verrez se livrer de bon cœur à tout ce que la raison, & non votre caprice leur ordonne. Nous avons pour cela deux moyens, la religion

& la raison ; il ne faut jamais séparer ces deux choses, & je me flatte de les avoir unies dans le Magasin des Enfans : car sans cela, je croirois avoir manqué mon but. En faisant réciter aux enfans l'histoire de la Ste Ecriture ; j'ai eu soin de donner à leur raison, des preuves à leur portée, de la divinité de cette Ecriture. J'ai tâché ensuite, de leur faire trouver dans cette Ecriture, des motifs capables d'exciter leur obéissance. Un Dieu bienfaiteur, ami de la vertu, vengeur du crime, tout-puissant pour récompenser l'une, & punir l'autre ; voila ce que leurs réflexions & celles de la gouvernante, mettent à tous momens sous leurs yeux. Je n'ai rien oublié, pour leur montrer la conformité des maximes de ce livre divin, avec leurs lumières naturelles, & j'ai fini par les convaincre, qu'indépendamment d'une autre vie, d'un bonheur, ou d'un châtiment futur, leur bien être en cette vie, dépend de leur docilité à suivre ces maximes. En changeant de discours, je n'ai point changé d'objet. Mes contes tendent au même but, tout y ramene les enfans, & j'ai lieu d'espérer qu'à force de répéter les mêmes vérités, sous des formes diverses, elles s'inculqueront chez eux d'une manière inéfa-

çable. Si je réussis, je n'ai plus rien à désirer pour l'éducation; un enfant religieux par raison, est capable de tout: les vices, les penchans corrompus, ne m'effrayent plus, & je dis en paraphrasant les paroles du roi prophète, *en me donnant un esprit clair-voyant, vous leur avez donné le mord & la bride, pour les empêcher de mordre & de ruer contre moi.*

Il me reste à répondre à quelques objections, qu'on me fera sans doute. Pourquoi avez vous retranché quelques histoires de la Sainte Ecriture? A cela je réponds, j'en ai retranché quelques unes, par respect pour l'innocence des enfans; je n'avois garde de chercher à exciter leur curiosité, sur une matière, où je regarde l'ignorance comme une béatitude & la forteresse de l'innocence. Je sais qu'ils sont à portée de les lire tous les jours dans la Bible, & je ne voudrois pas même les leur faire passer, crainte de faire naître chez eux cette curiosité que je crains; mais je m'efforcerois de la mettre en défaut, par une explication naturelle, qui leur donneroit le change, sans faire naître leurs soupçons. Ce n'est point ici un ouvrage dogmatique, dans lequel il n'est pas permis d'omettre un seul mot. C'est à titre d'amusement que je

présente cette histoire aux enfans. Il ne faut pas qu'ils soupçonnent que je veux les instruire ; ce motif m'a autorisée, à retrancher tout ce qui pourroit les ennuyer. N'ai-je pas le même privilège pour les choses que je regarde comme dangereuses pour les mœurs ? Quelles réflexions mes écolières eussent-elles faites, sur cet endroit de l'Histoire Sainte, où *Jacob*, sans respect pour la vérité, trompe son pere, sous l'habit & le nom d'*Esau* ? Elles en auroient conclu, qu'un honnête homme peut mentir en quelques occasions, & qu'on exagère à leur égard l'horreur du mensonge, pour leur en donner de l'éloignement, Je ne cite que cet exemple. Il en est plusieurs autres que je ne puis me permettre de citer, par la raison qui m'a engagé à les mettre ; c'est qu'il est dangereux d'exciter trop la curiosité.

D'autres trouveront que j'ai eu tort de parler aux enfans, de choses qu'ils supposent au dessus de leur portée : de choses qu'ils prétendent que les femmes mêmes doivent toujours ignorer. Qu'ont-elles besoin, me diront-ils, de connoître la différence de leurs ames, d'avec celles des animaux ? Elles croient cette vérité & mille autres sur la foi d'autrui : elles ne sont pas

faites pour en savoir davantage. On diroit que vous prétendez en faire des Logiciennes, des philosophes; & vous en feriez volontiers des automates, leur répondrai-je. Oui Messrs. les tirans, j'ai dessein de les tirer de cette ignorance crasse, à la quelle vous les avez condamnées. Certainement, j'ai dessein d'en faire des logiciennes, des géomètres & même des philosophes. Je veux leur apprendre à penser, à penser juste, pour parvenir à bien vivre. Si je n'avois pas l'espoir de parvenir à cette fin, je renoncerois dès ce moment à écrire, à enseigner. Il est assez de personnes capables de faire entrer dans la mémoire des enfans, quelques milliers de mots qui ignorent: les règles du langage & plusieurs autres connoissances, à-peu près aussi importantes: je ne regarde l'étude de la langue françoise, par rapport à mes écolières, que comme un moyen qui m'est offert par la Providence, pour former leur esprit & leur cœur. Ces deux parties sont les objets de mon travail, ce qui ne m'empêchera pas de donner tous mes soins à la grande affaire, pour laquelle on me paie; c'est-à-dire, à l'étude de la langue françoise. Je me flatte même, que mes écolières y feront de rapides progrès, ainsi que dans les  
autres

autres études auxquelles on les assujettit. Je travaille pour le maître de danse, de musique &c. les autres enfans apprennent ces choses avec dégoût, parce qu'on les y oblige. Je pretends que mes élèves s'y appliquent par principes, parce qu'elles seront convaincues, qu'il n'y a de vrai bonheur, qu'à bien remplir son devoir; que le devoir le plus sacré des personnes de leur âge, est l'obéissance à leurs parens & à leurs maîtres; qu'en leur obéissant, elles obéissent à Dieu, dont ils tiennent la place: plus d'actions indifférentes pour des enfans à qui l'on aura le bonheur d'inculquer ce principe, plus d'exercices négligés. Les mêmes motifs, qui auront produit leur application, leur docilité dans l'enfance, les affectionneront à leurs devoirs dans un âge plus avancé. La philosophe sacrifiera le dégoût, que produit chez elle les détails domestiques, au devoir qui lui fait une loi de s'en charger. Parfaitement convaincue que son bonheur & sa gloire en cette vie & en l'autre, consistent à remplir les obligations de son état; elle les étudiera sans-cesse, & les remplira avec la même exactitude, soit qu'elles soient conformes, ou non, à ses propres penchans & inclinations; & cette heureuse facilité à pratiquer tout ce qu'elle

doit, elle la tirera de l'heureuse habitude de réfléchir.

Voilà quels sont les fruits précieux de la méthode que je veux suivre, & que je propose pour l'éducation ; j'espère que chez une nation aussi éclairée que l'Angloise. Le peu que je viens de dire, suffit pour répondre à l'objection qu'on m'a faite, & pour convaincre les parens de la nécessité de changer la méthode qu'on a suivie jusqu'à ce jour dans l'éducation. Ce premier volume du Magasin des Enfans, indique mes vues ; mais ce n'est qu'une ébauche de ce que je donnerai par la suite, si cette première partie est goûtée, & qu'on m'encourage assez pour continuer. Je l'ai dit dans mes propositions : les fraix de l'impression à Londres, sont très considérables, & le nombre des lecteurs très borné, lorsqu'il est question d'un livre françois. Il est donc impossible de donner rien au public, à moins qu'un certain nombre de souscrivans, n'assurent à l'Auteur le remboursement de ses fraix. Si la cour de Russie ne m'avoit encouragée, ce petit ouvrage, prêt à mettre sous la presse depuis un an, n'auroit peut-être jamais été imprimé. Si les parens daignent lire ce premier volume, s'ils le croient assez utile

aux enfans, pour en fouhaiter la continuation, ils doivent folliciter leurs amis pour remplir un pareil nombre de fouscrivans pour l'année prochaine, fans quoi, je ferai réduite à tout abandonner ; d'autant plus que je n'ai pas à beaucoup près ici, la ressource que je trouverois dans un autre país, je m'explique.

Trois motifs peuvent encourager un auteur, le désir de se rendre utile au public par ses ouvrages, l'esper du gain s'il est pauvre ; l'esper d'acquérir l'estime des honnêtes gens, & de s'attirer leurs égards. J'ose dire que le premier de ces motifs me suffiroit, si la fortune m'avoit été plus favorable ; mais, n'ayant d'autre ressource que mon travail, je suis bien éloignée de pouvoir avancer les fraix de l'impression : je l'ai fait pour les Magasins François, & j'ai été cinq ans entiers sans être remboursée de mes avances : il ne me reste donc que les deux autres motifs. Il ne tiendroit qu'à moi de me parer ici d'un désintéressement absolu ; mais je suis sincère ; la Providence m'a donné quelques talens pour me dédomager des richesses qu'elle m'a refusées. Je ne dois point rougir de chercher à en tirer parti, & je ne crois pas me dégrader en le faisant, plus que le né-

gociant qui cherche à faire valoir ses fonds dans le commerce. On traiteroit d'insensé celui qui s'exposeroit aux dangers, aux fatigues de cette profession, si, se piquant d'une générosité mal-entendue, il publioit qu'il n'a jamais eu dessein, ou de s'enrichir ou de subsister. Je serois dans le même cas, si je voulois persuader au public, que je n'ai que le premier & le troisième motif : ceux-là véritablement sont plus puissans sur mon esprit que l'autre ; & plus ambitieuse qu'intéressée, je sacrifierai toujours l'intérêt à la gloire : mais qu'on me permette de dire ici, que je courrois grand risque d'être la dupe de mon sacrifice. Mes talens ne sont pas de ceux qui conduisent nécessairement aux marques extérieures de la considération en Angleterre. S'il ne s'agissoit ici que des intérêts de mon amour propre ; je n'appuierois pas sur cet article ; mais il est question de détruire un préjugé pernicieux à l'éducation, & je le combattrai toutes les fois que je trouverai l'occasion de le faire ; après avoir répété vingt fois ce que je vai dire ; peut-être, sans que les parens l'aient lu une, il arrivera par hazard qu'ils me liront la vingt & unième fois. La nature a distingué avantageusement les Anglois des autres peuples du

monde. Ils pensent beaucoup, & ordinairement ils pensent juste. Que ne pourroit-on pas attendre d'une qualité si estimable, s'ils agissoient en conséquence de leurs pensées, de leurs sentimens : mais non ; victime des préjugés ils s'y soumettent en dépit de leurs lumières ; & dans des choses de la plus grande conséquence, comme dans les petites, ils suivent le chemin battu, sans pouvoir se donner à eux-mêmes une bonne raison, de l'inconformité de leurs actions avec leurs lumières. Je pourrois en citer mille exemples : j'en choisirai un seul, avant de parler de celui dont il est question ici.

Qu'est ce que vos assemblées, ai-je demandé à vingt dames différentes : voici leur réponse uniforme. Un amas confus de personnes, souvent trop grand, pour être contenu dans les maisons où elles se rassemblent, quelques vastes qu'elles soient. On regarde comme une bonne fortune, de pouvoir trouver une chaise ; mais le plus grand nombre, obligé de rester debout, est poussé & repoussé sans cesse. Il est vrai qu'on peut être un peu plus à l'aise en jouant : aussi, plusieurs personnes, qui n'ont point de goût pour le jeu, prennent des cartes, afin de pouvoir être assi-

ses. Beaucoup de bruit, peu ou point de conversation, une chaleur étouffante, une fatigue réelle, lorsqu'il faut percer la foule, pour parvenir à un autre bout de l'appartement. Et vous amusez vous beaucoup de cette cohue, ai je encore demandé? Non, je vous assure, m'ont elles répondu. Je souffre beaucoup dans ces fortes de lieux; mais, c'est l'usage, je ne suis pas faite pour le reformer. J'ai beaucoup entendu parler de certaines sociétés, où l'on assortit une douzaine de personnes, faites l'une pour l'autre. Je souhaite qu'elles deviennent à la mode, mais jusqu'à ce qu'elles le soient, je ferai comme les autres; j'irai avec répugnance, je jouerai sans goût, je perdrai avec désagrément, avec dépit même, au moins avec remord. Je sens que cela est ridicule, que cela devient criminel à un certain point; n'importe, le préjugé, l'habitude le demande; je lui obéirai: ce raisonnement révolte sans doute. Une jeune dame de quinze ans me disoit, il y a quelques jours, une dame, a fait hier les complaints les plus répétées, sur une perte assez considérable qu'elle avoit faite au jeu, qu'elle n'aime point. Je pensois en moi-même, disoit mon écolière, eh, qui vous forçoit de jouer? j'en dis autant que cette demoiselle; qui

vous force d'aller à cette assemblée qui vous déplaît ? qui vous empêche de suivre les goûts que la raison vous inspire ? le préjugé.

Je pourrois faire un volume sur cette matière, & prouver démonstrativement, que la plûpart des défauts des Anglois, ne tiennent point à leur nature, & choquent leur raison autant que la mienne ; mais je me suis bornée à parler de celui qui met obstacle à la bonne éducation : j'y reviens.

A quoi doit-on attribuer les progrès du commerce en Angleterre ? A la destruction du préjugé, qui fait regarder le commerce comme une profession indigne de la noblesse. Un négociant fidelle & laborieux, peut prétendre à tout ici. Le duc, le comte, ne rougit point de s'allier avec lui, de le traiter avec distinction, de lui montrer des égards. Les motifs les plus puissans sur l'esprit de l'homme, se réunissent donc pour faire fleurir le commerce, l'intérêt, & l'amour propre. Il conduit à la fortune & à la considération. L'Anglois fait plus ; l'Agriculture conduit au même but, lorsqu'on se distingue en la faisant fleurir. Un fermier, qui a su s'enrichir par son industrie laborieuse, a rang parmi les gentilshommes. Le lord l'admet à sa table, à son amitié, à ses plaisirs. Si j'étois distributrice des mar-

ques d'honneur, je ne balancerois pas à accorder une statue au premier homme qui a eu le courage de s'élever au dessus du préjugé ridicule, qui fait mépriser le commerce & l'agriculture: cet homme a plus fait pour son païs, que s'il eût gagné dix batailles. Il y a fait foudre des sources abondantes de richesses réelles.

L'avancement de tous les arts utiles, dépend donc des Grands. Une profession sera donc plus, ou moins suivie, cultivée, perfectionnée, selon qu'elle procurera la fortune & la considération. Mais, remarquez que chez les ames nobles, ce second intérêt l'emporte de beaucoup sur l'autre. En vain prodigueriez-vous les récompenses à ceux qui pensent bien, si vous leur refusez les égards: ils vous diroient volontiers; payez moi la moitié moins, & marquez moi la moitié plus de considération. Si cela convient en général à tous les arts libéraux, on peut surtout le dire par rapport à celui qui dirige l'éducation. Une personne, capable de la donner à l'ame délicate. Pleine de respect pour le grand emploi, auquel elle s'est consacrée, elle s'attend au juste tribut d'estime, que méritent les efforts qu'elle fait pour le remplir dignement. Si vous manquez à ce juste devoir, fût-elle accablé de vos bienfaits,

elle gémit sous le poids de vos mépris apparens, & sacrifiera l'abondance humiliante que les premiers lui procurent. Je dis vos mépris apparens : je fais que chez la plupart, ces sentimens ne régulent pas la conduite. Je ne puis me persuader qu'une mère fût assez insensée, pour confier ses enfans à une personne pour laquelle elle n'auroit pas une estime fort particulière : ce seroit le comble de l'extravagance, & je ne soupçonne pas les Anglois de cet excès. Je suppose donc qu'ils estiment beaucoup les personnes qu'ils choisissent pour les mettre auprès de leurs enfans, en qualité de gouverneurs, ou de maîtres ; mais je le suppose sans autres preuves, que celles que je tire de la supériorité de leur raison. Leur conduite me montre le contraire, & pour les justifier, j'ai besoin de recourir au préjugé. Mais tout le monde les jugent-ils aussi avantageusement que moi ? non, sans doute ; en général, on ne suppose rien, on croit ce que l'on voit, & la persuasion qui n'aît de leur conduite, empêche un grand nombre de personnes de cultiver les talens qu'elles ont pour l'éducation ; elles craignent le mépris, attaché à cette profession, s'il faut en croire les apparences. Et voila une de ces contrariétés dont je me plaignois tout-

à l'heure, & dont les suites sont terribles par rapport aux enfans.

Je suppose dans une jeune personne, un égal talent pour la musique & pour l'éducation. Indécise auquel de ces arts elle donnera la préférence, elle examine lequel des deux lui procurera le plus d'avantages. Elle voit d'un côté l'humble gouvernante releguée à la seconde table, condamnée à manger avec le valet de chambre de Milord, qui étoit laquais il y a quatre jours, pendant que l'aëtrice brillante & applaudie, est admise à la table des maîtres, & qu'on regarde comme une bonne fortune, l'avantage de l'avoir. Que voulez-vous que pense cette jeune personne? Elle n'aura garde d'imaginer comme moi, que malgré les apparences, la maîtresse de la maison estime la gouvernante plus que la chanteuse, à laquelle certainement elle ne confieroit pas sa fille. Elle croira tout uniment, ce que les apparences lui montreront, & conséquemment se déterminera pour la musique. Ce que j'ai supposé; combien de fois est-il arrivé? Combien de fois arrivera-t-il encore? Pères & mères, reformez votre conduite, ou résolvez vous à n'avoir que des gens sans sentimens, pour élever vos enfans. La plus affreuse indigence vous procurera par hazard, quelques personnes

dignes de cet emploi ; mais foyez surs, que le point de vue, le plus intéressant pour elles, en entrant dans vos maisons, sera celui d'être en état d'en sortir bien vite, pour s'arracher aux mépris dont elles sont accablées.

J'ai donc eu raison de dire, que le seul motif de la gloire n'étoit pas suffisant, pour soutenir en Angleterre, le courage d'un maître, ou d'un auteur, qui travaille pour les enfans ; celui qui se borneroit à ne recueillir, pour prix de ses sueurs que les égards, seroit en danger d'être dupe. Il est donc nécessaire qu'un auteur, ou un maître, soit encouragé d'une autre manière ; & puisque l'expérience apprend, que les talens les plus utiles attirent peu de considération, il faut au moins, qu'ils procurent quelque profit.

Quelques efforts que j'aie fait pour rendre cet ouvrage intelligible aux enfans, il s'en trouvera sans doute, dont l'esprit trop borné aura peine à le comprendre. Je conjure ici les personnes chargées du soin de l'éducation, de suppléer à ce qui manque à mon travail ; qu'elles refondent ce qu'elles trouveront obscur ; qu'elles le traduisent, l'abrègent & le tournent de tant de côtés, qu'il s'en trouve un qui soit à la portée de leurs élèves. Que les difficultés ne les arrêtent point ; une expérience de trente ans m'autorise à leur répondre du succès. Je

puis les assurer avec vérité, que depuis ce grand nombre d'années, je n'ai pas trouvé un seul enfant incurable, soit du côté du génie, soit du côté des mœurs : cependant, j'ai employé vingt de ces années aux écoles gratuites ; c'est-à-dire, que j'ai vécu parmi les enfans des pauvres, dont l'éducation grossière m'offroit moins de ressources. Que ne doit-on pas espérer de ceux qui ont, outre les secours des maîtres, les bons exemples d'une famille noble, ou aisée, dans laquelle on doit trouver par succession, des sentimens plus relevés ? Que ne doit-on pas espérer surtout dans ce pays. Je puis dire avec vérité, que les Anglois naissent vertueux. Depuis dix ans que j'enseigne à Londres, je trouve les dispositions les plus heureuses. Il est peu d'hommes ici, même parmi les plus méchans, qui n'ait reçu de la nature, un fonds qu'il ne s'agissoit que de cultiver, pour le rendre bon. En un mot, dans les autres contrées, l'éducation corrige la nature ; dans celle-ci, l'éducation la gâte : & pour la rendre bonne, il s'agit moins de changer les dispositions des enfans, que de les conserver telles qu'on les trouve.





LE  
MAGASIN  
DES  
ENFANS.

---

I. DIALOGUE.

*Lady BABIOLE entrant chez Lady  
SENSE'E.*

**B**ON JOUR, ma bonne amie, je suis charmée de pouvoir passer l'après-dînée avec vous : on m'a dit que vous aviez reçu de Paris la plus jolie poupée du monde ; ah ! que nous allons nous divertir.

*Lady SENSE'E.*

Volontiers, ma chère, je suis bien aise d'avoir quelque chose qui vous amuse : mais on frappe, c'est *Lady Spirituelle* ; elle

m'a fait dire qu'elle viendroit prendre le thé avec moi.

*Lady SPIRITUELLE.*

Bon jour, Mesdames, je - - - - mais, Dieu me pardonne, je crois que *Lady Sensée* se joue avec une poupée, ah! - - [*elle rit*] & si donc, ma chère ; je vous croyois raisonnable ; vous avez douze ans, & vous jouez encore !

*Lady BABIOLE.*

Mais, Madame, est-ce qu'il y a du mal à jouer quand on a douze ans ? Il me semble que je vous ai vû plusieurs poupées, il n'y a pas longtems.

*Lady SPIRITUELLE.*

Il y a plus de six mois que j'ai jetté toutes ces choses dans le feu ; j'ai prié Papa de me donner tout l'argent qu'il employoit à ces bagatelles, pour acheter des livres, & payer toutes sortes de maîtres.

*Lady BABIOLE.*

Je ne suis point de votre goût. Si j'étois la maîtresse, au lieu de donner deux guinées par mois à mon maître de Géographie, je ferois venir de Paris les plus jolies

I. DIALOGUE. 3

choses du monde ; cela m'amuseroit beaucoup : au lieu que cet homme m'ennuie à la mort. Quand je le vois, je ne puis m'empêcher de bâiller à tous momens : il le dit à Maman, on me gronde, & cela fait que je hais encore davantage le maître, & la Géographie.

*Lady* SPIRITUELLE.

Vous n'aimez donc pas à lire des histoires.

*Lady* BABIOLE.

Non, en vérité, ma chère ; il faut bien que je lise ; car Papa le veut : mais quand je serai grande, & que je pourrai faire ce que je voudrai, je vous assure que je ne lirai jamais.

*Lady* SPIRITUELLE.

Vous ferez donc une sottise toute votre vie, & vous ne ferez jamais aimable. Ecoutez ; je vais vous dire ce qui m'a dégouté des poupées. Pendant que nous étions à la campagne cet Été, il venoit plusieurs dames chez nous. Il y en avoit deux qui étoient laides, mais si laides qu'elles fesoient peur. Et bien, Papa étoit charmé quand elles venoient nous voir. Il disoit qu'elles étoient

aimables : cela me surprenoit ; car je croyois qu'il falloit être belle pour être aimable. Mais je fûs bien plus surprise ; vous connoissez *Milady Loucy*, qui est si belle ; Papa ne pouvoit la souffrir : il disoit que c'étoit une statue, un automate, qu'elle n'avoit point d'ame ; je ne savois ce que cela vouloit dire. Un jour ces deux dames qui sont si laides, étoient avec moi ; je leur ai demandé, quelle différence il y avoit d'elles, à *Milady Loucy* ? Vraiment, ma chère, m'ont elles répondu, vous devez le voir ; elle est belle, & nous sommes laides. Je le fais bien, leur ai-je dit, mon Papa répète cela tous les jours ; mais il dit aussi que vous êtes aimables, & qu'elle ne l'est pas ; qu'elle est une belle statue, un automate. Je ne fais pas ce que c'est qu'un automate ; mais je croyois qu'une statue étoit de pierre ou de bois : d'ailleurs, je croyois qu'on ne pouvoit pas vivre sans ame, cependant il dit que *Milady Loucy* n'en a point. Ces deux dames ont rit ; & après cela, elles m'ont dit qu'une femme étoit aimable, quand elle avoit de l'esprit ; & qu'on appelloit les sottes, des statues, ou des automates ; parce qu'un automate étoit une machine qui marchoit, jouoit de la flûte, & fesoit plusieurs autres choses, quoiqu'il ne fût qu'une

statue, faite d'un morceau de bois, qui n'avoit point d'ame, & qui ne pensoit pas ; & que les sottes parloient, marchotent, & fesoient tout sans penser, comme l'automate. Ah ! Mesdames, leur ai-je dit, enseignez moi comment il faut faire pour apprendre à penser ; je serois bien fâchée d'être un automate. Ou avez-vous pris votre esprit, qui vous rend aimables, malgré votre visage ? Nous l'avons pris dans les livres, m'ont elles répondu, & en nous appliquant à nos leçons, quand nous étions jeunes. Depuis ce tems, j'ai tout quitté, pour travailler à acquérir de l'esprit ; & j'en ai déjà beaucoup ; car tout le monde le dit : mais j'en veux avoir encore davantage, & pour cela je lis toute la journée.

*Lady BABIOLE.*

Je vous prie, dites moi ma chère, à quoi cela est-il bon d'avoir tant d'esprit ?

*Lady SPIRITUELLE.*

A quoi cela est bon ? à mille choses. L'année passée je m'ennuyois à l'assemblée de Papa, on me traitoit comme une petite fille ; à présent tout le monde me parle, & je parle aussi ; on dit à tous momens que j'ai de l'esprit comme un ange. L'autre

jour je fus chez Milord C - - - qui a beaucoup de tableaux ; il y avoit plusieurs dames qui demandoient ce qu'ils signifioient ; je me mis à rire, & Milord, qui sait que j'ai lû les Métamorphoses, me demanda si je connoissois les sujets de ces tableaux ? Je les expliquai tous, on m'admira, & c'est un grand plaisir d'être louée, admirée. Et puis, j'ai le plaisir de me moquer des ignorantes, & de rire des bêtises qu'elles disent à tous momens : cela m'amuse beaucoup plus qu'une poupée.

*Lady BABIOLE.*

Et bien, Madame, j'aime mieux être ignorante, que méchante. Si l'esprit ne sert qu'à se moquer des autres, je ne me soucie pas d'en avoir. Qu'en pensez-vous, *Lady Sensée* ? On dit que vous étudiez beaucoup ; est-ce aussi pour vous moquer de celles qui n'ont point d'esprit comme moi ?

*Lady SENSE'E.*

Non, ma chère ; j'étudie, parce que cela m'amuse & m'instruit ; & j'espère que cela me rendra bonne quand je serai grande.

*Lady SPIRITUELLE.*

Puisque l'étude vous divertit ; pourquoi gardez-vous encore des poupées ?

*Lady SENSE'E.*

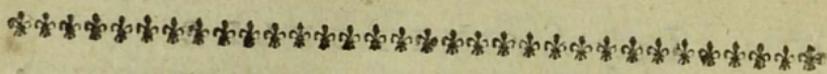
Pour amuser mes bonnes amies ; je suis si contente quand je puis leur faire plaisir.

*Lady BABIOLE.*

Je vous suis bien obligée, ma chère ; gardez votre poupée pour moi, & quand je n'aimerai plus à jouer, je viendrai étudier avec vous, pour apprendre à être bonne ; car vous l'êtes beaucoup.

*Lady SENSE'E.*

Si vous voulez, Mesdames, nous passerons dans la chambre de Mademoiselle Bonne, ma gouvernante : elle nous attend pour boire le thé avec elle.



## II. DIALOGUE.

*Entre Lady SPIRITUELLE, & Lady  
SENSE'E.*

*Lady SPIRITUELLE.*

**J**E suis bien fachée, ma bonne amie, & je viens vous conter le sujet de mon chagrin.

*Lady SENSE'E.*

Qu'avez-vous, ma chère ? On diroit que vous avez pleuré, vous avez les yeux rouges.

*Lady SPIRITUELLE.*

J'ai pleuré toute la matinée, & j'en ai encore grande envie. Je vous disois l'autre jour que je lisois beaucoup, pour avoir de l'esprit & me faire louer : eh bien, je ne veux plus lire ; je veux jeter mes livres & mes cartes de géographie dans le feu.

*Lady SENSE'E.*

Donnez-les moi, plutôt, ma chère : mais dites-moi donc, pourquoi ne les aimez vous plus ?

## II. DIALOGUE.

9

### *Lady* SPIRITUELLE.

Je vai vous conter ce qui m'est arrivé ce matin, & vous verrez que j'ai raison d'être fâchée contre mon esprit, & contre mes livres qui me l'ont donné.

Milord *B* - - - & son frère sont venus déjeuner chez nous. Ils étoient dans la sale, en attendant Papa, qui lisoit des lettres. Aussi-tôt que j'ai sù que Milord étoit en bas, je me suis pressée de descendre, parce que j'aime beaucoup à être avec lui : il me dit toujours que je suis aimable, spirituelle, savante, & mille autres jolies choses. Quand j'ai été près de la porte, j'ai entendu qu'il parloit de moi, & je me suis arrêtée pour l'écouter. Le traître ; ah, ma chère ! je ne puis m'empêcher de pleurer encore, quand je pense à ce qu'il disoit de moi ; c'est un mauvais esprit, une petite personne qui sera la peste de la société : dire que je serai la peste ; entendez-vous, ma chère ? c'est la plus vilaine chose du monde. Il disoit encore, que j'ai de l'orgueil comme un démon, que je suis railleuse, moqueuse ; qu'il vaudroit mieux que je fusse bien ignorante, que de continuer à m'instruire ; parce que cela achéveroit de me gâter, en augmentant ma vanité. Ensuite, il a parlé

de vous. Elle est bien aimable, a-t-il dit : elle parle peu ; mais tout ce qu'elle dit est à propos ; & je donnerois toute chose au monde, pour avoir un enfant de son caractère. Il alloit encore dire quelque chose ; mais il a entendu monter Papa, & s'est tû ; & moi, je me suis sauvée dans ma chambre pour pleurer. On m'a appelée pour déjeuner ; mais j'ai dit que j'avois la colique, pour ne pas voir ce vilain homme, qui dit d'une façon, & pense de l'autre. Après dîner, j'ai demandé à Maman la permission de venir vous voir, pour vous dire tout cela, & vous demander comment vous faites, pour avoir de l'esprit sans être une peste, une orgueilleuse.

*Lady* S E N S E ' E .

En vérité, ma chère, je ne sai que vous dire : je crois pourtant si je suis bonne, que j'en ai l'obligation à ma gouvernante. Elle me dit toujours, qu'il y a de deux sortes d'esprit : l'un, qui ne sert qu'à nous faire haïr & m'épriser de tout le monde ; l'autre qui rend aimable, douce, vertueuse, & qui engage les personnes qui nous connoissent, à dire du bien de nous ; & quand j'ai le mauvais esprit, elle me corrige.

## II. D I A L O G U E. II

*Lady* SPIRITUELLE.

Apparemment que j'ai le mauvais esprit : qu'en pensez vous , ma chère ? - - - Vous ne voulez pas me répondre ; ne craignez point de me facher, je vous aime trop pour cela.

*Lady* S E N S E ' E.

Puis que vous le voulez, je vous dirai ce que je pense : vous n'avez pas le bon esprit ; mais ce n'est pas votre faute ; personne ne vous a jamais appris qu'il y en avoit deux, & je suis sûre que vous vous corrigerez, quand on vous aura dit, comment il faut faire pour cela.

*Lady* SPIRITUELLE.

Vous êtes bien bonne de m'excuser : je vous assure que vous avez raison, je veux me corriger ; mais j'ai peur de ne pouvoir y réussir. Si vous vouliez prier votre gouvernante de m'apprendre, comment je dois faire, je vous aurois bien de l'obligation.

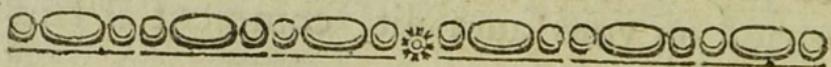
*Lady* S E N S E ' E.

Je suis sûre qu'elle le fera avec beaucoup de plaisir. Elle n'est jamais si contente,

que lors qu'elle trouve des jeunes dames de bonne volonté, qui veulent devenir habiles & vertueuses : elle a déjà engagé quelques unes de mes amies, à venir passer l'après-dîner avec moi trois fois la semaine, pour nous instruire en nous amusant. Je lui dirai que vous fouhaitez être de cette partie. N'est-ce pas ?

*Lady SPIRITUELLE.*

De tout mon cœur : vous n'aurez qu'à m'avertir, quand vous voudrez commencer, je viendrai des premières.



### III. D I A L O G U E.

Première Journée.

*Mademoiselle BONNE, Lady SENSE'E,  
Lady SPIRITUELLE, Lady MARY,  
Lady CHARLOTTE, Miss MOLLY.*

*Lady MARY.*

**B**ON JOUR, Mademoiselle *Bonne*. *Lady Sensée* m'a dit que vous saviez les plus jolis contes du monde, & comme j'aime les

les contes à la folie, je viens vous prier de m'en dire un.

*Madem.* B O N N E.

Oui, ma chère, je fais de jolis contes, de belles histoires ; & je vous en raconterai tant que vous voudrez.

*Lady* M A R Y.

Quelle différence y a-t-il d'un conte à une histoire ?

*Madem.* B O N N E.

Une histoire, est une chose vraie, & un conte, c'est une chose fausse, qu'on écrit, ou qu'on raconte pour amuser les jeunes gens.

*Lady* M A R Y.

Mais, ceux qui font ces contes sont donc des menteurs, puis qu'ils disent des choses fausses.

*Madem.* B O N N E.

Non, ma chère ; mentir, c'est chercher à tromper. Or, comme ils avertissent, que ce sont des contes, ils ne veulent tromper personne.

*Lady* MARY.

Je vous prie, dites-moi un conte, & une histoire, afin que je juge, quel sera le plus joli des deux.

*Madem.* BONNE.

Volontiers, Madame, je vous donnerai une belle histoire pour lire, & vous l'apprendrez par cœur, & je vous raconterai un joli conte.

*Lady* CHARLOTTE.

Et moi, ma Bonne, est-ce que vous ne me donnerez rien à lire ?

*Madem.* BONNE.

Pardonnez-moi, mes bons enfans, vous aurez chacune une histoire, comme de grandes filles : mais auparavant, je veux dire à *Lady Mary*, le conte que je lui ai promis ; écoutez bien.

*Le Prince Chéri. Conte.*

Il y avoit une fois un roi, qui étoit si honnête homme, que ses sujets l'appelloient le *Roi bon*. Un jour qu'il étoit à la chasse, un petit lapin blanc, que les chiens alloient

tuer, se jetta dans ses bras. Le roi caressa ce petit lapin, & dit : puisqu'il s'est mis sous ma protection, je ne veux pas qu'on lui fasse de mal. Il porta ce petit lapin dans son palais, & il lui fit donner une jolie petite maison, & de bonnes herbes à manger. La nuit, quand il fut seul dans sa chambre, il vit paroître une belle dame : elle n'avoit point d'habits d'or, & d'argent ; mais sa robe étoit blanche comme la neige ; & au lieu de coëffure, elle avoit une couronne de roses blanches sur sa tête. Le bon roi fut bien étonné de voir cette dame ; car sa porte étoit fermée, & il ne savoit pas comment elle étoit entrée. Elle lui dit : je suis la fée *Candide* ; je passois dans le bois pendant que vous chassiez ; & j'ai voulu savoir si vous étiez bon, comme tout le monde le dit. Pour cela, j'ai pris la figure d'un petit lapin, & je me suis sauvée dans vos bras ; car je sais que ceux qui ont de la pitié pour les bêtes, en ont encore plus pour les hommes, & si vous m'aviez refusé votre secours, j'aurois cru que vous étiez méchant. Je viens vous remercier du bien que vous m'avez fait, & vous assurer que je ferai toujours de vos amis. Vous n'avez qu'à me demander tout ce que vous voudrez ; je vous promets de vous l'accorder.

Madame, dit le bon roi, puisque vous êtes une fée, vous devez favoir tout ce que je fouhaite. Je n'ai qu'un fils, que j'aime beaucoup, & pour cela, on l'a nommé le prince *Chéri* : Si vous avez quelque bonté pour moi, devenez la bonne amie de mon fils. De bon cœur, lui dit la fée ; je puis rendre votre fils le plus beau prince du monde, ou le plus riche, ou le plus puissant ; choisissez ce que vous voudrez pour lui. Je ne désire rien de tout cela pour mon fils, répondit le bon roi, mais je vous ferai bien obligé, si vous voulez le rendre le meilleur de tous les princes. Que lui ferviroit-il d'être beau, riche, d'avoir tous les royaumes du monde, s'il étoit méchant ? Vous savez bien qu'il seroit malheureux, & qu'il n'y a que la vertu qui puisse le rendre content. Vous avez bien raison, lui dit *Candide* ; mais il n'est pas en mon pouvoir de rendre le prince *Chéri* honnête homme malgré lui : il faut qu'il travaille lui-même à devenir vertueux. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de lui donner de bons conseils, de le reprendre de ses fautes, & de le punir, s'il ne veut pas se corriger & se punir lui-même.

Le bon roi fut fort content de cette promesse, & il mourut peu de tems après.

Le prince *Chéri* pleura beaucoup son père, car il l'aimoit de tout son cœur, & il auroit donné tous ses royaumes, son or, & son argent pour le sauver ; mais cela n'étoit pas possible. Deux jours après la mort du bon roi, *Chéri* étant couché, *Candide* lui apparût. J'ai promis à votre père, lui dit-elle, d'être de vos amis, & pour tenir ma parole, je viens vous faire un présent. En même tems, elle mit au doigt de *Chéri* une petite bague d'or & lui dit : gardez bien cette bague, elle est plus précieuse que les diamans : toutes les fois que vous ferez une mauvaise action, elle vous piquera le doigt ; mais si, malgré sa piqueure, vous continuez cette mauvaise action, vous perdrez mon amitié, & je deviendrai votre ennemie. En finissant ces paroles, *Candide* disparut, & laissa *Chéri* fort étonné. Il fut quelque tems si sage, que la bague ne le piquoit point du tout ; & cela le rendoit si content, qu'on ajouta au nom de *Chéri* qu'il portoit, celui d'*Heureux*. Quelque tems après, il fût à la chasse, & il ne prit rien, ce qui le mit de mauvaise humeur : il lui sembla alors que sa bague lui pressoit un peu le doigt ; mais comme elle ne le piquoit pas, il n'y fit pas beaucoup d'attention. En rentrant dans sa chambre, sa

petite chienne Bibi vint à lui en sautant pour le caresser : il lui dit, retire toi, je ne suis pas d'humeur de recevoir tes caresses. La pauvre petite chienne, qui ne l'entendoit pas, le tiroit par son habit pour l'obliger à la regarder au moins. Cela impatienta *Chéri*, qui lui donna un grand coup de pied. Dans le moment la bague le piqua, comme si ç'eût été une épingle : il fut bien étonné, & s'affit tout honteux dans un coin de sa chambre. Il disoit en lui-même, je crois que la fée se moque de moi, quel grand mal ai-je fait pour donner un coup de pied à un animal qui m'importune ? à quoi me sert d'être maître d'un grand empire ? puisque je n'ai pas la liberté de battre mon chien.

Je ne me moque pas de vous, dit une voix, qui répondoit à la pensée de *Chéri*, vous avez fait trois fautes, au lieu d'une. Vous avez été de mauvaise humeur, parce que vous n'aimez pas à être contredit, & que vous croyez que les bêtes & les hommes sont fait pour vous obéir. Vous vous êtes mis en colère, ce qui est fort mal : & puis, vous avez été cruel à un pauvre animal qui ne méritoit pas d'être maltraité. Je sai que vous êtes beaucoup au dessus d'un chien ; mais si c'étoit une chose rar-

sonnable & permise, que les grands pussent maltraiter tout ce qui est au dessous d'eux, je pourrois à ce moment vous battre, vous tuer ; puis qu'une fée est plus qu'un homme. L'avantage d'être maître d'un grand empire, ne consiste pas à pouvoir faire le mal qu'on veut, mais tout le bien qu'on peut. *Chéri* avoua sa faute, & promit de se corriger ; mais il ne tint pas sa parole. Il avoit été élevé par une sotte nourrice ; qui l'avoit gâté quand il étoit petit. S'il vouloit avoir une chose, il n'avoit qu'à pleurer, se dépiter, frapper du pied ; cette femme lui donnoit tout ce qu'il demandoit, & cela l'avoit rendu opiniâtre. Elle lui disoit aussi, depuis le matin jusqu'au soir, qu'il seroit roi un jour ; & que les rois étoient fort heureux, parce que tous les hommes devoient leur obéir, les respecter, & qu'on ne pouvoit pas les empêcher de faire ce qu'ils vouloient. Quand *Chéri* avoit été grand garçon, & raisonnable, il avoit bien connu, qu'il n'y avoit rien de si vilain, que d'être fier, orgueilleux, opiniâtre. Il avoit fait quelques efforts pour se corriger ; mais il avoit pris la mauvaise habitude de tous ces défauts, & une mauvaise habitude est bien difficile à détruire. Ce n'est pas qu'il eût naturellement le cœur

méchant. Il pleuroit de dépit quand il avoit fait une faute, & il disoit, je suis bien malheureux d'avoir à combattre tous les jours contre ma colère & mon orgueil : si on m'avoit corrigé quand j'étois jeune, je n'aurois pas tant de peine aujourd'hui. Sa bague le piquoit bien souvent, quelquefois il s'arrêtoit tout court ; d'autres fois il continuoit, & ce qu'il y avoit de singulier, c'est qu'elle ne le piquoit qu'un peu pour une légère faute ; mais quand il étoit méchant, le sang sortoit de son doigt. A la fin, cela l'impatienta, & voulant être mauvais tout à son aise, il jetta sa bague. Il se crût le plus heureux de tous les hommes, quand il se fût débarrassé de ses piqueuses. Il s'abandonna à toutes les sottises qui lui venoient dans l'esprit, en sorte qu'il devint très méchant, & que personne ne pouvoit plus le souffrir.

Un jour que *Chéri* étoit à la promenade, il vit une fille qui étoit si belle, qu'il résolut de l'épouser. Elle se nommoit *Zélie*, & elle étoit aussi sage que belle. *Chéri* crût que *Zélie* se croiroit fort heureuse de devenir une grande reine ; mais cette fille lui dit avec beaucoup de liberté ; SIRE, je ne suis qu'une bergère, je n'ai point de fortune ; mais, malgré cela, je ne vous épou-

ferai jamais. Est-ce que je vous déplais, lui demanda *Chéri* un peu ému ? Non, mon Prince, lui répondit *Zélie* : je vous trouve tel que vous êtes, c'est-à-dire, fort beau ; mais que me serviroient votre beauté, vos richesses, les beaux habits, les carrosses magnifiques que vous me donneriez, si les mauvaises actions, que je vous verrois faire chaque jour, me forçoient à vous mépriser & à vous haïr. *Chéri* se mit fort en colère contre *Zélie*, & commanda à ses officiers de la conduire de force dans son palais. Il fut occupé toute la journée du mépris que cette fille lui avoit montré ; mais comme il l'aimoit, il ne pouvoit se résoudre à la maltraiter. Parmi les favoris de *Chéri*, il y avoit son frère de lait, auquel il avoit donné toute sa confiance : cet homme, qui avoit les inclinations aussi basses que sa naissance, flattoit les passions de son maître, & lui donnoit de fort mauvais conseils. Comme il vit *Chéri* fort triste, il lui demanda le sujet de son chagrin : le Prince lui ayant répondu qu'il ne pouvoit souffrir le mépris de *Zélie*, & qu'il étoit résolu de se corriger de ses défauts, puisqu'il falloit être vertueux pour lui plaire. Ce méchant homme lui dit, vous êtes bien bon, de vouloir vous gêner pour une petite fille : si

j'étois à votre place, ajouta-t-il, je la forcerois bien à m'obéir. Souvenez-vous que vous êtes roi, & qu'il seroit honteux de vous soumettre aux volontés d'une bergère, qui seroit trop heureuse d'être reçue parmi vos esclaves. Faites la jeûner au pain & à l'eau, mettez la dans une prison; & si elle continue à ne vouloir pas vous épouser, faites la mourir dans les tourmens, pour apprendre aux autres à céder à vos volontés. Vous ferez deshonoré, si l'on fait qu'une simple fille vous résiste; & tous vos sujets oublieront qu'ils ne sont au Monde que pour vous servir. Mais, dit *Chéri*, ne ferai-je pas deshonoré, si je fais mourir une innocente? car, enfin, *Zélie* n'est coupable d'aucun crime. On n'est point innocent, quand on refuse d'exécuter vos volontés, reprit le confident: mais je suppose que vous commettiez une injustice, il vaut bien mieux qu'on vous en accuse, que d'apprendre qu'il est quelquefois permis de vous manquer de respect, & de vous contredire. Le courtisan prenoit *Chéri* par son foible; & la crainte, de voir diminuer son autorité, fit tant d'impression sur le roi, qu'il étouffa le bon mouvement qui lui avoit donné envie de se corriger. Il résolut d'aller le soir-même, dans la chambre

de la bergère, & de la maltraiter, si elle continuoit à refuser de l'épouser. Le frère de lait de *Chéri*, qui craignoit encore quelque bon mouvement, rassembla trois jeunes seigneurs, aussi méchans que lui, pour faire la débauche avec le roi : ils soupèrent ensemble, & ils eurent soin d'achever de troubler la raison de ce pauvre prince, en le faisant boire beaucoup. Pendant le souper, ils excitèrent sa colère contre *Zélie*, & lui firent tant de honte de la foiblesse qu'il avoit eue pour elle, qu'il se leva comme un furieux, en jurant qu'il alloit la faire obéir, ou qu'il la feroit vendre le lendemain comme un esclave.

*Chéri* étant entré dans la chambre où étoit cette fille, fut bien surpris de ne la pas trouver ; car il avoit la clé dans sa poche. Il étoit dans une colère épouvantable, & juroit de se venger sur tous ceux qu'il soupçonneroit d'avoir aidé *Zélie* à s'échapper. Ses confidens, l'entendant parler ainsi, résolurent de profiter de sa colère, pour perdre un seigneur, qui avoit été gouverneur de *Chéri*. Cet honnête homme avoit pris quelquefois la liberté d'avertir le roi de ses défauts, car il l'aimoit, comme si ç'eût été son fils. D'abord *Chéri* le remercioit ; ensuite il s'impatienta d'être contredit, &

puis il pensa que c'étoit par esprit de contradiction que son gouverneur lui trouvoit des défauts, pendant que tout le monde lui donnoit des louanges. Il lui commanda donc de se retirer de la Cour ; mais, malgré cet ordre, il disoit de tems en tems que c'étoit un honnête homme, qu'il ne l'aimoit plus ; mais qu'il l'estimoit, malgré lui-même. Les confidens craignoient toujours, qu'il ne prit fantaisie au roi de rappeler son gouverneur, & ils crurent avoir trouvé une occasion favorable pour se débarrasser de lui. Ils firent entendre au roi, que *Suliman* (c'étoit le nom de ce digne homme) s'étoit vanté de rendre la liberté à *Zélie* : trois hommes corrompus par des présens, dirent qu'ils avoient ouï tenir ce discours à *Suliman* ; & le prince, transporté de colère, commanda à son frère de lait, d'envoyer des soldats pour lui amener son gouverneur, enchainé comme un criminel. Après avoir donné ces ordres, *Chéri* se retira dans sa chambre : mais, à peine fut-il entré, que la terre trembla ; il fit un grand coup de tonnerre, & *Candide* parût à ses yeux. J'avois promis à votre père, lui dit-elle, d'un ton sévère, de vous donner des conseils, & de vous punir, si vous refusiez de les suivre ; vous les avez méprisés, ces conseils :

conseils : vous n'avez conservé que la figure d'homme, & vos crimes vous ont changé en un monstre, l'horreur du Ciel, & de la Terre. Il est tems que j'achève de satisfaire à ma promesse, en vous punissant. Je vous condamne à devenir semblable aux bêtes, dont vous avez pris les inclinations. Vous vous êtes rendu semblable au lion, par la colère ; au loup, par la gourmandise ; au serpent, en déchirant celui qui avoit été votre second père ; au taureau, par votre brutalité. Portez dans votre nouvelle figure, le caractère de tous ces animaux. A peine la fée avoit-elle achevé ces paroles, que *Chéri* se vit avec horreur tel, quelle l'avoit souhaité. Il avoit la tête d'un lion, les cornes d'un taureau, les pieds d'un loup, & la queue d'une vipère. En même tems, il se trouva dans une grande forêt, sur le bord d'une fontaine, où il vit son horrible figure, & il entendit une voix qui lui dit ; regarde attentivement l'état où tu t'es réduit par tes crimes. Ton ame est devenue, mille fois plus affreuse que ton corps. *Chéri* reconnut la voix de *Candide*, & dans sa fureur, il se retourna, pour s'élançer sur elle, & la dévorer, s'il lui eut été possible ; mais il ne vit personne, & la même voix lui dit : je

me mocque de ta foiblesse & de ta rage ; je vai confondre ton orgueil, en te mettant sous la puissance de tes propres sujets.

*Chéri* crût qu'en s'éloignant de cette fontaine, il trouveroit du remède à ses maux ; puisqu'il n'auroit point devant ses yeux sa laideur & sa difformité. Il s'avançoit donc dans le bois ; mais à peine y eut-il fait quelques pas, qu'il tomba dans un trou, qu'on avoit fait pour prendre les ours : en même tems, des chasseurs qui étoient cachés sur des arbres, descendirent, & l'ayant enchainé, le conduisirent dans la ville capitale de son royaume. Pendant le chemin, au lieu de reconnoître qu'il s'étoit attiré ce châtiment par sa faute, il maudissoit la fée, il mordoit ses chaines, & s'abandonnoit à la rage. Lorsqu'il approcha de la ville, où on le conduisoit, il vit de grandes réjouissances ; & les chasseurs ayant demandé, ce qui étoit arrivé de nouveau, on leur dit, que le prince *Chéri*, qui ne se plaisoit qu'à tourmenter son peuple, avoit été écrasé dans sa chambre par un coup de tonnerre ; car on le croyoit ainsi. Les Dieux, ajouta-t-on, n'ont pû supporter l'excès de ses méchancetés, ils en ont délivré la Terre. Quatre seigneurs, complices de ses crimes, croyoient en profiter & partager son empire

entr'eux : mais, le peuple, qui savoit que c'étoient leurs mauvais conseils, qui avoient gâté le roi, les ont mis en pièces, & ont été offrir la couronne à *Suliman*, que le méchant *Chéri* vouloit faire mourir. Ce digne seigneur vient d'être couronné, & nous célébrons ce jour comme celui de la délivrance du royaume ; car il est vertueux, & va ramener parmi nous, la paix & l'abondance. *Chéri* soupiroit de rage en écoutant ce discours ; mais ce fut bien pis, lorsqu'il arriva dans la grande place, qui étoit devant son palais. Il vit *Suliman* sur un trône superbe, & tout le peuple qui lui souhaitoit une longue vie, pour réparer tous les maux qu'avoit fait son prédécesseur. *Suliman* fit signe de la main pour demander silence, & il dit au peuple : j'ai accepté la couronne que vous m'avez offerte, mais c'est pour la conserver au prince *Chéri* : il n'est point mort, comme vous le croyez, une fée me l'a révélé ; & peut-être qu'un jour vous le reverrez vertueux, comme il étoit dans ses premières années. Hélas, continua-t-il, en versant des larmes ! les flatteurs l'avoient séduit. Je connoissois son cœur, il étoit fait pour la vertu ; & sans les discours empoisonnés de ceux qui l'approchoient, il eût été votre père à tous.

Détestez ses vices ; mais plaignez-le, & prions tous ensemble les dieux qu'ils nous le rendent : pour moi, je m'estimerois trop heureux d'arroser ce trône de mon sang, si je pouvois l'y voir remonter avec des dispositions propres à le lui faire remplir dignement.

Les paroles de *Suliman* allèrent jusqu'au cœur de *Chéri*. Il connut alors, combien l'attachement & la fidélité de cet homme avoient été sincères, & se reprocha ses crimes pour la première fois. A peine eut-il écouté ce bon mouvement, qu'il sentit calmer la rage dont il étoit animé : il réfléchit sur tous les crimes de sa vie, & trouva qu'il n'étoit pas puni aussi rigoureusement qu'il l'avoit mérité. Il cessa donc de se débattre dans la cage de fer, où il étoit enchainé, & devint doux comme un mouton. On le conduisit dans une grande maison (a), où l'on gardoit tous les monstres & les bêtes féroces, & on l'attacha avec les autres.

*Chéri*, alors, prit la résolution de commencer à réparer ses fautes, en se montrant bien obéissant à l'homme qui le gardoit. Cet homme étoit un brutal, &

(a) Ménagerie.

quoique le monstre fut fort doux, quand il étoit de mauvaise humeur, il le battoit sans rime, ni raison. Un jour que cet homme s'étoit endormi, un tigre, qui avoit rompu sa chaîne, se jetta sur lui pour le dévorer : d'abord *Chéri* sentit un mouvement de joie, de voir qu'il alloit être délivré de son persécuteur ; mais aussi-tôt il condamna ce mouvement, & souhaita d'être libre. Je rendrois, dit-il, le bien pour le mal, en sauvant la vie de ce malheureux. A peine eût-il formé ce souhait, qu'il vit sa cage de fer ouverte : il s'élança aux côtés de cet homme, qui s'étoit réveillé, & qui se défendoit contre le tigre. Le gardien se crût perdu, lorsqu'il vit le monstre ; mais sa crainte fut bientôt changée en joie : ce monstre bien faisant, se jetta sur le tigre, l'étrangla, & se coucha ensuite aux pieds de celui qu'il venoit de sauver. Cet homme, pénétré de reconnoissance, voulût se baisser pour caresser le monstre, qui lui avoit rendu un si grand service ; mais il entendit une voix, qui disoit, *une bonne action ne demeure point sans récompense*, & en même tems il ne vit plus qu'un joli chien à ses pieds. *Chéri*, charmé de sa métamorphose, fit mille caresses à son gardien, qui le prit entre ses bras, & le porta au roi,

auquel il raconta cette merveille. La reine voulut avoir le chien, & *Chéri* se fût trouvé heureux dans sa nouvelle condition, s'il eut pû oublier qu'il étoit homme, & roi. La reine l'accabloit de careffes ; mais dans la peur qu'elle avoit, qu'il ne devint plus grand qu'il n'étoit, elle consulta ses médecins, qui lui dirent qu'il ne falloit le nourir que de pain, & ne lui en donner qu'une certaine quantité. Le pauvre *Chéri* mouroit de faim la moitié de la journée ; mais il falloit prendre patience.

Un jour, qu'on venoit de lui donner son petit pain pour déjeûner, il lui prit fantaisie, d'aller le manger dans le jardin du palais ; il le prit dans sa gueule, & marcha vers un canal qu'il connoissoit, & qui étoit un peu éloigné : mais il ne trouva plus ce canal, & vit à la place une grande maison, dont les dehors brilloient d'or & de pierres. Il y voyoit entrer une grande quantité d'hommes & de femmes, magnifiquement habillés : on chantoit, on dansoit dans cette maison, on y faisoit bonne chère, mais tous ceux qui en sortoient, étoient pâles, maigres, couvertes de plaies, & presque tous nus ; car leurs habits étoit déchirés par lambeaux. Quelques-uns tomboient morts en sortant, sans avoir la force

de se trainer plus loin ; d'autres s'éloignoient avec beaucoup de peine : d'autres restoient couchés contre terre, mourant de faim ; ils demandoient un morceau de pain à ceux qui entroient dans cette maison ; mais ils ne les regardoient pas seulement. *Chéri* s'approcha d'une jeune fille, qui tâchoit d'arracher des herbes pour les manger : touché de compassion, le prince dit en lui-même, j'ai bon appétit, mais je ne mourrai pas de faim jusqu'au tems de mon dîner ; si je sacrifiois mon déjeûner à cette pauvre créature, peut-être lui sauverois-je la vie. Il résolut de suivre ce bon mouvement, & mit son pain dans la main de cette fille, qui le porta à sa bouche avec avidité. Elle parût bientôt entièrement remise, & *Chéri*, ravi de joie de l'avoir secourue si à propos, pensoit à retourner au palais, lorsqu'il entendit de grands cris ; c'étoit *Zélie* entre les mains de quatre hommes, qui l'entraînoit vers cette belle maison, où ils la forcèrent d'entrer. *Chéri* regretta alors sa figure de monstre, qui lui auroit donné les moyens de secourir *Zélie* ; mais, foible chien, il ne pût qu'aboyer contre ses ravisseurs, & s'efforça de les suivre. On le chassa à coup de pieds, & il résolut de ne point quitter ce lieu, pour savoir ce que devien-

droit *Zélie*. Il se reprochoit les malheurs de cette belle fille. Hélas ! disoit-il en lui-même, je suis irrité contre ceux qui l'enlèvent ; n'ai-je pas commis le même crime ? & si la justice des dieux n'avoit prévenu mon attentat, ne l'aurois-je pas traitée avec autant d'indignité ?

Les réflexions de *Chéri* furent interrompues par un bruit qui se faisoit au dessus de sa tête. Il vit qu'on ouvroit une fenêtre, & sa joie fut extrême, lorsqu'il apperçut *Zélie*, qui jettoit par cette fenêtre un plât plein de viandes si bien apprêtées, qu'elles donnoient appétit à voir. On referma la fenêtre aussi-tôt, & *Chéri*, qui n'avoit pas mangé de toute la journée, crût qu'il devoit profiter de l'occasion. Il alloit donc manger de ces viandes, lorsque la jeune fille, à laquelle il avoit donné son pain, jetta un cri, & l'ayant pris dans ses bras ; pauvre petit animal, lui dit-elle, ne touche point à ces viandes, cette maison est le palais de la volupté, tout ce qui en sort est empoisonné. En même tems, *Chéri* entendit une voix, qui disoit, tu vois qu'une bonne action ne demeure point sans récompense ; & aussi-tôt il fut changé en un beau petit pigeon blanc. Il se souvint que cette couleur étoit celle de *Candide*, & commença à espérer qu'elle

pourroit enfin lui rendre ses bonnes graces. Il voulut d'abord s'approcher de *Zélie*, & s'étant élevé en l'air, il vola tout au tour de la maison, & vit avec joie qu'il y avoit une fenêtre ouverte : mais il eut beau parcourir toute la maison, il n'y trouva point *Zélie*, & désespéré de sa perte, il résolut de ne point s'arrêter, qu'il ne l'eût rencontrée. Il vola pendant plusieurs jours, & étant entré dans un désert, il vit une caverne, de laquelle il s'approcha : quelle fut sa joie ! *Zélie* y étoit assise à côté d'un vénérable hermite, & prenoit avec lui un frugal repas. *Chéri*, transporté, vola sur l'épaule de cette charmante bergère, & exprimoit, par ses caresses, le plaisir qu'il avoit de la voir. *Zélie*, charmée de la douceur de ce petit animal, le flatoit doucement avec la main : & quoi qu'elle crût qu'il ne pouvoit l'entendre ; elle lui dit qu'elle acceptoit le don qu'il lui faisoit de lui-même, & qu'elle l'aime- roit toujours. Qu'avez-vous fait, *Zélie* ? lui dit l'hermite, vous venez d'engager votre foi. Oui, charmante bergère, lui dit *Chéri*, (qui reprit à ce moment sa forme naturelle) la fin de ma métamorphose étoit attachée au consentement que vous donneriez à notre union. Vous m'avez promis de m'aimer toujours, confirmez mon bon-

heur, ou je vai conjurer la fée *Candide*, ma protectrice, de me rendre la figure, sous laquelle j'ai eu le bonheur de vous plaire. Vous n'avez point à craindre son inconstance, lui dit *Candide*, qui (quittant la forme de l'hermite, sous laquelle elle s'étoit cachée) parût à leurs yeux telle qu'elle étoit en effet. *Zélie* vous aima aussi-tôt qu'elle vous vit; mais nos vices la contraignirent à vous cacher le penchant que vous lui aviez inspiré. Le changement de votre cœur, lui donne la liberté de se livrer à toute sa tendresse. Vous allez vivre heureux, puisque votre union sera fondée sur la vertu.

*Chéri* & *Zélie* s'étoient jettés aux pieds de *Candide*. Le prince ne pouvoit se lasser de la remercier de ses bontés, & *Zélie*, enchantée d'apprendre que le prince détestoit ses égaremens, lui confirmoit l'aveu de sa tendresse. Levez vous, mes enfans, leur dit la fée: je vai vous transporter dans votre palais, pour rendre à *Chéri* une couronne, de laquelle ses vices l'avoient rendu indigne. A peine eut-elle cessé de parler, qu'ils se trouvèrent dans la chambre de *Suliman*, qui, charmé de revoir son cher maître devenu vertueux, lui abandonna le trône, & resta le plus fidelle de ses sujets.

*Chéri* régna longtems avec *Zélie*, & on dit qu'il s'appliqua tellement à ses devoirs, que la bague qu'il avoit reprise, ne le piqua pas une seule fois jusqu'au sang.

*Lady* M A R Y.

Ah, Mademoiselle *Bonne* ! que ce petit conte est joli ; si j'étois à la place de *Lady Sensée*, je vous tourmenterois tout le jour, pour vous prier de m'en conter d'autres. Dites-moi : si j'apprends bien ma leçon, m'en direz-vous un autre la première fois ?

*Madem.* B O N N E.

Oui, ma chère ; mais dites-moi, ce que vous avez trouvé de plus joli dans ce conte.

*Lady* M A R Y.

Tout ma *Bonne* : mais j'aime beaucoup cette jolie bague, qui empêchoit *Chéri* de faire des sottises.

*Lady* S P I R I T U E L L E.

J'aurois besoin d'en avoir une pareille ; j'aurois souvent le doigt piqué.

*Madem.* BONNE.

J'aime votre franchise, ma chère ; mais je veux vous apprendre une chose ; nous avons tous une bague comme celle-là.

*Lady* SENSE'E.

Je gage que je devine, ma chère ; n'est-ce pas notre conscience qui nous pique, quand nous faisons des sottises ?

*Madem.* BONNE.

Tout justement, ma chère.

*Lady* CHARLOTTE.

Vous verrez que c'est ma bague, qui me dit souvent, qu'il est vilain de battre du pied. Je fais tout comme *Chéri*, quand il étoit petit, & ma nourrice est tout aussi sotte que la sienne ; car elle dit : pourquoi faites vous pleurer cet enfant ? donnez-lui ce qu'elle demande. Moi qui fait cela, je pleure trente fois par jour ; mais je vous assure, que je veux me corriger, de crainte de devenir une vilaine bête comme *Chéri*.

*Lady* MARY.

Est-ce qu'on devient un monstre, & qu'on a des cornes, quand on est méchante ?

*Madem.*

*Madem.* B O N N E.

Non, ma chère ; votre corps restera tout comme il est : mais c'est votre ame, qui deviendra laide & plus abominable qu'un monstre, si vous n'êtes pas bonne fille.

*Lady* C H A R L O T T E.

J'ai bien envie d'être bonne ; mais souvent je suis méchante malgré moi, j'ai plutôt fait une sottise que je n'y ai pensé. Je n'aime pas à être contredite : & quand on résiste à ce que je veux, je deviens méchante, je bâts ma servante, je dis des injures à mes sœurs ; je me mocque de mes maîtres. Dites-moi, je vous prie, comment il faut faire pour me corriger ?

*Madem.* B O N N E.

Vous n'êtes point méchante malgré vous, ma chère ; car nous pouvons toujours être bonnes, si nous en prenons les moyens. Je vai vous les enseigner. Premièrement, il faut demander à Dieu tous les matins, & tous les soirs dans vos prières, la grace de vous corriger ; car nous ne pouvons rien sans son secours : mais il faut lui demander cette grace de tout votre

cœur, & comme vous demandez à votre Maman ce que vous souhaitez le plus. Secondement, il faut reparer vos fautes, en demandant excuse à votre servante, en priant vos sœurs de vous avertir, en leur demandant pardon, quand vous les avez offensées. Si vous voulez tout de bon vous corriger, il faut écrire tous les soirs toutes les mauvaises paroles que vous aurez dites ; & cela vous rendra bien honteuse, j'en suis sûre. Vous penserez alors que le bon Dieu vous a vû faire toutes ces sottises, qu'il vous les reprochera, & que si vous ne vous corrigez pas, il vous punira lui-même en cette vie, ou après votre mort : vous savez bien cela, ma chère.

*Lady* CHARLOTTE.

On me l'a dit ; mais je n'y ai jamais fait attention.

*Madem.* BONNE.

Je m'en doutois bien ; car on n'est point méchante, quand on pense à tout cela. Pour vous en faire souvenir, mes enfans, il faut vous instruire de la sainte Ecriture. C'est un livre divin qui a été dicté par le Saint Esprit ; ainsi, il faut le lire, l'apprendre, & le répéter avec un profond respect.

Vous apprendrez, en lisant cette belle histoire, combien Dieu est grand, puissant : vous connoîtrez aussi combien il est bon, combien vous devez l'aimer, & combien vous devez l'aimer, & combien vous devez craindre de l'offenser, puisqu'il punit sévèrement les méchans. Souvenez-vous bien, mes enfans, que cette histoire est la seule, sur laquelle il n'est pas permis de douter : il est plus sûr qu'elle est vraie, qu'il n'est sûr qu'il fait jour à présent. Adieu, Mesdames : j'espère que je continuerai à être contente de votre application.



## IV. D I A L O G U E.

Seconde Journée.

*Madem.* B O N N E.

B O N J O U R, Mesdames ; mais d'où vient, n'avez-vous pas amené Lady *Babiole* avec vous ?

*Lady SPIRITUELLE.*

Elle dit qu'elle ne veut pas venir, parce que les histoires & les contes l'ennuient.

*Madem. BONNE.*

Vous voyez, Mesdames, ce que c'est que la mauvaise habitude. *Lady Babiole* s'est accoutumée à jouer toute la journée ; tout ce qui n'est point jeu l'ennuie, lui déplaît ; elle sera une ignorante, une sottise toute sa vie : & quoi qu'elle aît de bonnes dispositions, elle restera dans les conversations comme une imbécille. Ne suivez pas son mauvais exemple. Je suis sûre que *Lady Mary* est bien plus sage, & qu'elle a lû sa leçon.

*Lady MARY.*

Je l'ai lue quatre fois, ma Bonne, & je l'ai racontée à Papa & à Maman ; voulez-vous que je vous la dise ?

*Madem. BONNE.*

Oui, ma chère.

Lady MARY.

Il y a bien longtems, bien longtems, qu'il n'y avoit ni ciel, ni terre, ni hommes, ni animaux. Il n'y avoit que Dieu ; car il a toujours été. Le bon Dieu, Mesdames, peut faire tout ce qu'il veut. S'il disoit à ce moment : je veux qu'il y ait un jardin dans cette chambre, il y auroit un jardin. Eh bien, tout d'un coup il dit, qu'il vouloit qu'il y eût le Ciel, la Terre, des arbres, des oiseaux, des poissons, des fleurs &c. A mesure qu'il disoit, je veux cela, tout cela venoit. Il fut cinq jours à faire ce que nous voyons, & le fixième jour il prit de la terre, & en fit un homme. Mais, Mesdames, cet homme ne parloit pas, il ne marchoit pas, il étoit comme une statue. Dieu, pour le faire parler & marcher, lui donna une ame, faite à son image, & il l'appella *Adam*. Comme *Adam* se seroit ennuié tout seul, Dieu lui envoya une grande envie de dormir, & pendant qu'il dormoit, il prit une de ses côtes, & il en fit une grande femme, comme *Maman*. Cette femme, qui avoit été faite avec la côte d'*Adam*, le bon Dieu la nomma *Eve* ; & il la mit avec *Adam* dans un beau jardin, où il y avoit toutes sortes

de fruits ; des figues, des prunes, des poires, des pêches &c. Il y avoit aussi dans ce jardin, un pommier qui portoit de belles pommes. Et Dieu dit à *Adam* & à *Eve* : vous pouvez manger de tous les fruits qui sont dans ce jardin ; je vous les donne : mais je vous défends de toucher à ces pommes ; car, si vous en mangez, vous mourrez. Le démon, qui est un méchant, & qui avoit désobéi au bon Dieu, fut jaloux d'*Adam* & d'*Eve*, & voulut les rendre méchants, & malheureux comme lui : pour cela, il prit la figure d'un serpent, & dit à *Eve*, qui se promenoit toute seule : pourquoi ne mangez vous pas de ces pommes ? elles sont si belles. *Eve*, au lieu de boucher ses oreilles, ou de s'enfuir, s'amusa à parler avec le démon, & lui dit : Dieu nous a défendu de manger de ces pommes ; & il nous a dit qu'il nous feroit mourir, si nous y touchions. Il ne faut pas croire ce que dit Dieu, répondit le démon ; il vous a défendu de toucher à ces pommes, parce qu'il fait, que si vous en mangez, vous serez aussi grands, aussi savans & aussi puissans que lui. *Eve*, qui avoit envie d'être aussi savante que Dieu, fût assez sotte pour croire le démon : elle prit une pomme pour elle, & elle en donna une à *Adam*. Quand

ils eurent mangé de ce malheureux fruit, ils virent bien qu'ils avoient fait une faute ; & tout honteux, ils se cachèrent sous des arbres, comme si on pouvoit se cacher du bon Dieu. Quelques tems après, Dieu appella *Adam*, & lui dit : pourquoi avez vous été délobéissant ? *Adam*, au lieu de reconnoître sa faute, & de demander pardon à Dieu, s'excusa, & dit : Seigneur, la femme que vous m'avez donnée, m'a dit de manger de la pomme. Seigneur, dit *Eve*, c'est le serpent qui m'a conseillé d'en manger. Puisque vous êtes coupables tous les trois, vous serez punis tous les trois, dit le bon Dieu. Le serpent sera maudit, & la femme lui écrasera la tête ; *Eve* sera obligée d'obéir à son mari. Pour *Adam*, il mourra aussi bien que sa femme, & il sera obligé de travailler, s'il veut avoir du pain. Après cela, Dieu chassa *Adam* & *Eve* du beau jardin, qu'on appelloit le *Paradis terrestre* ; & pour les empêcher d'y rentrer, il mit un ange à la porte, avec une épée de feu.

*Madem.* B O N N E.

Venez, que je vous embrasse, ma chère *Lady Mary*. Vous avez répété votre histoire, comme une grande fille. Mais, dites moi, je vous prie, est-ce seulement pour

être savantes, que nous apprenons des histoires ?

*Lady* MARY.

Je ne fais pas, ma Bonne.

*Madem.* BONNE.

Allons, *Lady Sensée*, dites à ces Dames ce qu'il faut faire, quand on a appris, ou entendu une histoire.

*Lady* SENSE'E.

Vous m'avez dit qu'il falloit examiner les sottises & les vertus de ceux, dont on apprend les histoires ; afin de ne pas faire les mêmes fautes, & de pratiquer leurs vertus.

*Madem.* BONNE.

C'est fort bien répondu, ma chère. Eh bien, *Miss Molly*, quel profit voulez-vous tirer de cette histoire ?

*Miss* MOLLY.

Quand j'aurai fait une faute, je ne m'excuserai pas, & j'en demanderai pardon.

*Madem.* BONNE.

C'est très bien répondre. Et vous, *Lady Charlotte* ?

*Lady* CHARLOTTE.

Quand j'aurai envie d'être gourmande, ou défobéissante, je penserai que le serpent est à côté de moi, qu'il me conseille ces choses, & je lui dirai, va-t-en méchant, j'aime mieux obéir au bon Dieu, qu'à toi.

*Madem.* BONNE.

Vous êtes bonne fille, de penser comme cela : & *Lady Spirituelle*, que pense-t-elle ?

*Lady* SPIRITUELLE.

Je pense qu'*Eve* étoit bien orgueilleuse, de vouloir être aussi savante que Dieu. Je pense aussi qu'elle étoit bien gourmande ; si elle n'avoit rien eu à manger, je lui aurois pardonné ; mais elle avoit tant d'autres choses. Il me semble, si j'avois été à sa place, que je n'aurois pas songé à ces vilaines pommes.

*Madem.* BONNE.

Si notre conversation n'avoit point été si longue, je vous conteroïis une jolie histoire, dont vous me faites souvenir : ce sera pour tantôt.

*Lady SPIRITUELLE.*

Ah, ma Bonne ! je suis sûre que ces Dames ne s'ennuient point de vous entendre : dites-nous cette histoire, je vous prie.

*Madem. BONNE.*

Qu'en dites-vous, Mesdames ?

*Toutes ensemble.*

J'ai beaucoup d'envie de l'entendre.

*Madem. BONNE.*

Un jour, un roi, qui étoit à la chasse, se perdit. Comme il cherchoit le chemin, il entendit parler, & s'étant approché de l'endroit, d'où sortoit la voix, il vit un homme & une femme qui travailloient à couper du bois. La femme disoit comme *Lady Spirituelle* : il faut avouer, que notre mère *Eve* étoit bien gourmande, d'avoir mangé de la pomme ; si elle avoit obéi à Dieu, nous n'aurions pas la peine de travailler tous les jours. L'homme lui répondit : si *Eve* étoit une gourmande. *Adam* étoit bien sot de faire ce qu'elle lui disoit ; si j'avois été en sa place, & que vous m'eussiez voulu faire manger de ces pommes, je vous

aurois donné un bon soufflet, & je n'aurois pas voulu seulement vous écouter. Le roi s'approcha, & leur dit : vous avez donc bien de la peine, mes pauvres gens. Oui, Monsieur, répondirent-ils, (car ils ne faisoient pas que c'étoit le roi) nous travaillons comme des chevaux, depuis le matin jusqu'au soir, & encore nous avons bien du mal à vivre. Venez avec moi, leur dit le roi, je vous nourrirai sans travailler. Dans le moment les officiers du roi, qui le cherchoient, arrivèrent ; & les pauvres gens furent bien étonnés & bien joyeux. Quand ils furent dans le palais, le roi leur fit donner de beaux habits, un carosse, des laquais ; & tous les jours ils avoient douze plats pour leur dîner. Au bout d'un mois, on leur servit vingt-quatre plats : mais dans le milieu de la table, on en mit un grand qui étoit fermé. D'abord, la femme qui étoit curieuse, voulut ouvrir ce plat ; mais un officier du roi, qui étoit présent, lui dit, que le roi leur défendoit d'y toucher, & qu'il ne vouloit pas qu'ils vissent ce qui étoit dedans. Quand les domestiques furent sortis, le mari s'aperçut que sa femme ne mangeoit pas, & qu'elle étoit triste ; il lui demanda ce qu'elle avoit, & elle lui répondit, qu'elle ne se soucioit pas de manger de

toutes les bonnes choses qui étoient sur la table, mais qu'elle avoit envie de ce qui étoit dans ce plat couvert. Vous êtes folle, lui dit son mari; ne vous a-t-on pas dit que le roi nous le défendoit. Le roi est un injuste, dit la femme; s'il ne vouloit pas que nous vissions ce qui est dans ce plat, il ne falloit pas le faire servir sur la table. En même tems, elle se mit à pleurer, & dit qu'elle se tueroit, si son mari ne vouloit pas ouvrir le plat. Quand son mari la vit pleurer, il fut bien fâché, & comme il l'aimoit beaucoup, il lui dit qu'il feroit tout ce qu'elle voudroit, pour qu'elle ne se chagrînât pas. En même tems, il ouvrit le plat, & il en sortit une petite souris, qui se sauva dans la chambre. Ils coururent après elle pour la rattraper; mais elle se cacha dans un petit trou, & aussi tôt le roi entra, qui demanda, où étoit la souris. Sire, dit le mari, ma femme m'a tourmenté, pour voir ce qui étoit dans ce plat, je l'ai ouvert malgré moi, & la souris s'est sauvée. Ah, ah! dit le roi, vous disiez, que si vous eussiez été à la place d'*Adam*, vous eussiez donné un soufflet à *Eve*, pour lui apprendre à être curieuse & gourmande: il falloit vous souvenir de vos promesses. Et vous, méchante femme, vous aviez toutes sortes de  
bonnes

bonnes choses, comme *Eve*, & cela n'étoit pas assez : vous vouliez manger du plat que je vous avois défendu. Allez, malheureux, retournez travailler dans le bois, & ne vous en prenez plus à *Adam* & à sa femme, du mal que vous aurez, puisque vous avez fait une sottise, pareille à celle dont vous les accusez.

*Lady* SPIRITUELLE.

Vous avez fait cette histoire exprès pour moi, ma Bonne, j'en suis sûre.

*Madem.* BONNE.

Non, ma chère, je l'ai lue quelque part ; mais il est vrai qu'elle vous convenoit à merveille. Allons prendre le thé, Mesdames ; ensuite, *Miss Molly* nous dira son histoire.

*Miss* MOLLY.

Après qu'*Adam* & *Eve* furent sortis du Paradis terrestre, ils eurent deux fils. Ils nommèrent l'ainé *Cain*, & le plus jeune *Abel* : *Cain* se fit jardinier, & *Abel* se fit berger, c'est-à-dire, qu'il avoit soin des petits moutons. *Adam* avoit coutume d'offrir à Dieu une partie des choses qu'il avoit ; comme les premiers fruits, les pre-

mières fleurs, les premiers animaux. Ce n'est pas que le bon Dieu eût besoin de ces choses ; mais *Adam* les lui offroit, pour se souvenir que tout ce qu'il avoit, c'étoit Dieu qui le lui donnoit. *Cain* & *Abel* suivirent l'exemple de leur Papa ; mais *Cain* ne donnoit pas de bon cœur ce qu'il offroit à Dieu. S'il y avoit une belle poire dans son jardin, il la gardoit pour la manger, & il ne présentoit à Dieu que celle dont il ne se soucioit pas. *Abel*, au contraire, choisissoit les moutons les plus gras & les plus beaux, pour les offrir au Seigneur : aussi, Dieu l'aimoit-il davantage que son frère *Cain*. Celui-ci devint jaloux ; il étoit tout triste. Un jour le bon Dieu lui dit : *Cain*, pourquoi êtes tristes ? ne savez-vous pas, que si vous faites bien, vous en recevrez la récompense, & que si vous faites bien, vous en recevrez la récompense, & que si vous faites mal, vous serez puni. C'étoit comme si Dieu lui eût dit : on ne doit avoir du chagrin, que quand on est méchant ; ainsi, au lieu d'être triste, devenez bon, & cela vous rendra content tout aussi-tôt. *Cain*, au lieu de profiter des avis que Dieu avoit la bonté de lui donner, dit à son frère *Abel* : voulez-vous venir vous promener avec moi ? *Abel*, qui croyoit son frère aussi

bon que lui, répondit, je le veux bien. Ils allèrent donc se promener bien loin, & alors le méchant *Cain* tua son pauvre frère *Abel*. Il avoit été si loin, afin qu'*Adam* & *Eve* ne fussent pas sa méchanceté; mais Dieu, qui est partout, lui avoit vû commettre ce crime. Il voulut voir si *Cain* mentiroit & lui dit : *Cain*, où est votre frère *Abel*? je ne le vois plus. *Cain* lui répondit : est-ce que vous m'avez donné mon frère à garder? Vous êtes un maudit, lui dit Dieu, vous avez tué votre frère; allez, courez par le Monde, vous n'aurez jamais un moment de repos. Votre crime vous tourmentera jour & nuit; & pour vous faire souffrir plus longtems, j'empêcherai les autres enfans d'*Adam* de vous tuer. Aussitôt, *Cain* s'enfuit de ce pais avec sa femme, & il eut un grand nombre d'enfans.

*Madem.* BONNE.

On ne peut pas mieux répéter une histoire: mais dites-moi, *Lady Charlotte*, n'avez-vous rien pensé en écoutant cette histoire de *Cain*?

*Lady* CHARLOTTE.

J'ai pensé quelque chose, ma Bonne; mais je n'ose le dire, cela est trop vilain.

*Madem.* BONNE.

Allons, ma chère ; une jeune dame qui a le courage d'avouer ses défauts, est toute prête à se corriger.

*Lady* CHARLOTTE.

Eh bien donc, je vai vous le dire ; je suis jalouse comme *Cain*, contre ma sœur aînée ; Papa & Maman l'aiment mieux que moi, & cela me met si fort en colère quelquefois, que je la tuerois, si je pouvois.

*Madem.* BONNE.

Mais, ma chère, n'est-ce pas votre faute, si l'on aime votre sœur plus que vous ? Dites-moi, si vous étiez une Maman, & que vous eussiez deux filles ; l'une qui seroit douce, honnête, obéissante, appliquée avec ses maîtres ; & l'autre entêtée, méchante, insolente avec tout le monde, désobéissante à ses maîtres ; laquelle aimeriez-vous davantage ?

*Lady* CHARLOTTE.

J'aimerois mieux la première.

*Madem.* BONNE.

Il ne faut donc pas être fâchée contre votre Papa & votre Maman, s'ils aiment

mieux votre sœur que vous : devenez aussi bonne qu'elle, je suis sûre qu'ils vous aimeront à la folie.

*Lady* CHARLOTTE.

Je le veux bien, ma Bonne, & je vous promets d'écrire toutes les sottises que je dirai & ferai.

*Madem.* BONNE.

Et moi, je vous promets que vous vous corrigerez ; cela est infailible : je vous promets aussi que vous deviendrez aussi aimable, que votre sœur aînée, & aussi heureuse qu'elle ; car je suis sûre que vous êtes très-malheureuse, quand vous êtes méchante.

*Lady* CHARLOTTE.

Cela est bien vrai : je disois l'autre jour à ma gouvernante, que je voudrois être morte.

*Madem.* BONNE.

Vous me faites frémir ma chère : méchante comme vous avez été, que seriez vous devenue, si vous fussiez morte avant d'avoir demandé pardon à Dieu ? Il est bien bon de vous donner du tems pour vous cor-

riger ; il faut ce soir le remercier de cette grace, & lui dire que vous voulez l'aimer de tout votre cœur. Adieu, mes enfans : je suis bien contente de votre attention ; en recompense, nous aurons de belles histoires, & un joli conte, la première fois.

\*\*\*\*\*

V. DIALOGUE.

Troisième Journée.

*Madem.* BONNE.

**V**ous venez de bonne heure aujourd'hui, Mesdames ; nous venons de sortir de table il n'y a qu'un moment.

*Lady* SPIRITUELLE.

Ma Bonne, j'ai dîné avec ces dames, & nous avons tant d'envie de vous voir, que nous n'avons resté qu'un demi quart d'heure à table.

Je vai donc vous gronder, mes chers enfans : il n'y a rien de si contraire à la santé, que de manger trop vite ; pour vous punir, nous ne dirons rien avant de prendre le thé, & nous irons nous promener dans le jardin.

*Lady* MARY.

J'aime beaucoup à me promener, mais j'aime encore mieux les histoires. Ma Bonne, pardonnez-nous pour cette fois, je vous jure sur ma conscience, que je ne faisois pas que c'étoit une faute, de manger trop vîte.

*Madem.* BONNE.

Et c'est aussi une faute, de jurer sur votre conscience ; une autrefois ne le faites pas. Je ne veux pas vous faire répéter vos leçons à présent, Mesdames, parceque je crains de vous faire mal, en vous appliquant après le diner.

*Lady* CHARLOTTE.

Eh bien, ma Bonne, nous ne dirons rien, mais vous me direz quelque chose ; vous nous avez promis un joli conte : cela nous fatiguera-t-il de l'écouter ?

*Madem.* BONNE.

Je vois bien qu'il faut faire ce que vous voulez, Mesdames. Quand vous êtes bonnes filles, je n'ai pas le courage de vous rien refuser : allons donc nous asseoir dans le jardin, & je vous dirai le conte que je vous ai promis la dernière fois.

*La Belle & la Bête.**Conte.*

Il y avoit une fois un marchand, qui étoit extrêmement riche. Il avoit six enfans, trois garçons & trois filles; & comme ce marchand étoit un homme d'esprit, il n'épargna rien pour l'éducation de ses enfans, & leur donna toutes fortes de maîtres. Ses filles étoient très-belles; mais la cadette surtout se faisoit admirer, & on ne l'appelloit, quand elle étoit petite, que la *belle enfant*; en sorte, que le nom lui en resta, ce qui donna beaucoup de jalousie à ses sœurs. Cette cadette, qui étoit plus belle que ses sœurs, étoit aussi meilleure qu'elles. Les deux aînées avoient beaucoup d'orgueil, parce qu'elles étoient riches; elles faisoient les dames, & ne vouloient pas recevoir les visites des autres filles de marchands; il leur falloit des gens de qualité pour leur compagnie. Elles alloient tous les jours au bal, à la comédie, à la promenade, & se moquoient de leur cadette, qui employoit la plus grande partie de son tems, à lire de bons livres. Comme on savoit que ces filles étoient fort riches, plusieurs gros marchands les demandèrent en mariage; mais les deux

ainées répondirent, qu'elles ne se marieroient jamais, à moins qu'elles ne trouvaissent un duc, ou tout au moins, un comte. La Belle, (car je vous ai dit que c'étoit le nom de la plus jeune) la Belle, dis-je, remercia bien honnêtement ceux qui vouloient l'épouser ; mais elle leur dit, qu'elle étoit trop jeune, & qu'elle souhaitoit de tenir compagnie à son père, pendant quelques années. Tout d'un coup, le marchand perdit son bien, & il ne lui resta qu'une petite maison de campagne bien loin de la ville. Il dit en pleurant à ses enfans, qu'il falloit aller demeurer dans cette maison, & qu'en travaillant comme des païsans, ils y pourroient vivre. Ses deux filles ainées répondirent, qu'elles ne vouloient pas quitter la ville, & qu'elles avoient plusieurs amans, qui seroient trop heureux de les épouser, quoiqu'elles n'eussent plus de fortune : les bonnes demoiselles se trompoient ; leurs amans ne voulurent plus les regarder, quand elles furent pauvres. Comme personne ne les aimoit, à cause de leur fierté, on disoit : elles ne méritent pas qu'on les plaigne ; nous sommes bien aises de voir leur orgueil abaissé ; qu'elles aillent faire les dames, en gardant les moutons. Mais, en même tems, tout le monde di-

soit : pour la *Belle*, nous sommes bien fâchés de son malheur ; c'est une si bonne fille : elle parloit aux pauvres gens avec tant de bonté, elle étoit si douce, si honnête. Il y eut même plusieurs gentils-hommes qui voulurent l'épouser, quoiqu'elle n'eût pas un sou : mais elle leur dit, qu'elle ne pouvoit se résoudre à abandonner son pauvre père dans son malheur, & qu'elle le suivroit à la campagne pour le consoler & lui aider à travailler. La pauvre *Belle* avoit été bien affligée d'abord, de perdre sa fortune, mais elle s'étoit dit à elle-même : quand je pleurerai bien fort, cela ne me rendra pas mon bien ; il faut tâcher d'être heureuse sans fortune. Quand ils furent arrivés à leur maison de campagne, le marchand, & ses trois fils, s'occupèrent à labourer la terre. La *Belle* se levoit à quatre heures du matin, & se dépêchoit de nettoyer la maison, & d'apprêter à dîner pour la famille. Elle eut d'abord beaucoup de peine, car elle n'étoit pas accoutumée à travailler comme une servante ; mais au bout de deux mois, elle devint plus forte, & la fatigue lui donna une santé parfaite. Quand elle avoit fait son ouvrage, elle lisoit, elle jouoit du claveffin, ou bien, elle chantoit en filant. Ses deux sœurs, au

contraire, s'ennuyoient à la mort ; elle se levoient à dix heures du matin, se promenoient toute la journée, & s'amusoient à regretter leurs beaux habits & les compagnies. Voyez notre cadette, disoient elles entre-elles ; elle a l'ame basse, & est si stupide, qu'elle est contente de sa malheureuse situation. Le bon marchand ne pensoit pas comme ses filles. Il savoit que la *Belle* étoit plus propre que ses sœurs, à briller dans les compagnies. Il admiroit la vertu de cette jeune fille, & surtout sa patience ; car ses sœurs, non contentes de lui laisser faire tout l'ouvrage de la maison, l'insultoient à tous momens.

Il y avoit un an que cette famille vivoit dans la solitude, lorsque le marchand reçut une lettre, par laquelle on lui mandoit, qu'un vaisseau, sur lequel il avoit des marchandises, venoit d'arriver heureusement. Cette nouvelle pensa tourner la tête à ses deux aînées, qui pensoient qu'à la fin, elles pourroient quitter cette campagne, où elles s'ennuyoient tant ; & quand elles virent leur père prêt à partir, elles le prièrent de leur apporter des robes, des palatines, des coëffures, & toutes sortes de bagatelles. La *Belle* ne lui demandoit rien ; car elle pensoit en elle-même, que

tout l'argent des marchandises ne suffiroit pas pour acheter ce que ses sœurs souhai-  
toient. Tu ne me pries pas de t'acheter  
quelque chose, lui dit son père. Puisque  
vous avez la bonté de penser à moi, lui  
dit-elle, je vous prie de m'apporter une  
rose; car il n'en vient point ici. Ce n'est  
pas que la *Belle* se fouciât d'une rose; mais  
elle ne vouloit pas condamner par son ex-  
emple, la conduite de ses sœurs, qui au-  
roient dit, que c'étoit pour se distinguer,  
qu'elle ne demandoit rien. Le bon homme  
partit; mais quand il fut arrivé, on lui fit  
un procès pour ses marchandises, & après  
avoir eu beaucoup de peine, il revint aussi  
pauvre qu'il étoit auparavant. Il n'avoit  
plus que trente milles pour arriver à sa  
maison, & il se réjouïssoit déjà du plaisir  
de voir ses enfans; mais comme il falloit  
passer un grand bois, avant de trouver sa  
maison, il se perdit. Il neigeoit hor-  
riblement, le vent étoit si grand, qu'il le  
jetta deux fois en bas de son cheval, & la  
nuit étant venue, il pensa qu'il mourroit  
de faim, ou de froid, ou qu'il seroit mangé  
des loups, qu'il entendoit heurler autour  
de lui. Tout d'un coup, en regardant au  
bout d'une longue allée d'arbres, il vit une  
grande lumière, mais qui paroïssoit bien  
éloignée

éloignée. Il marcha de ce côté-là, & vit que cette lumière sortoit d'un grand palais, qui étoit tout illuminé. Le marchand remercia Dieu du secours qu'il lui envoyoit, & se hâta d'arriver à ce château; mais il fut bien surpris de ne trouver personne dans les cours. Son cheval, qui le suivoit, voyant une grande écurie ouverte, entra dedans, & ayant trouvé du foin & de l'avoine, le pauvre animal, qui mouroit de faim, se jetta dessus avec beaucoup d'avidité. Le marchand l'attacha dans l'écurie, & marcha vers la maison, où il ne trouva personne; mais étant entré dans une grande salle, il y trouva un bon feu, & une table chargée de viande, où il n'y avoit qu'un couvert. Comme la pluie & la neige l'avoient mouillé jusqu'aux os, il s'approcha du feu pour sécher, & disoit en lui même: le maître de la maison, ou ses domestiques me pardonneront la liberté que j'ai prise, & sans doute ils viendront bientôt. Il attendit pendant un tems considérable; mais onze heures ayant sonné, sans qu'il vit personne, il ne pût résister à la faim, & prit un poulet, qu'il mangea en deux bouchées, & en tremblant. Il but aussi quelques coups de vin, & devenu plus hardi, il sortit de la salle, & traversa plusieurs grands appartements.

mens, magnifiquement meublés. A la fin, il trouva une chambre, où il y avoit un bon lit, & comme il étoit minuit passé, & qu'il étoit las, il prit le parti de fermer la porte, & de se coucher.

Il étoit dix heures du matin, quand il se leva le lendemain, & il fut bien surpris de trouver un habit fort propre, à la place du sien, qui étoit tout gâté. Assurément, dit-il en lui-même, ce palais appartient à quelque bonne fée, qui a eu pitié de ma situation. Il regarda par la fenêtre, & ne vit plus de neige, mais des berceaux de fleurs qui enchantoient la vue. Il rentra dans la grande salle, où il avoit soupé la veille, & vit une petite table où il y avoit du chocolat. Je vous remercie, Madame la fée, dit-il tout haut, d'avoir eu la bonté de penser à mon déjeuner. Le bon homme, après avoir pris son chocolat, sortit pour aller chercher son cheval, & comme il passoit sous un berceau de roses, il se souvint que la *Belle* lui en-avoit demandé, & cueillit une branche, où il y en avoit plusieurs. En même tems, il entendit un grand bruit, & vit venir à lui une bête si horrible, qu'il fut tout prêt de s'évanouir. Vous êtes bien ingrat, lui dit la bête, d'une voix terrible ; je vous ai sauvé la vie, en vous recevant dans mon château, & pour ma peine, vous me volez mes roses,

que j'aime mieux que toutes choses au monde. Il faut mourir pour reparer cette faute ; je ne vous donne qu'un quart d'heure pour demander pardon à Dieu. Le marchand se jetta à genoux, & dit à la bête, en joignant les mains : Monseigneur, pardonnez-moi, je ne croyois pas vous offenser, en cueillant une rose pour une de mes filles, qui m'en avoit demandé. Je ne m'appelle point Monseigneur, répondit le monstre, mais la bête. Je n'aime pas les complimens, moi ; je veux qu'on dise ce que l'on pense ; ainsi, ne croyez pas me toucher par vos flatteries. Mais, vous m'avez dit que vous aviez des filles ; je veux bien vous pardonner, à condition qu'une de vos filles vienne volontairement, pour mourir à votre place ; ne me raisonnez pas ; partez : & si vos filles refusent de mourir pour vous, jurez que vous reviendrez dans trois mois. Le bon homme n'avoient pas dessein de sacrifier une de ses filles à ce vilain monstre ; mais il pensa, au moins, j'aurai le plaisir de les embrasser encore une fois. Il jura donc de revenir, & la bête lui dit qu'il pouvoit partir quand il voudroit ; mais ajouta-t-elle, je ne veux pas que tu t'en ailles les mains vuides. Retourne dans la chambre où tu as couché,

tu y trouveras un grand coffre vuide ; tu peux y mettre tout ce qu'il te plaira, je le ferai porter chez toi. En même tems la bête se retira, & le bon homme dit en lui-même : s'il faut que je meure, j'aurai la consolation de laisser du pain à mes pauvres enfans.

Il retourna dans la chambre où il avoit couché, & y ayant trouvé une grande quantité de pièces d'or, il remplit le grand coffre, dont la bête lui avoit parlé, le ferma, & ayant repris son cheval, qu'il retrouva dans l'écurie, il sortit de ce palais avec une tristesse, égale à la joie qu'il avoit, lorsqu'il y étoit entré. Son cheval prit de lui-même une des routes de la forêt, & en peu d'heures, le bon homme arriva dans sa petite maison. Ses enfans se rassemblèrent autour de lui ; mais, au lieu d'être sensible à leurs careffes, le marchand se mit à pleurer, en les regardant. Il tenoit à la main la branche de roses, qu'il apportoit à la *Belle*, il la lui donna, & lui dit : la *Belle*, prenez ces roses ; elles coûteront bien cher à votre malheureux père ; & tout de suite, il raconta à sa famille la funeste aventure qui lui étoit arrivée. A ce récit, ses deux aînées jettèrent de grand cris, & dirent des injures à la *Belle*, qui ne pleuroit point.

Voyez ce que produit l'orgueil de cette petite créature, disoient-elles ; que ne demandoit-elle des ajustemens comme nous ; mais non, Mademoiselle vouloit se distinguer ; elle va causer la mort de notre père, & elle ne pleure pas. Cela seroit fort inutile, reprit la *Belle* ; pourquoi pleurois-je la mort de mon père ; il ne périra point. Puisque le monstre veut bien accepter une de ses filles je veux me livrer à toute sa furie, & je me trouve fort heureuse, puis qu'en mourant, j'aurai la joie de sauver mon père, & de lui prouver ma tendresse. Non, ma sœur, lui dirent ses trois frères, vous ne mourrez pas ; nous irons trouver ce monstre, & nous périrons sous ses coups, si nous ne pouvons le tuer. Ne l'espérez pas, mes enfans, leur dit le marchand, la puissance de cette bête est si grande, qu'il ne me reste aucune espérance de la faire périr. Je suis charmé du bon cœur de la *Belle* ; mais je ne veux pas l'exposer à la mort. Je suis vieux, il ne me reste que peu de tems à vivre ; ainsi, je ne perdrai que quelques années de vie, que je ne regrette qu'à cause de vous mes chers enfans. Je vous assure, mon père, lui dit la *Belle*, que vous n'irez pas à ce palais sans moi ; vous ne pouvez m'empêcher de vous suivre :

quoique je sois jeune, je ne suis pas fort attachée à la vie, & j'aime mieux être dévorée par ce monstre, que de mourir du chagrin que me donneroit votre perte. On eut beau dire, la *Belle* voulut absolument partir pour le beau palais, & ses sœurs en étoient charmées; parceque les vertus de cette cadette leur avoient inspiré beaucoup de jalousie. Le marchand étoit si occupé de la douleur de perdre sa fille, qu'il ne pensoit pas au coffre qu'il avoit rempli d'or, mais, aussi-tôt qu'il se fut enfermé dans sa chambre pour se coucher, il fut bien étonné de le trouver à la ruelle de son lit. Il résolut de ne point dire à ses enfans qu'il étoit devenu si riche; parceque ses filles auroient voulu retourner à la ville, & qu'il étoit résolu de mourir dans cette campagne; mais il confia ce secret à la *Belle*, qui lui apprit, qu'il étoit venu quelques gentils-hommes pendant son absence, & qu'il y en avoit deux qui aimoient ses sœurs. Elle pria son père de les marier; car elle étoit si bonne qu'elle les aimoit, & leur pardonnoit de tout son cœur, le mal qu'elles lui avoient fait. Ces deux méchantes filles se frottèrent les yeux avec un oignon pour pleurer, lorsque la *Belle* partit avec son père; mais ses frères pleuroient tout de bon,

aussi bien que le marchand : il n'y avoit que la *Belle* qui ne pleuroit point, parce qu'elle ne vouloit pas augmenter leur douleur. Le cheval prit la route du palais, & sur le soir, ils l'apperçurent illuminé, comme la première fois. Le cheval fut tout seul à l'écurie, & le bon homme entra avec sa fille dans la grande salle, où ils trouvèrent une table, magnifiquement servie, avec deux couverts. Le marchand n'avoit pas le cœur de manger ; mais la *Belle*, s'efforçant de paroître tranquille, se mit à table, & le servit ; puis elle disoit en elle-même : la bête veut m'engraïsser avant de me manger, puis qu'elle me fait si bonne chère. Quand ils eurent soupé, ils entendirent un grand bruit, & le marchand dit adieu à sa pauvre fille en pleurant ; car il pensoit que c'étoit la bête. *Belle* ne put s'empêcher de frémir, en voyant cette horrible figure : mais elle se rassura de son mieux, & le monstre lui ayant demandé si c'étoit de bon cœur qu'elle étoit venue ; elle lui dit, en tremblant, qu'oui. Vous êtes bien bonne, dit la bête, & je vous suis bien obligée. Bon homme, partez demain matin, & ne vous avisez jamais de revenir ici. Adieu la *Belle*. Adieu la bête, répondit-elle, & tout de suite le mon-

stre se retira. Ah, ma fille ! dit le marchand, en embrassant la *Belle*, je suis à demi-mort de frayeur : croyez moi, laissez-moi ici. Non, mon père, lui dit la *Belle* avec fermeté, vous partirez demain matin, & vous m'abandonnerez au secours du Ciel ; peut-être aura-t-il pitié de moi. Ils furent se coucher, & croyoient ne pas dormir de toute la nuit ; mais à peine furent-ils dans leurs lits, que leurs yeux se fermèrent. Pendant son sommeil, la *Belle* vit une dame qui lui dit : je suis contente de votre bon cœur la *Belle* ; la bonne action que vous faites, en donnant votre vie, pour sauver celle de votre père, ne demeurera point sans récompense. La *Belle*, en s'éveillant, raconta ce songe à son père, & quoiqu'il le consolât un peu, cela ne l'empêcha pas de jeter de grands cris, quand il fallut se séparer de sa chère fille.

Lorsqu'il fut parti, la *Belle* s'affit dans la grande salle, & se mit à pleurer aussi ; mais comme elle avoit beaucoup de courage, elle se recommanda à Dieu, & résolut de ne se point chagriner, pour le peu de tems qu'elle avoit à vivre : car elle croyoit fermement que la bête la mangeroit le soir. Elle résolut de se promener en attendant, & de visiter ce beau château. Elle ne

pouvoit s'empêcher d'en admirer la beauté. Mais elle fut bien surprise de trouver une porte, sur laquelle il y avoit écrit : *Appartement de la Belle*. Elle ouvrit cette porte avec précipitation, & elle fut éblouie de la magnificence qui y régnoit : mais ce qui frappa le plus sa vue, fut une grande bibliothèque, un claveffin, & plusieurs livres de musique. On ne veut pas que je m'ennuie, dit-elle, tout bas ; elle pensa ensuite, si je n'avois qu'un jour à demeurer ici, on ne m'auroit pas fait une telle provision. Cette pensée ranima son courage. Elle ouvrit la bibliothèque & vit un livre, où il y avoit écrit en lettres d'or : *souhaitez, commandez ; vous êtes ici la reine & la maîtresse*. Hélas ! dit-elle, en soupirant, je ne souhaite rien que de revoir mon pauvre père, & de savoir ce qu'il fait à présent : elle avoit dit cela en elle-même. Quelle fut sa surprise, en jettant les yeux sur un grand miroir, d'y voir sa maison, où son père arrivoit avec un visage extrêmement triste. Ses sœurs venoient au devant de lui, & malgré les grimaces qu'elles faisoient, pour paroître affligées, la joie qu'elles avoient de la perte de leur sœur, paroissoit sur leur visage. Un moment après, tout cela disparût, & la *Belle* ne

put s'empêcher de penser, que la bête étoit bien complaisante, & qu'elle n'avoit rien à craindre d'elle. A midi, elle trouva la table mise, & pendant son dîner, elle entendit un excellent concert, quoiqu'elle ne vit personne. Le soir, comme elle alloit se mettre à table, elle entendit le bruit que faisoit la bête, & ne put s'empêcher de frémir. La *Belle*, lui dit ce monstre, voulez-vous bien que je vous voie souper? Vous êtes le maître, répondit la *Belle*, en tremblant. Non, répondit la bête; il n'y a ici de maîtresse que vous. Vous n'avez qu'à me dire de m'en aller, si je vous ennuie; je sortirai tout de suite. Dites-moi, n'est-ce pas que vous me trouvez bien laid? Cela est vrai, dit la *Belle*, car je ne fais pas mentir; mais je crois que vous êtes fort bon. Vous avez raison, dit le monstre; mais, outre que je suis laid, je n'ai point d'esprit: je fais bien que je ne suis qu'une bête. On n'est pas bête, reprit la *Belle*, quand on croit n'avoir point d'esprit: un sot n'a jamais sù cela. Mangez-donc, la *Belle*, lui dit le monstre, & tâchez de ne vous point ennuyer dans votre maison; car tout ceci est à vous; & j'aurois du chagrin, si vous n'étiez pas contente. Vous avez bien de la bonté, dit la *Belle*. Je vous

avoue que je suis bien contente de votre cœur ; quand j'y pense, vous ne me paroissez plus si laid. Oh dame, oui, répondit la bête, j'ai le cœur bon, mais je suis un monstre. Il y a bien des hommes qui sont plus monstres que vous, dit la *Belle* ; & je vous aime mieux avec votre figure, que ceux qui, avec la figure d'hommes, cachent un cœur faux, corrompu, ingrat. Si j'avois de l'esprit, reprit la bête, je vous ferois un grand compliment pour vous remercier, mais je suis un stupide ; & tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous suis bien obligé.

La *Belle* soupa de bon appétit. Elle n'avoit presque plus peur du monstre ; mais elle manqua mourir de frayeur, lorsqu'il lui dit : la *Belle*, voulez-vous être ma femme ? Elle fut quelque tems sans répondre ; elle avoit peur d'exciter la colère du monstre en le refusant ; elle lui dit pourtant en tremblant : non, la bête. Dans le moment, ce pauvre monstre voulut soupirer, & il fit un sifflement si épouvantable, que tout le palais en retentit : mais *Belle* fut bientôt rassurée ; car la bête lui ayant dit tristement, adieu donc la *Belle* ; elle sortit de la chambre, en se retournant de tems en tems pour la regarder encore.

*Belle*, se voyant seule, sentit une grande compassion pour cette pauvre bête : hélas, disoit-elle, c'est bien dommage qu'elle soit si laide, elle est si bonne !

*Belle* passa trois mois dans ce palais, avec assez de tranquillité. Tous les soirs, la bête lui rendoit visite, l'entretenoit, pendant le souper, avec assez de bon sens, mais jamais avec ce qu'on appelle esprit, dans le monde. Chaque jour, *Belle* découvroit de nouvelles bontés dans ce monstre. L'habitude de le voir, l'avoit accoutumée à sa laideur, & loin de craindre le moment de sa visite, elle regardoit souvent à sa montre, pour voir s'il étoit bientôt neuf heures ; car la bête ne manquoit jamais de venir à cette heure-là. Il n'y avoit qu'une chose qui faisoit de la peine à la *Belle*, c'est que le monstre, avant de se coucher, lui demandoit toujours, si elle vouloit être sa femme, & paroïssoit pénétré de douleur, lorsqu'elle lui disoit que non. Elle lui dit un jour, vous me chagrinez, la bête ; je voudrois pouvoir vous épouser, mais je suis trop sincère, pour vous faire croire que cela arrivera jamais. Je ferai toujours votre amie, tâchez de vous contenter de cela. Il le faut bien, reprit la bête ; je me rends justice. Je fais que je suis bien horrible ;  
mais

mais je vous aime beaucoup : cependant je suis trop heureux de ce que vous voulez bien rester ici ; promettez moi que vous ne me quitterez jamais. *La Belle* rougit à ces paroles. Elle avoit vu dans son miroir, que son père étoit malade de chagrin, de l'avoir perdue, & elle souhaitoit de le revoir. Je pourrois bien vous promettre, dit-elle à la bête, de ne vous jamais quitter tout-à-fait ; mais j'ai tant d'envie de revoir mon père, que je mourrai de douleur, si vous me refusez ce plaisir. J'aime mieux mourir moi-même, dit ce monstre, que de vous donner du chagrin. Je vous enverrai chez votre père, vous y resterez, & votre pauvre bête en mourra de douleur. Non, lui dit *la Belle*, en pleurant, je vous aime trop pour vouloir causer votre mort. Je vous promets de revenir dans huit jours. Vous m'avez fait voir que mes sœurs sont mariées, & que mes frères sont partis pour l'armée. Mon père est tout seul, souffrez que je reste chez lui une semaine. Vous y ferez demain au matin, dit la bête ; mais souvenez-vous de votre promesse. Vous n'aurez qu'à mettre votre bague sur une table en vous couchant, quand vous voudrez revenir. Adieu *la Belle*. La bête soupira se-

lon sa coûtume, en disant ces mots, & la *Belle* se coucha toute triste de la voir affligée. Quand elle se réveilla le matin, elle se trouva dans la maison de son père, & ayant sonné une clochette, qui étoit à côté de son lit, elle vit venir la servante, qui fit un grand cri, en la voyant. Le bon homme accourut à ce cri, & manqua mourir de joye, en revoyant sa chère fille ; & ils se tinrent embrassés plus d'un quart-d'heure. La *Belle*, après les premiers transports, pensa qu'elle n'avoit point d'habits pour se lever ; mais la servante lui dit, qu'elle venoit de trouver dans la chambre voisine, un grand coffre, plein de robes toutes d'or, garnies de diamans. *Belle* remercia la bonne bête de ses attentions ; elle prit la moins riche de ces robes, & dit à la servante de ferrer les autres, dont elle vouloit faire présent à ses sœurs : mais à peine eût-elle prononcé ces paroles, que le coffre disparut. Son père lui dit, que la bête vouloit qu'elle gardât tout cela pour elle, & aussi-tôt, les robes & le coffre revinrent à la même place. La *Belle* s'habilla, & pendant ce tems, on fut avertir ses sœurs, qui accoururent avec leurs maris. Elles étoient toutes deux fort malheureuses. L'aînée avoit épousé un gentil-homme,

beau comme l'amour ; mais il étoit si amoureux de sa propre figure, qu'il n'étoit occupé que de cela, depuis le matin jusqu'au soir, & méprisoit la beauté de sa femme. La seconde avoit épousé un homme, qui avoit beaucoup d'esprit ; mais il ne s'en servoit que pour faire enrager tout le monde, & sa femme toute la première. Les sœurs de la *Belle* manquèrent mourir de douleur, quand elles la virent habillée comme une princesse, & plus belle que le jour. Elle eut beau les caresser, rien ne put étouffer leur jalousie, qui augmenta beaucoup, quand elle leur eut conté combien elle étoit heureuse. Ces deux jalouses descendirent dans le jardin, pour y pleurer tout à leur aise, & elles se disoient, pourquoi cette petite créature est-elle plus heureuse que nous ? Ne sommes nous pas plus aimables qu'elle ? Ma sœur, dit l'aînée, il me vient une pensée ; tâchons de l'arrêter ici plus de huit jours, sa sotte bête se mettra en colère, de ce qu'elle lui aura manqué de parole, & peut-être qu'elle la dévorera. Vous avez raison, ma sœur, répondit l'autre. Pour cela, il lui faut faire de grandes caresses : & ayant pris cette résolution, elles remontèrent & firent tant d'amitié à leur sœur, que la *Belle* en pleura

de joie. Quand les huit jours furent passés, les deux sœurs s'arrachèrent les cheveux, & firent tant les affligées de son départ, qu'elle promit de rester encore huit jours.

Cependant *Belle* se reprochoit le chagrin qu'elle alloit donner à sa pauvre bête, qu'elle aimoit de tout son cœur, & elle s'ennuyoit de ne la plus voir. La dixième nuit qu'elle passa chez son père, elle rêva qu'elle étoit dans le jardin du palais, & qu'elle voyoit la bête, couchée sur l'herbe, & prête à mourir, qui lui reprochoit son ingratitude. La *Belle* se réveilla en sursaut, & versa des larmes. Ne suis-je pas bien méchante, disoit-elle, de donner du chagrin à une bête, qui a pour moi tant de complaisance ? Est-ce sa faute, si elle est si laide, & si elle a peu d'esprit ? Elle est bonne, cela vaut mieux que tout le reste. Pourquoi n'ai-je pas voulu l'épouser ? Je serois plus heureuse avec elle, que mes sœurs avec leurs maris. Ce n'est, ni la beauté, ni l'esprit d'un mari, qui rendent une femme contente : c'est la bonté du caractère, la vertu, la complaisance ; & la bête a toutes ces bonnes qualités. Je n'ai point d'amour pour elle ; mais j'ai de l'estime, de l'amitié, de la reconnaissance. Allons, il ne faut pas la

rendre malheureuse ; je me reprocherois toute ma vie mon ingratitude. A ces mots, *Belle* se lève, met sa bague sur la table, & revient se coucher. A peine fut-elle dans son lit, qu'elle s'endormit, & quand elle se réveilla le matin, elle vit avec joie qu'elle étoit dans le palais de la bête. Elle s'habilla magnifiquement pour lui plaire, & s'ennuia à mourir toute la journée, en attendant neuf heures du soir ; mais l'horloge eut beau sonner, la bête ne parut point. La *Belle*, alors, craignit d'avoir causé sa mort. Elle courut tout le palais, en jetant de grands cris ; elle étoit au désespoir. Après avoir cherché partout, elle se souvint de son rêve, & courut dans le jardin vers le canal, où elle l'avoit vu en dormant. Elle trouva la pauvre bête étendue sans connoissance, & elle crut qu'elle étoit morte. Elle se jeta sur son corps, sans avoir horreur de sa figure, & sentant que son cœur battoit encore, elle prit de l'eau dans le canal, & lui en jeta sur la tête. La bête ouvrit les yeux, & dit à la *Belle* : vous avez oublié votre promesse, le chagrin de vous avoir perdue, m'a fait résoudre à me laisser mourir de faim ; mais je meurs content, puisque j'ai le plaisir de vous revoir encore une fois. Non, ma chère bête, vous

ne mourrez point, lui dit la *Belle*, vous vivrez pour devenir mon époux ; dès ce moment je vous donne ma main, & je jure que je ne serai qu'à vous. Hélas, je croyois n'avoir que de l'amitié pour vous, mais la douleur que je sens me fait voir, que je ne pourrois vivre sans vous voir. A peine la *Belle* eut-elle prononcé ces paroles, qu'elle vit le château brillant de lumière, les feux d'artifices, la musique, tout lui annonçoit une fête ; mais toutes ces beautés n'arrêtèrent point sa vue ; elle se retourna vers sa chère bête, dont le danger la faisoit frémir. Quelle fut sa surprise, la bête avoit disparu, & elle ne vit plus à ses pieds qu'un prince plus beau que l'amour, qui la remercioit d'avoir fini son enchantement. Quoique ce prince méritât toute son attention, elle ne put s'empêcher de lui demander où étoit la bête. Vous la voyez à vos pieds, lui dit le prince. Une méchante fée m'avoit condamné à rester sous cette figure, jusqu'à ce qu'une belle fille consentit à m'épouser, & elle m'avoit défendu de faire paroître mon esprit. Ainsi, il n'y avoit que vous dans le monde assez bonne, pour vous laisser toucher à la bonté de mon caractère ; & en vous offrant ma couronne, je ne puis m'acquitter des obligations que je vous ai.

La *Belle*, agréablement surprise, donna la main à ce beau prince pour se relever. Ils allèrent ensemble au château, & la *Belle* manqua mourir de joie, en trouvant dans la grande salle son père, & toute sa famille, que la belle dame, qui lui étoit apparue en songe, avoit transportés au château. *Belle*, lui dit cette dame, qui étoit une grande fée ; venez recevoir la récompense de votre bon choix ; vous avez préféré la vertu à la beauté & à l'esprit, vous méritez de trouver toutes ces qualités réunies en une même personne. Vous allez devenir une grande reine : j'espère que le trône ne détruira pas vos vertus. Pour vous, Mesdemoiselles, dit la fée aux deux sœurs de *Belle* ; je connois votre cœur, & toute la malice qu'il enferme. Devenez deux statues ; mais conservez toute votre raison sous la pierre qui vous envelopera. Vous demeurerez à la porte du palais de votre sœur, & je ne vous impose point d'autre peine, que d'être témoins de son bonheur. Vous ne pourrez revenir dans votre premier état, qu'au moment où vous reconnoîtrez vos fautes ; mais j'ai bien peur que vous ne restiez toujours statues. On se corrige de l'orgueil, de la colère, de la gourmandise & de la paresse ; mais c'est

une espèce de miracle que la conversion d'un cœur méchant & envieux. Dans le moment la fée donna un coup de baguette, qui transporta tous ceux qui étoient dans cette salle, dans le royaume du prince. Ses sujets le virent avec joie, & il épousa la *Belle*, qui vécut avec lui fort longtems, & dans un bonheur parfait, parce qu'il étoit fondé sur la vertu.

*Lady* CHARLOTTE.

Et les sœurs ont-elles toujours resté statues ?

*Madem.* BONNE.

Oui, ma chère, parce qu'elles ont toujours eu le cœur méchant.

*Lady* SPIRITUELLE.

Je passerois une semaine à vous entendre, sans m'ennuyer. J'aime cette *Belle* à la folie ; mais il me semble, si j'avois été à sa place, que je n'aurois pas voulu épouser la bête ; elle étoit trop horrible.

*Lady* SENSE'E.

Mais, Madame, elle étoit si bonne, que vous n'auriez pas voulu la laisser mourir de

chagrin, surtout après qu'elle vous auroit fait tant de bien.

*Lady* SPIRITUELLE.

J'aurois dit comme la *Belle* dans le commencement : je serai votre bonne amie, mais je ne veux pas être votre femme.

*Lady* MARY.

Pour moi, elle m'auroit fait bien peur ; j'aurois toujours pensé qu'elle alloit me manger.

*Miss* MOLLY.]

Je crois que je me serois accoutumée à la voir tout comme la *Belle*. Quand Papa prit un petit garçon tout noir, pour être son laquais, j'en avois peur, je me cachois quand il entrois, il me paroïssoit plus laid qu'une bête. Eh bien, petit-à-petit je m'y suis accoutumée : à présent, il me porte, quand je monte dans le carosse, & je ne pense plus à son visage.

*Madem.* BONNE.

*Miss Molly* a raison, on s'accoutume à la laideur, mais jamais à la méchanceté. Il ne faut donc guère s'embarasser d'être laide ;

mais il faut faire enforte d'être si bonne, qu'on puisse oublier notre visage, pour l'amour de notre cœur. Remarquez aussi, mes enfans, qu'on est toujours recompensé, quand on fait son devoir. Si la *Belle* avoit refusé de mourir à la place de son père, si elle avoit été ingrate envers la pauvre bête, elle n'auroit pas été ensuite une grande reine. Voyez aussi combien on devient méchant, quand on est jaloux. C'est le plus vilain de tous les défauts.

Il n'est encore que trois heures, mes enfans, promenez vous jusqu'à quatre heures. Vous pouvez courir & sauter tout à votre aise, pourvû que vous restiez à l'ombre : pour moi, qui suis vieille, & qui ne puis marcher, je vai rester ici avec *Lady Sensée*, qui ne se porte pas trop bien.

*Lady MARY* qui revient peu après.

Ma Bonne, voyez les jolis papillons que nous avons attrapés ; je veux mettre le mien dans une boëtte, & je le nourirai avec des fleurs ; peut-être aura-t-il des petits, & j'aurai une jolie famille de papillons.

*Madem.* B O N N E.

Vous seriez bien étonné, ma chère, de ne trouver, au lieu de papillons, qu'une famille de chenilles.

*Lady* MARY.

Mais, ma Bonne, je ne mettrai pas une chenille dans ma boëtte, j'y mettrai un papillon ; comment y trouverois - je autre chose qu'un papillon ?

*Madem.* BONNE.

Affurément, on ne peut trouver, dans une boëtte, & dans toute autre chose, que ce qui y est ; mais apprenez, ma chère, que ce papillon, qui vous paroît si joli, étoit, en venant au monde, un petit ver, ensuite une vilaine chenille, qui, après, a été changée en ce papillon.

*Lady* SPIRITUELLE.

C'est comme dans les métamorphoses. Mais, dites-nous, ma Bonne, comment cela se peut-il faire ? car j'ai toujours regardé les métamorphoses comme des contes, propres à amuser les enfans.

*Madem.* BONNE.

Vous vous êtes trompée, ma chère. Les métamorphoses sont l'histoire des Grecs, cachée, enveloppée sous des fables : & quand vous serez plus grande, je vous ferai voir le rapport qu'elles ont avec l'histoire.

*Lady* SPIRITUELLE.

Vous me dites toujours, quand vous serez plus grande, je vous dirai ce que vous me demandez ; mais, ma Bonne, pensez donc que j'ai bientôt treize ans, je ne suis plus un enfant : pourquoi ne me pas dire aujourd'hui, ce que vous voulez me dire dans un autre tems ?

*Madem.* BONNE.

Parce qu'il y a plusieurs choses que vous devez savoir auparavant. Pour vous faire voir le rapport des métamorphoses avec l'histoire, il faut nécessairement savoir l'histoire. Hâtez-vous de l'apprendre, & ensuite je vous instruirai sur tout ce que vous voudrez savoir.

*Lady* MARY.

Et moi, ma Bonne, faudra-t-il que j'attende aussi que je sois plus grande, pour savoir comment le papillon peut d'abord être chenille ?

*Madem.* BONNE.

Non, ma chère. Pour vous faire plaisir, je vai garder plusieurs papillons ; ils feront des œufs en Automne, sur quelques  
feuilles

feuilles que je leur donnerai : les papillons mourront après avoir fait leurs œufs, & je mettrai la feuille au Soleil. Quand ces œufs seront échauffés, il en sortira de petites chenilles, qui fileront aussi-tôt qu'elles seront au monde, comme vous voyez filer les araignées ; & de ce fil, elles se bâtiront une maison, pour se cacher durant l'Hiver, afin de ne pas sentir le froid.

*Miss* M O L L Y.

Qui est-ce qui leur donnera de quoi faire du fil, ma Bonne ?

*Madem.* B O N N E.

Le bon Dieu qui les a créées, leur donne tout ce qui est nécessaire pour vivre & se conserver ; ainsi elles ont dans leur corps un magasin, où elles trouvent de quoi faire le fil nécessaire pour bâtir leur maison.

*Lady* M A R Y.

Vous donnerez à manger à ces petites chenilles, ma Bonne ; mais celles qui restent dans les champs, qui est-ce qui leur porte à manger dans leur petite maison ?

*Madem.* BONNE.

Personne, ma chère, mais elles n'en ont pas besoin, & ne mangent que quand elles sont plus grandes. Quand il fera chaud, elles sortiront de leur maison, & après avoir mangé quelque tems, vous les verrez se bâtir un tombeau, où elles se coucheront, & deviendront comme mortes. Elles ressembleront alors à une fève ; mais quelque tems après, cette fève remuera. Il en sortira une tête, des jambes, des aîles, & enfin un joli papillon, comme celui-ci, qui se nourrira de fleurs, jusqu'à ce qu'il aît fait ses œufs & qu'il meure.

*Lady* MARY.

Et nous verrons tout cela, ma Bonne ?

*Madem.* BONNE.

Oui, ma chère, vous verrez tout cela, & quantité d'autres belles choses, si nous allons à la campagne ensemble, comme je l'espère. En attendant, je vai faire chercher une douzaine de papillons, & je les garderai dans mon cabinet, où je ferai mettre des fleurs nouvelles tous les jours, & nous leur rendrons souvent visite. Allons

présentement prendre le thé, & ensuite nous répéterons notre histoire : c'est votre tour, Miss *Molly*.

*Miss MOLLY.*

Longtems après la mort d'*Adam* & d'*Eve*, les hommes devinrent si méchans, que le bon Dieu ne les put souffrir. Ils mentoient, étoient gourmands, se mettoient en colère, ne faisoient jamais leurs prières : en un mot, ils ne faisoient que du mal. Dieu résolut de les punir. Mais comme il y avoit un honnête homme parmi ces méchans, Dieu lui commanda de faire une grande maison de bois, & d'y mettre toutes sortes d'animaux. Cet honnête homme se nommoit *Noé*, & quand la maison fut faite, il y entra avec sa femme & ses trois fils, qu'on appelloit *Sem*, *Cam* & *Japhet* ; ils avoient aussi leurs femmes. Quand ils furent dans cette grande maison, qu'on appelloit l'*arche*, Dieu fit tomber tant de pluie, tant de pluie, qu'il y en avoit par dessus toutes les maisons, les arbres & les montagnes ; ensorte, que tous les hommes furent noyés, aussi bien que toutes les bêtes. *Noé* ne fut pas noyé comme les autres, car Dieu avoit bien fermé l'*arche*, & elle se tenoit au dessus de l'eau. Quand

tous les hommes furent morts, il ne tomba plus de pluie, & il vint un grand vent, qui sécha la terre. Alors *Noé* ouvrit une fenêtre de l'arche, & laissa sortir un corbeau. Le corbeau est un vilain animal, qui mange les corps morts ; ainsi, comme il en trouva beaucoup sur la terre, il ne revint point dans l'arche. Quelque tems après, *Noé* ouvrit encore la fenêtre, & laissa sortir un beau petit pigeon. Le pigeon cueillit une branche d'arbre, & l'apporta à son bec. Ensuite, Dieu dit à *Noé* de sortir de l'arche. *Noé* se mit à genoux avec toute sa famille, pour remercier le bon Dieu ; & en même tems, il vit au Ciel une grande chose qui étoit bleu, rouge, verte, violette ; cela s'appelloit un *arc-en-ciel*, & le bon Dieu lui dit : cet *arc-en-ciel*, je vous l'enverrai souvent, pour vous faire souvenir que jamais il n'y aura un autre déluge, c'est-à-dire, de si grandes pluies sur la terre.

*Lady* MARY.

Ma Bonne, qui est-ce qui donna à manger à *Noé*, à ses enfans, & à toutes les bêtes, pendant le tems qu'ils furent dans l'arche ?

*Madem.* BONNE.

Ils avoient mis dequoi vivre dans l'arche; Vous avez été en Irlande, ma chère; eh bien, vous étiez dans un vaisseau, qui étoit presque comme l'arche, & il y avoit dequoi manger, parce qu'on y en avoit mis.

*Lady* MARY.

Cela est vrai, ma Bonne, il y avoit aussi des fenêtres; j'avois peur à tout moment que cela n'enfonçât dans l'eau. D'où vient le vaisseau se tenoit-il sur l'eau, pendant que mon couteau, que j'ai laissé tomber, est allé tout au fond de la mer?

*Madem.* BONNE.

C'est que l'eau, qui étoit sous le vaisseau, étoit plus pesante que lui, & le soutenoit; au lieu que votre couteau étoit plus pesant que l'eau, & qu'elle n'a pû le soutenir.

*Lady* SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, un vaisseau est plus lourd qu'un couteau.

*Madem.* BONNE.

Cela est vrai, ma chère, mais aussi, il y a une plus grande quantité d'eau qui le soutient ; au lieu qu'il n'y en avoit guère sous le couteau. Si on faisoit un vaisseau de fer, il iroit au fond : essayons cela dans le bassin qui est au bout du jardin ; je vais prendre un morceau de bois, gros comme le plomb qui est dans ma manche. Eh bien, vous voyez que le bois n'enfoncé pas l'eau : mais le plomb l'enfoncé, parce qu'il est plus lourd qu'elle. Ce petit oiseau, qui est sur cette branche, ne la fait pas plier, parce qu'elle est plus lourde que lui ; si j'y montois, je la ferois casser, parce que je suis plus lourde qu'elle.

*Lady* MARY.

J'entends à présent, ma Bonne, & quand je retournerai en Irlande, je n'aurai plus peur, car je penserai que le vaisseau ne peut pas enfoncer parce que l'eau, est plus lourde que lui.

*Madem.* BONNE.

Eh bien, *Miss Molly*, l'histoire que nous venons de répéter, ne vous a-t-elle point fait venir quelque bonne pensée ?

*Miss* MOLLY.

Oui, ma Bonne ; comme *Noé* a d'abord pensé à remercier le bon Dieu, je n'oublierai pas à le remercier tous les jours, de tout ce qu'il m'a donné.

*Lady* MARY.

Mademoiselle, est-ce que le bon Dieu vous donne quelque chose ? il ne m'a jamais rien donné, à moi.

*Madem.* BONNE.

Que dites vous, ma chère ? Il vous a donné votre corps, votre ame, vos yeux, vos oreilles, vos pieds, vos mains : il vous donne ce que vous mangez, vos habits ; en un mot, il vous donne tout ce que vous avez.

*Lady* MARY.

Pardonnez-moi, ma Bonne, c'est *Maman* qui me donne mes robes & ce que je mange.

*Madem.* BONNE.

Souvenez-vous bien, ma chère, que le bon Dieu a tout fait, & que tout lui ap-

partient : s'il n'avoit pas donné d'argent à votre Maman, pour vous acheter des habits, du pain, & toutes les choses dont vous avez besoin, vous n'auriez rien du tout.

*Lady* MARY.

Oh, que je vai aimer le bon Dieu, qui me donne toutes ces choses !

*Madem.* BONNE.

Cela est bien juste, ma chère, & pour montrer au bon Dieu que vous l'aimez, vous serez bien bonne ; car cela lui fait beaucoup de plaisir.

*Lady* MARY.

Le bon Dieu a-t-il aussi fait ma Grand-maman, qui est en Irlande ?

*Madem.* BONNE.

Il a fait tout ce qui est sur la Terre & dans le Ciel, mes enfans. Mais je crois qu'il va pleuvoir, remontons dans ma chambre.

*Lady* CHARLOTTE.

Ah, ma Bonne ! regardez de ce côté-là, je crois que voila cette belle machine

que vous appelez l'*arc-en-ciel* ; oh, les belles couleurs !

*Madem.* BONNE.

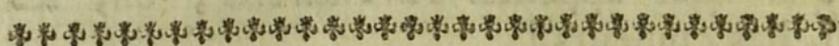
Vous avez raison, ma chère ; eh bien, quand on voit cela, il faut se souvenir, que c'est la marque que le bon Dieu nous donne, qu'il a fait la paix avec les hommes. Il ne faut donc jamais regarder l'*arc-en-ciel* sans le remercier dans son cœur, de la bonté qu'il a eue de nous pardonner. Montons vite, je sens déjà des gouttes de pluie ; mais il est six heures sonnées, il faut vous retirer, Mesdames. *Lady Sensée* va se coucher de bonne heure. Je vous attends après demain ; mais surtout, qu'on ne dîne pas si vite.

*Lady* SPIRITUELLE.

Nous mangerons doucement, ma Bonne, mais en récompense, nous aurons un conte avant le thé.

*Madem.* BONNE.

Oui, Mesdames, je vous le promets.



## VI. DIALOGUE.

Quatrième Journée.

*Lady* CHARLOTTE.

**N**ous avons été une demie-heure à table, ma Bonne, nous aurons une histoire.

*Madem.* BONNE.

De tout mon cœur, mais *Lady Charlotte* n'a-t-elle rien à me donner.

*Lady* CHARLOTTE.]

Oui, ma Bonne, voila un papier, où il y a de vilaines choses ; mais, je vous prie, lisez le tout bas.

*Madem.* BONNE.

Oui, ma chère, je le lirai pendant que nous prendrons le thé. Eh bien, Mesdames, il faut tenir ma parole & vous dire un conte ; asseyez-vous, je vai payer mes dettes.

## Conte, du prince FATAL &amp; du prince FORTUNÉ.

Il y avoit une fois une reine, qui eut deux petits garçons, beaux comme le jour. Une fée, qui étoit bonne amie de la reine, avoit été priée d'être la marraine de ces princes, & de leur faire quelque don : je doue l'ainé, dit-elle, de toutes sortes de malheurs, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & je le nomme *Fatal*. A ces paroles, la reine jetta de grands cris, & conjura la fée de changer ce don. Vous ne savez ce que vous demandez, dit-elle à la reine ; s'il n'est pas malheureux, il sera méchant. La reine n'osa plus rien dire ; mais elle pria la fée de lui laisser choisir un don pour son second fils. Peut-être choisirez vous tout de travers, répondit la fée ; mais n'importe, je veux bien lui accorder ce que vous me demanderez pour lui. Je souhaite, dit la reine, qu'il réussisse toujours dans tout ce qu'il voudra faire ; c'est le moyen de le rendre parfait. Vous pourriez vous tromper, dit la fée ; ainsi, je ne lui accorde ce don, que jusqu'à vingt-cinq ans.

On donna des nourrices aux deux petits princes, mais dès le troisième jour, la nour-

rice du prince aîné eut la fièvre ; on lui en donna un autre qui se cassa la jambe en tombant ; une troisième perdit son lait aussitôt que le prince *Fatal* commença à la têter ; & le bruit s'étant répandu, que le prince portoit malheur à ses nourrices, personne ne voulut plus le nourrir, ni s'approcher de lui. Ce pauvre enfant, qui avoit faim, crioit, & ne faisoit pourtant pitié à personne. Une grosse païsanne, qui avoit un grand nombre d'enfans, qu'elle avoit beaucoup de peine à nourrir, dit qu'elle auroit soin de lui, si on vouloit lui donner une grosse somme d'argent ; & comme le roi & la reine n'aimoient pas le prince *Fatal*, ils donnèrent à la nourrice ce qu'elle demandoit, & lui dirent de le porter à son village. Le second prince qu'on avoit nommé *Fortuné*, venoit au contraire à merveille. Son Papa & sa Maman l'aimoient à la folie, & ne pensoient pas seulement à l'aîné. La méchante femme, à qui on l'avoit donné, ne fut pas plutôt chez elle, qu'elle lui ôta les beaux langes, dont il étoit envelopé, pour les donner à un de ses fils, qui étoit de l'âge de *Fatal* ; & ayant envelopé le pauvre prince dans une mauvaise jupe, elle le porta dans un bois, où il y avoit bien des bêtes sauvages, & le mit dans un trou, avec trois petits lions,

pour

pour qu'il fût mangé. Mais la mère de ces lions ne lui fit point de mal, & au contraire, elle lui donna à têter, ce qui le rendit si fort, qu'il couroit tout seul au bout de six mois. Cependant le fils de la nourrice, qu'elle faisoit passer pour le prince, mourut, & le roi & la reine furent charmés d'en être débarassés. *Fatal* resta dans le bois jusqu'à deux ans, & un seigneur de la Cour, qui alloit à la chasse, fut tout étonné de le trouver au milieu des bêtes. Il en eut pitié, l'emporta dans sa maison, & ayant appris qu'on cherchoit un enfant, pour tenir compagnie à *Fortuné*, il présenta *Fatal* à la reine. On donna un maître à *Fortuné* pour lui apprendre à lire ; mais on recommanda au maître de ne le point faire pleurer. Le jeune prince, qui avoit entendu cela, pleuroit toutes les fois qu'il prenoit son livre ; en sorte qu'à cinq ans, il ne connoissoit pas les lettres ; au lieu que *Fatal* lisoit parfaitement, & savoit déjà écrire. Pour faire peur au prince, on commanda au maître de fouëtter *Fatal* toutes les fois que *Fortuné* manqueroit à son devoir ; ainsi, *Fatal* avoit beau s'appliquer & être sage, cela ne l'empêchoit pas d'être battu ; d'ailleurs, *Fortuné* étoit si volontaire & si méchant, qu'il maltraitoit toujours son frère, qu'il ne

connoissoit pas. Si on lui donnoit une pomme, un jouet, *Fortuné* le lui arrachoit des mains : il le faisoit taire, quand il vouloit parler ; il l'obligeoit à parler, quand il vouloit se taire : en un mot, c'étoit un petit martyr, dont personne n'avoit pitié. Ils vécurent ainsi jusqu'à dix ans, & la reine étoit fort surprise de l'ignorance de son fils. La fée m'a trompée, disoit-elle ; je croyois que mon fils seroit le plus savant de tous les princes, puisque j'ai souhaité qu'il réussit dans tout ce qu'il voudroit entreprendre. Elle fut consulter la fée sur cela, qui lui dit : Madame, il falloit souhaiter à votre fils de la bonne volonté, plutôt que des talens ; il ne veut qu'être bien méchant, & il y réussit comme vous le voyez. Après avoir dit ces paroles à la reine, elle lui tourna le dos, & cette pauvre princesse, fort affligée, retourna à son palais. Elle voulut gronder *Fortuné*, pour l'obliger à mieux faire ; mais, au lieu de lui promettre de se corriger, il dit que si on le chagrinait, il se laisseroit mourir de faim. Alors la reine, toute effrayée, le prit sur ses genoux, le baisa, lui donna des bonbons, & lui dit, qu'il n'étudieroit pas de huit jours, s'il vouloit bien manger comme à son ordinaire. Cependant le prince *Fatal* étoit un

prodige de science & de douceur ; il s'étoit tellement accoûtumé à être contredit, qu'il n'avoit point de volonté, & ne s'attachoit qu'à prévenir les caprices de *Fortuné*. Mais ce méchant enfant, qui enrageoit de le voir plus habile que lui, ne pouvoit le souffrir, & les gouverneurs, pour plaire à leur jeune maître, battoient à tous momens *Fatal*. Enfin, ce méchant enfant dit à la reine, qu'il ne vouloit plus voir *Fatal*, & qu'il ne mangeroit pas qu'on ne l'eut chassé du palais. Voila donc *Fatal* dans la rue, & comme on avoit peur de déplaire au prince, personne ne voulut le recevoir. Il passa la nuit sous un arbre, mourant de froid, car c'étoit en Hiver, & n'ayant pour son souper, qu'un morceau de pain, qu'on lui avoit donné par charité. Le lendemain matin, il dit en lui-même ; je ne veux pas rester ici à rien faire, je travaillerai pour gagner ma vie, jusqu'à ce que je sois assez grand pour aller à la guerre. Je me souviens d'avoir lu dans les histoires, que de simples soldats sont devenus de grands capitaines ; peut-être, aurai-je le même bonheur, si je suis honnête homme. Je n'ai ni père, ni mère ; mais Dieu est le père des orphelins ; il m'a donné une lionne pour nourrice, il ne m'abandonnera pas. Après avoir dit

cela, *Fatal* se leva, fit sa prière, car il ne manquoit jamais à prier Dieu soir & matin, & quand il prioit, il avoit les yeux baissés, les mains jointes, & il ne tournoit pas la tête de côté & d'autre. Un païsan, qui passa, & qui vit *Fatal*, qui prioit Dieu de tout son cœur, dit en lui même : je suis sûr que cet enfant sera un honnête garçon ; j'ai envie de le prendre pour garder mes moutons, Dieu me bénira à cause de lui. Le païsan attendit que *Fatal* eût fini sa prière, & lui dit : mon petit ami, voulez-vous venir garder mes moutons ? je vous nourrirai, & j'aurai soin de vous. Je le veux bien, répondit *Fatal*, & je ferai tout mon possible pour vous bien servir. Ce païsan étoit un gros fermier, qui avoit beaucoup de valets, qui le voloient fort souvent ; sa femme & ses enfans le voloient aussi. Quand ils virent *Fatal*, ils furent bien contens ; c'est un enfant, disoient-ils, il fera tout ce que nous voudrons. Un jour la femme lui dit : mon ami, mon mari est un avare qui ne me donne jamais d'argent ; laisse moi prendre un mouton, & tu dira que le loup l'a emporté. Madame, lui répondit *Fatal*, je voudrois de tout mon cœur vous rendre service, mais j'aime-rois mieux mourir que de dire un men-

songe & être un voleur. Tu n'es qu'un sot, lui dit cette femme ; personne ne saura que tu as fait cela. Dieu le saura, Madame, répondit *Fatal* ; il voit tout ce que nous faisons, & punit les menteurs & ceux qui volent. Quand la fermière entendit ces paroles, elle se jetta sur lui, lui donna des soufflets, & lui arracha les cheveux. *Fatal* pleuroit, & le fermier l'ayant entendu, demanda à sa femme, pourquoi elle battoit cet enfant : vraiment, dit-elle, c'est un gourmand, je l'ai vu ce matin manger un pot de crème, que je voulois porter au marché. Fi que cela est vilain, d'être gourmand, dit le païsan ! Et tout de suite, il appella un valet, & lui commanda de fouëtter *Fatal*. Ce pauvre enfant avoit beau dire, qu'il n'avoit pas mangé la crème, on croyoit sa maîtresse plus que lui. Après cela, il sortit dans la campagne avec les moutons, & la fermière lui dit : & bien, voulez-vous, à cette heure, me donner un mouton ? J'en serois bien fâché, dit *Fatal*, vous pouvez faire tout ce que vous voudrez contre moi, mais vous ne m'obligerez pas à mentir. Cette méchante créature, pour se vanger, engagea tous les autres domestiques à faire du mal à *Fatal*. Il restoit à la campagne le

jour & la nuit, & au lieu de lui donner à manger, comme aux autres valets, elle ne lui envoyoit que du pain & de l'eau ; & quand il revenoit, elle l'accusoit de tout le mal qui se faisoit dans la maison. Il passa un an avec ce fermier ; & quoi qu'il couchât sur la terre, & qu'il fût si mal nourri, il devint si fort, qu'on croyoit qu'il avoit quinze ans, quoi qu'il n'en eût que treize : d'ailleurs, il étoit devenu si patient, qu'il ne se chagrinoit plus, quand on le grondoit mal à propos. Un jour qu'il étoit à la ferme, il entendit dire, qu'un roi voisin avoit une grande guerre. Il demanda congé à son maître, & fut à pied dans le royaume de ce prince, pour être soldat. Il s'engagea à un capitaine, qui étoit un grand seigneur ; mais il ressembloit à un porteur de chaise, tant il étoit brutal ; il juroit, il battoit ses soldats ; il leur voloit la moitié de l'argent que le roi donnoit pour les nourrir & les habiller ; & sous ce méchant capitaine, *Fatal* fut encore plus malheureux que chez le fermier. Il s'étoit engagé pour dix ans ; & quoi qu'il vit déserter le plus grand nombre de ses camarades, il ne voulut jamais suivre leur exemple ; car il disoit, j'ai reçu de l'argent pour servir dix ans, je volerois le roi, si je manquois à ma

parole. Quoique le capitaine fût un méchant homme, & qu'il maltraitât *Fatal*, tout comme les autres, il ne pouvoit s'empêcher de l'estimer ; parce qu'il voyoit, qu'il faisoit toujourns son devoir. Il lui donnoit de l'argent pour faire ses commissions, & *Fatal* avoit la clé de sa chambre, quand il alloit à la campagne, où qu'il dînoit chez ses amis. Ce capitaine n'aimoit pas la lecture, mais il avoit une grande bibliothèque, pour faire croire à ceux qui venoient chez lui, qu'il étoit un homme d'esprit ; car dans ce païs-là, on pensoit qu'un officier, qui ne lisoit pas l'histoire, ne seroit jamais qu'un sot & qu'un ignorant. Quand *Fatal* avoit fait son devoir de soldat, au lieu d'aller boire & jouer avec ses camarades, il s'enfermoit dans la chambre du capitaine, & tâchoit d'apprendre son métier, en lisant la vie des grands hommes, & il devint capable de commander une armée. Il y avoit déjà sept ans qu'il étoit soldat, lorsqu'il fut à la guerre. Son capitaine prit six soldats avec lui, pour aller visiter un petit bois, & quand il fut dans ce petit bois, les soldats disoient tous bas, il faut tuer ce méchant homme, qui nous donne des coups de canne, & qui nous vole notre pain. *Fatal* leur dit, qu'il ne falloit pas faire une a.

mauvaise action ; mais au lieu de l'écouter, ils lui dirent qu'ils le tueroient avec le capitaine, & mirent tous les cinq l'épée à la main. *Fatal* se mit à côté de son capitaine, & se battit avec tant de valeur, qu'il tua lui seul quatre de ces soldats. Son capitaine, voyant qu'il lui devoit la vie, lui demanda pardon de tout le mal qu'il lui avoit fait ; & ayant conté au roi ce qui lui étoit arrivé, *Fatal* fut fait capitaine, & le roi lui fit une grosse pension. Oh, dame ses soldats n'auroient pas voulu tuer *Fatal*, car il les aimoit comme ses enfans ; &, loin de leur voler ce qui leur appartenoit, il leur donnoit de son propre argent, quand ils faisoient leur devoir. Il avoit soin d'eux, quand ils étoient blessés, & ne les reprenoit jamais par mauvaise humeur. Cependant on donna une grande bataille, & celui qui commandoit l'armée, ayant été tué, tous les officiers & les soldats s'enfuirent ; mais *Fatal* cria tout haut, qu'il aimoit mieux mourir les armes à la main, que de fuir comme un lâche. Ses soldats lui crièrent, qu'ils ne vouloient point l'abandonner, & leur bon exemple ayant fait honte aux autres, ils se rangèrent autour de *Fatal*, & combattirent si bien, qu'ils firent le fils du roi ennemi, prisonnier. Le roi fut bien

content, quand il fut qu'il avoit gagné la bataille, & dit à *Fatal*, qu'il le faisoit général de toutes ses armées. Il le présenta ensuite à la reine & à la princesse sa fille, qui lui donnèrent leurs mains à baiser. Quand *Fatal* vit la princesse, il resta immobile. Elle étoit si belle, si belle, qu'il en devint amoureux comme un fou, & ce fut alors qu'il fut bien malheureux ; car il pensoit qu'un homme comme lui, n'étoit pas fait pour épouser une grande princesse. Il résolut donc de cacher soigneusement son amour, & tous les jours il souffroit les plus grands tourmens : mais ce fut bien pis, quand il apprit que *Fortuné*, ayant vu un portrait de la princesse, qui se nommoit *Gracieuse*, en étoit devenu amoureux, & qu'il envoyoit des ambassadeurs pour la demander en mariage. *Fatal* pensa mourir de chagrin : mais la princesse *Gracieuse*, qui savoit que *Fortuné* étoit un prince lâche & méchant, pria si fort le roi son père, de ne la point forcer à l'épouser, qu'on répondit à l'ambassadeur, que la princesse ne vouloit point encore se marier. *Fortuné*, qui n'avoit jamais été contredit, entra en fureur, quand on lui eut rapporté la réponse de la princesse : & son père, qui ne pouvoit lui rien refuser, déclara la guerre au

père de *Gracieuse*, qui ne s'en embarrassa pas beaucoup. Car, il disoit, tant que j'aurai *Fatal* à la tête de mon armée, je ne crains pas d'être battu. Il envoya donc chercher son général, & lui dit de se préparer à faire la guerre ; mais *Fatal*, se jettant à ses pieds, lui dit, qu'il étoit né dans le royaume du père de *Fortuné*, & qu'il ne pouvoit pas combattre contre son roi. Le père de *Gracieuse* se mit fort en colère, & dit à *Fatal*, qu'il le feroit mourir, s'il refusoit de lui obéir ; & qu'au contraire, il lui donneroit sa fille en mariage, s'il remportoit la victoire sur *Fortuné*. Le pauvre *Fatal*, qui aimoit *Gracieuse* à la folie, fut bien tenté ; mais à la fin, il se résolut à faire son devoir, & sans rien dire au roi, il quitta la cour & abandonna toutes ses richesses. Cependant *Fortuné* se mit à la tête de son armée, pour aller faire la guerre ; mais au bout de quatre jours, il tomba malade de fatigue ; car il étoit fort délicat, n'ayant jamais voulu faire aucun exercice. Le chaud, le froid, tout le rendoit malade. Cependant l'ambassadeur, qui vouloit faire sa cour à *Fortuné*, lui dit, qu'il avoit vu à la cour du père de *Gracieuse*, ce petit garçon qu'il avoit chassé de son palais, & qu'on disoit que le père de *Graciense* lui avoit

promis sa fille. *Fortuné*, à cette nouvelle, se mit dans une grande colère, & aussi-tôt qu'il fut guéri, il partit pour détronner le père de *Gracieuse*, & promit une grosse somme d'argent à celui qui lui amèneroit *Fatal*. *Fortuné* remporta de grandes victoires, quoi qu'il ne combattît pas lui-même : car il avoit peur d'être tué. Enfin, il assiégea la ville capitale de son ennemi, & résolut de faire donner l'assaut. La veille de ce jour, on lui amena *Fatal*, lié avec de grosses chaines, car un grand nombre de personnes s'étoient mises en chemin pour le chercher. *Fortuné*, charmé de pouvoir se vanger, résolut, avant de donner l'assaut, de faire couper la tête à *Fatal*, à la vue des ennemis. Ce jour-là même, il donna un grand festin à ses officiers, parce qu'il célébroit son jour de naissance, ayant justement vingt-cinq ans. Les soldats, qui étoient dans la ville, ayant appris que *Fatal* étoit pris, & qu'on devoit dans une heure lui couper la tête, résolurent de périr, ou de le sauver ; car ils se souvenoient du bien qu'il leur avoit fait, pendant qu'il étoit leur général. Ils demandèrent donc permission au roi, de sortir pour combattre, & cette fois, ils furent victorieux. Le don de *Fortuné* avoit cessé, & comme il vouloit

s'enfuir, il fut tué. Les soldats victorieux coururent ôter les chaînes à *Fatal*, & dans le même moment, on vit paroître en l'air deux chariots brillans de lumière. La fée étoit dans un de ces chariots, & le père & la mère de *Fatal* étoient dans l'autre, mais endormis. Ils ne s'éveillèrent qu'au moment, où leurs chariots touchoient la terre, & furent bien étonnés de se voir au milieu d'une armée. La fée alors s'adressant à la reine, & lui présentant *Fatal*, lui dit : Madame, reconnoissez dans ce héros, votre fils aîné ; les malheurs qu'il a éprouvés, ont corrigé les défauts de son caractère, qui étoit violent & emporté. *Fortuné*, au contraire, qui étoit né avec de bonnes inclinations, a été absolument gâté par la flatterie, & Dieu n'a pas permis qu'il vécut plus longtems, parce qu'il seroit devenu plus méchant chaque jour. Il vient d'être tué ; mais, pour vous consoler de sa mort, apprenez qu'il étoit sur le point de détrôner son père, parce qu'il s'ennuyoit de n'être pas roi. Le roi & la reine furent bien étonnés, & ils embrassèrent de bon cœur *Fatal*, dont ils avoient entendu parler fort avantageusement. La princesse *Gracieuse* & son père, apprirent avec joie l'aventure de *Fatal*, qui épousa *Gracieuse*, avec laquelle il vécut

vécut fort long-tems, parfaitement heureux & fort vertueux.

*Lady CHARLOTTE, en faisant un soupir.*

Ah, que je suis contente! de voir le pauvre *Fatal* tranquille: j'avois toujourns peur que le méchant *Fortuné* ne lui fit couper la tête.

*Madem. BONNE.*

Je gage qu'il n'y en a pas une de vous, Mesdames, qui ne soit bien aise que *Fortuné* aît été tué.

*Lady MARY.*

J'en suis bien contente, moi; car s'il n'étoit pas mort, il auroit toujourns cherché à faire du mal à son frère.

*Miss MOLLY.*

Ce n'étoit pas la faute de *Fortuné* d'être si méchant, mais celle de son Papa & de sa Maman: pourquoi l'avoit-on si mal élevé?

*Madem.* B O N N E.

Vous avez raison, ma chère. Il me semble, si j'avois été à la place de la fée, que j'aurois bien puni cette sottè mère, qui lui donnoit des bonbons pour l'appaiser. Mais, mes enfans, il faut faire une réflexion. Vous aimez toutes *Fatal*, & vous haïssez *Fortuné*. Eh bien, imaginez vous que les hommes sont tous du même goût que vous. Ils aiment les bons, & sont fâchés, quand il leur arrive du mal ; s'il arrive un malheur à un honnête homme, tout le monde est triste, même ceux qui ne le connoissent pas particulièrement. Retenez bien cela, mes enfans, vous êtes de qualité, vous êtes riches : ce ne sont point ces choses qui vous feront aimer & estimer ; mais votre vertu. A quoi me sert que vous soyez riche, si vous gardez tout votre argent, si vous ne payez pas les ouvriers qui travaillent pour vous ; si vous laissez mourir les pauvres de faim ? Vous voyez bien que vos richesses ne vous rendent pas aimables ; au contraire, toutes les fois que vous refusez d'assister les pauvres, ceux qui vous voient, disent en eux-mêmes : oh, la méchante femme ! c'est bien dommage qu'elle soit riche, & il seroit bien mieux que Ma-

dame une telle eût tout son argent, car elle est bien charitable. Retenez cela. *Lady Charlotte*, si vous continuiez à être méchante on vous mépriseroit, on vous haïroit quoique vous soyez *Lady*.

*Lady* C H A R L O T T E.

Hélas, ma Bonne, cela est bien vrai. Ma gouvernante, ma servante, mon Papa, Maman, mes sœurs, & jusqu'aux servantes de cuisine, personne ne me peut souffrir ; mais vous savez que je veux me corriger.

*Madem.* B O N N E.

Oui, ma chère, je l'espère : & si vous avez le courage de suivre mes conseils, nous viendrons à bout de vous corriger.

*Lady* C H A R L O T T E.

De tout mon cœur, je ferai ce que vous me direz.

*Madem.* B O N N E.

Par exemple, ma chère ; j'ai lu votre papier en secret ; eh bien, si vous étiez bonne fille, vous me donneriez la permission de le lire tout haut. Je sai que cela sera bien horrible, & que vous serez bien

honteuse; mais aussi, cela vous aideroit à vous corriger.

*Lady CHARLOTTE.*

Si vous croyez que cela puisse m'aider à me corriger, je le veux bien, ma Bonne.

*Madem. BONNE.*

Oui, je vous le promets. Quand vous aurez envie de dire, ou de faire quelque sottise, vous penserez en vous même, j'ai promis de l'écrire, & on la lira devant ces dames; & la peur de l'entendre lire, vous empêchera de la faire. Voyons donc ce papier; venez à côté de moi, ma chère, que je vous embrasse auparavant; car je suis bien contente de votre courage: voulez vous lire vous-même?

*Lady CHARLOTTE.*

Non, ma Bonne, je suis trop honteuse.

*Madem. BONNE.*

C'est bonne marque, que vous soyez honteuse. Eh bien, je vai le lire :

*J'ai refusé d'obéir à Mademoiselle, je lui ai dit, qu'elle étoit bien hardie de me commander, puisqu'elle n'étoit que ma servante.*

*Je lui ai dit aussi, que je souhaitois la mettre si fort en colère, qu'elle me donnât un coup, pour me casser un bras, ou une jambe; parce-que cela la feroit chasser de la maison.*

*Lady CHARLOTTE, en pleurant.*

Ah, ma Bonne! ces dames ne voudront plus me souffrir dans leur compagnie, à présent qu'elles savent combien je suis méchante.

*Madem. BONNE.*

Mais, ma chère, elles voient combien vous avez envie de vous corriger. Ecoutez bien, mon enfant, nous naissons tous avec des défauts : les honnêtes gens, quand ils étoient jeunes, en avoient autant que les méchans, mais les premiers se sont corrigés; voila toute la différence qu'il y a. Je veux bien vous avouer une chose, ma chère, c'est que quand j'étois petite, j'étois aussi méchante que vous; mais par bonheur, j'avois une bonne gouvernante, qui m'aimoit beaucoup. Je suivis ses conseils, & en deux mois, je me corrigeai; enforte, qu'on ne me reconnoissoit pas. Je ne vous dirai point, combien ce que vous avez dit à votre demoiselle est horrible; je

veux l'oublier, parce que vous reconnoissez votre faute.

*Lady* SENSEE, *embrassant Lady*  
CHARLOTTE.

Ne pleurez pas, ma bonne amie, nous vous aimons de tout notre cœur, & pour moi, je gagerois que vous ne ferez jamais de pareilles fautes.

*Lady* SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je lisois il y a quelque tems, qu'il y a eu un grand philosophe, que tout le monde admiroit, à cause de sa bonté. Eh bien, il dit un jour qu'il étoit né gourmand, menteur, ivrogne, voleur; mais personne ne le vouloit croire, parcequ'il s'étoit tout-à-fait corrigé. Ainsi, quand *Lady Charlotte* sera grande, on ne voudra pas croire qu'elle aît été méchante; car elle sera si bonne, qu'on en sera charmé.

*Madem.* BONNE.

Et à présent, ma chère, on auroit de la peine à croire que vous étiez, il n'y a qu'un mois, une orgueilleuse, qui prenoit plaisir à parler des défauts des autres, pour les humilier: vous vous corrigez, & si cela

continue, je vous aimerai à la folie. Mais, dites-moi, je vous prie, le nom de ce philosophe.

*Lady* SPIRITUELLE.

Il s'appelloit *Socrate*.

*Lady* MARY.

Ah, je le connois bien, ma Bonne; vous m'avez appris hier une jolie histoire de lui.

*Madem.* BONNE.

Répétez la à ces dames, ma chère.

*Lady* MARY.

*Socrate* avoit une femme bien méchante; elle lui disoit des injures depuis le matin jusqu'au soir. Un jour qu'elle l'avoit beaucoup querellé, il sortit devant la porte, pour ne la plus entendre. Cette méchante femme fut fort fâchée de n'avoir plus personne à gronder, & cela la mit si fort en colère, qu'elle prit un pot plein d'eau sale, & jetta cette eau sur la tête de son mari. Vous croyez, peut-être, Mesdames, que *Socrate* se fâcha contre sa femme; point du tout, il se mit à rire, & dit à l'un de ses amis qui étoit là: après le tonnerre, il vient toujours de

la pluie. La gronderie de sa femme, il l'appelloit le tonnerre, & l'eau sale, c'étoit la pluie, qui avoit gâté tout son habit.

*Lady* SENSEE.

Je suis sûre que sa femme auroit mieux aimé qu'il l'eût battue, que de le voir rire.

*Madem.* BONNE.

Vous avez raison, ma chère. Il ne faut pas chercher à se vanger, cela est vilain; mais il est pourtant vrai, qu'on se vange des gens qui nous font du mal, en riant du mal qu'ils nous font. Ils avoient envie de vous facher, & vous ne leur donnez pas ce plaisir, cela les mortifie beaucoup; mais, comme je vous l'ai dit, il ne faut pas rire pour les facher, cela ne feroit pas bien. Au contraire, quand une personne vous dit des injures, ou cherche à vous donner du chagrin, il faut dire en vous même: cette pauvre personne ne peut me faire du mal, si je ne me fache pas; mais elle se fait beaucoup de mal à elle même, en cherchant à me facher; elle est bien à plaindre, j'ai pitié d'elle. Mon Dieu, faites lui la grace de se corriger; je lui pardonne de bon cœur

le tort qu'elle a voulu me faire. Car, voyez-vous, mes enfans, il faut aimer nos ennemis & leur pardonner, si nous voulons que Dieu nous pardonne. Présentement *Miss Molly* & *Lady Mary* vont nous raconter leurs histoires.

*Miss MOLLY.*

Quand Noé fut sorti de l'arche, il planta la vigne. Il vint du raisin à cette vigne, & Noé fit du vin avec ce raisin. Quand il eut fait du vin, il voulut savoir quel goût il avoit ; car il n'y avoit point eu de vin auparavant. D'abord il en but un verre, & comme cela lui parut fort bon, il en but encore ; enfin, il but tant, qu'il en perdit la raison, & fit des sottises. Son fils *Cham*, au lieu d'être fâché de voir les sottises que son père fesoit, se mit à rire, & appella ses deux frères, *Sem* & *Japhet*, pour se moquer de lui ; mais ses frères lui dirent : si, cela est vilain, de se moquer de son père ; quand le papa, ou la maman font mal, il ne faut jamais le dire à personne. Quand *Noé* eut dormi & qu'il eut recouvré sa raison, il fut ce que ses enfans avoient fait, & dit à *Cham* : Vous êtes un méchant, parce que vous avez perdu le respect que vous me deviez, je vous maudis : & au con-

traire, je donne ma bénédiction à vos deux frères.

*Lady* MARY.

Qu'est-ce que cela veut dire : je vous maudis ?

*Madem.* BONNE.

Cela veut dire, je vous souhaite toutes sortes de malheurs, & je prie Dieu de vous les envoyer.

*Lady* CHARLOTTE.

Et, le bon Dieu envoie-t-il des malheurs aux enfans maudits ?

*Madem.* BONNE.

Presque toujourns, ma chère. C'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un enfant, que d'être maudit par son père & sa mère. Or, on s'expose à ce malheur, quand on leur donne du chagrin, en leur desobéissant, en leur parlant sans respect, en se mariant sans leur permission.

*Lady* SPIRITUELLE.

Oh ! cela est bien vrai ; je connois plusieurs dames, qui se sont mariées malgré

leurs parens; elles sont les plus malheureuses du monde, à ce que l'on dit.

*Madem.* BONNE.

Cela est presque sûr, ainsi, mes enfans; prenez bien garde à ne pas chagriner vos pères & mères; car si, par malheur, ils vous maudissoient, vous seriez bien à plaindre. Voyez aussi, combien il est dangereux de boire du vin & des liqueurs fortes; cela fait perdre la raison, & après cela, on fait des sottises.

*Lady* SPIRITUELLE.

Ma Bonne, est-ce un péché de boire du vin? je n'ai jamais perdu la raison en en buvant: mais je vous avouerai que j'aime le vin blanc, celui qui est sucré.

*Madem.* BONNE.

Il faut, mes enfans, que je vous raconte une histoire, que j'ai leue quelque part; c'est St. *Augustin* qui la rapporte, & cela est arrivé à sa mère, qui se nommoit *Monique*. Quand elle étoit petite fille, elle avoit une sage gouvernante, qui ne lui permettoit pas de boire de l'eau, excepté à dîner & à sou-

per. Elle lui disoit : ma chère, tant que vous êtes jeune, vous ne buvez que de l'eau, mais quand vous serez mariée & votre maîtresse, si vous avez pris l'habitude de boire à tous momens sans soif, vous boirez du vin, & vous perdrez la raison. Monique n'avoit jamais goûté de vin dans toute sa vie, & quand elle eut quatorze ans, son papa l'envoyoit à la cave avec la servante, & un jour elle dit, je veux voir quel goût a le vin. Elle en but une petite goutte, & cela ne lui parut pas trop bon. Le lendemain, il lui prit fantaisie d'en boire encore ; elle en avala quelques gorgées, & trouva qu'il étoit meilleur ; enfin, elle s'y accoutuma si bien, qu'elle en buvoit de grands verres. Heureusement pour elle, elle eut une dispute avec sa servante, qui l'appella petite ivrognesse : ce reproche la rendit si honteuse, qu'elle se corrigea ; car c'est la plus grande injure qu'on puisse dire à une dame, que de lui reprocher, qu'elle boit beaucoup de vin, du punche, & des liqueurs fortes.

Vous voyez par là, mes enfans qu'il faut bien prendre garde aux mauvaises habitudes, & sur tout à celles-là ; ainsi, vous pouvez boire du vin, quand on vous en  
donne,

donne, car je suppose qu'on ne vous en donne guère ; mais il seroit épouvantable d'en demander, ou d'en boire sans permission. Allons, *Lady Mary*, dites nous votre histoire.

*Lady MARY.*

*Noé* & ses trois fils, ayant eu beaucoup d'enfans, le pais, où ils demeuroient, leur parut trop petit, & ils résolurent de se séparer. Mais auparavant, ils voulurent bâtir une grande tour, bien plus haute que le clocher de *St. Paul* ; parce qu'ils vouloient que ceux qui viendroient au Monde, quand ils seroient morts, dissent, qu'ils avoient eu beaucoup d'esprit, de faire un si bel ouvrage. Ils disoient aussi, si Dieu vouloit nous noyer une autre fois, nous monterions au haut de cette tour, & l'eau ne pourroit venir jusques-là. Ils commencèrent donc cette tour ; mais Dieu se mocqua de leur vanité & de leur folie : car tout d'un coup, il leur fit oublier la langue qu'ils savoient, & leur en apprit une autre ; en sorte, qu'ils ne s'entendoient plus. C'est comme si nous oublions présentement le François & l'Anglois ; que je parlasse Latin, & ma Bonne parlât l'Allemand, & *Lady Sensée* l'Italien : nous serions obligées de nous en

aller, car nous ne nous entendrions pas. Les hommes donc furent bien surpris ; car, quand l'un disoit, donnez moi une pierre, l'autre, qui ne l'entendoit pas, lui apportoit de l'eau, ou bien du bois. Il falut donc laisser la tour, qui étoit déjà bien avancée ; on la nomma *Babel*, qui veut dire *confusion*, & chacun pensa à s'en aller de son côté. Les enfans de *Cham* & de *Chanaan* son fils furent du côté de l'Orient, ceux de *Japhet* allèrent demeurer à l'Occident, & ceux de *Sem* habitèrent dans le país d'*Assur*.

*Miss* MOLLY.

Ma Bonne, je ne connois point tous ces côtés-là.

*Madem.* BONNE.

Je vai vous les montrer sur une carte de Géographie, ma chère - - - Voyez vous cette carte ? Le côté, qui est tout en haut, s'appelle le *Nord*, ou le *Septentrion* ; celui qui est tout en bas, s'appelle le *Sud*, ou le *Midi* ; celui qui est à votre main droite, s'appelle l'*Est*, ou l'*Orient*, & celui qui est à votre main gauche, s'appelle l'*Ouest*, ou l'*Occident*. Voyez page 10. tome I. de l'In-

roduction à la Géographie moderne, par  
*Mr. Palairot.*

*Lady* M A R Y.

Ma Bonne, d'où vient cette carte est-elle de quatre couleurs ?

*Madem.* B O N N E.

Pour marquer ce qui est *terre* d'avec ce qui est *eau*, & pour distinguer les quatre principales parties du Monde, qu'on appelle l'*Europe*, l'*Asie*, l'*Afrique* & l'*Amérique*. L'*Europe* est au Nord, l'*Asie* est à l'*Est*, l'*Afrique* est au Sud, & l'*Amérique* est à l'*Ouest*. Adam a été créé dans l'*Asie*, & nous vivons dans l'*Europe*. Voyez la première *Mapemonde* de l'*Atlas Méthodique* de *Mr. Palairot*.

*Lady* S P I R I T U E L L E.

Dites-moi, je vous prie, lequel des enfans de *Noé* est notre père ?

*Madem.* B O N N E.

Répondez, *Lady* *Sensée*.

*Lady* S E N S E ' E.

C'est *Japhet*.

*Lady* MARY.

Ma Bonne, je croi que cela est fort joli de connoître les cartes ; voulez-vous bien me la laisser encore regarder, & me dire ce que toute cette écriture & ces lignes signifient.

*Madem.* BONNE.

Volontiers, ma chère. L'étude de la carte s'appelle la *Géographie*, & tous les jours, nous en dirons quelque chose : pour aujourd'hui, nous en avons assez appris ; retenez bien les quatre côtés du Monde & ses quatre parties, jusqu'à la première leçon.

*Lady* CHARLOTTE.

Ma Bonne, il y a dans la Fable plusieurs choses qui ressemblent à l'Histoire Sainte ; par exemple, l'âge d'or, &c. le déluge, l'entreprise des géans, &c.

*Lady* MARY.

Qu'est-ce que ces géans, ma Bonne ?

*Madem.* BONNE.

Vous êtes encore trop petite pour apprendre cela.

*Lady* MARY.

Ah ! ma Bonne, je serai bien sage, dites-moi cela, je vous prie ; je vous écouterai bien.

*Madem.* BONNE.

Je vous gête, je pense, car je fai tout ce que vous voulez. Ecoutez donc bien.

Après le déluge, les hommes ne savoient pas encore écrire ; ainsi il n'y avoit point de livres.

*Lady* CHARLOTTE.

Comment donc avons-nous pu savoir l'histoire d'Adam, puisqu'on ne l'a pas écrite ?

*Madem.* BONNE.

*Adam* conta cette histoire à ses enfans, ses enfans l'apprirent à *Noé*. Quand il fut sorti de l'arche, *Noé* l'a dit à ses fils, & il leur recommanda de l'apprendre aussi à leurs enfans. *Sem*, qui étoit bien obéissant à son père, lui obéit, & jamais ses enfans ne l'oublièrent ; mais *Cham* & *Japhet* n'y pensèrent pas beaucoup : ils en parloient quelquefois, mais par manière d'acquit. Les quatre fils de *Japhet* vinrent demeurer

dans un païs, qu'on appelloit la *Grèce*, & on les nomma *Grecs* : or les *Grecs* aimoient beaucoup les contes & les fables, & ils en compofoient fur tout ce qui arrivoit. Au lieu de rapporter les hiftoires comme leurs pères les leur avoient apprifes, ils en firent des fables, & voici celle qu'ils firent à l'occafion de la tour de *Babel*. Mais, avant de vous dire cette fable, il faut que je vous apprenne que ces *Grecs* étoient des méchans, qui, au lieu d'adorer le bon Dieu, adoroient les hommes, & avoient une religion extravagante. Il y avoit eu plufieurs rois nommés *Jupiter* ; ils firent un Dieu de ces rois, & toutes les bonnes & les mauvaises actions que ces rois, nommés *Jupiter*, avoient faites, ils difoient qu'elles étoient faites par une feule perfonne, qui étoit *Jupiter*, roi du Ciel.

Ils difoient encore, que les géans étoient de grands hommes, grands comme cette maifon, & qu'ils eurent envie de chaffer *Jupiter* du ciel ; mais comme ils n'avoient pas une échelle affez grande pour y monter, ils prirent les plus grandes montagnes, & les mettant les une fur les autres, ils en firent une échelle. Ils étoient bien près d'y atteindre, mais *Jupiter* les tua à coups de tonnerre, & ceux qui ne furent pas tués, il

mit sur leurs corps ces grosses montagnes qu'ils avoient apportées. Vous comprenez bien, mes enfans, que cette fable n'est pas vraie.

*Lady* MARY.

A merveille, ma Bonne. Ces montagnes, cela veut dire les pierres dont les enfans de Noé faisoient une tour ; & ce tonnerre, cela veut nous montrer comment Dieu les attrappa, en leur faisant oublier leur langage, pour en parler un autre.

*Madem.* B O N N E.

Voilà ce qui s'appelle une fille d'esprit. Eh bien, puisque vous comprenez cette fable, je vai vous dire une autre folie des Grecs. Savez-vous ce que c'est qu'un tremblement de terre ?

*Miss* M O L L Y.

Non, ma Bonne.

*Lady* MARY, & *Lady* CHARLOTTE.

Ni moi, non plus.

*Madem.* B O N N E.

*Lady Sensée & Lady Spirituelle* le savent bien ; mais je vai le répéter, à cause de vous, Mesdames. Il arrive quelquefois que tout d'un coup la terre branle sous nos pieds, & fait branler toutes les maisons ; les Grecs disoient que la terre trembloit toutes les fois que les géans, qui étoient sous les montagnes, tâchoient d'en sortir.

*Lady SPIRITUELLE.*

Cela est bien fou ; mais je vous prie, dites-nous la vérité : qu'est-ce qui fait trembler la terre ?

*Madem.* B O N N E.

J'ai oui dire que ce sont de grands feux, ou des vents renfermés dans la terre, qui veulent sortir, & qui quelquefois font un trou, & sortent.

*Lady MARY, joignant les mains.*

Oh mon Dieu ! ma Bonne, que cela est horrible, de voir sortir du feu de la terre : je mourrois de peur s'il y avoit un tremblement de terre à Londres ; nous serions tous brûlés.

*Madem.* B O N N E.

Oh ! que non, ma chère. Il y a trois païs surtout, où l'on trouve trois grandes montagnes qui jettent du feu. On appelle cela des *Volcans* : retenez ce mot, mes enfans ; mais le feu qui sort de ces *Volcans*, n'empêche pas qu'il n'y aît des gens qui demeurent dans ces trois païs.

*Lady* C H A R L O T T E.

Comment appelle-t-on ces païs, ma Bonne ?

*Madem.* B O N N E.

Il y a un *Volcan* dans l'Italie, près d'une ville qu'on appelle *Naples*, & il est sur le haut d'une grande montagne, nommée *Vésuve*. Il y en a une autre dans l'île de *Sicile*, sur une grande montagne qu'on nomme *Etna*, & un autre dans l'île d'Islande, sur la montagne d'*Hécla*.

*Lady* M A R Y.

Qu'est-ce qu'une île, s'il vous plaît ?

*Madem.* B O N N E.

Je ferois charmée de vous l'apprendre aujourd'hui, mes enfans ; mais il est sept

heures passées ; il faut nous quitter, ce sera pour la première fois. Adieu, mes bons enfans. Continuez à être bien sages ; je recommande cela, surtout à *Lady Charlotte*. Si elle se corrige d'ici à la première leçon, elle aura un joli conte.



## VII. DIALOGUE.

Cinquième Journée.

*Madem.* BONNE.

**B**ON JOUR, Mesdames ; attendez un peu, je vous prie, je veux regarder *Lady Charlotte* entre deux yeux ; . . . . . Je gage qu'elle n'a pas fait beaucoup de sottises, car elle a l'air bien content.

*Lady* CHARLOTTE.

Ma Bonne, j'ai commencé beaucoup de sottises, mais je n'en ai pas fini une seule. Hier, j'ai dit à ma servante, vous êtes une imper . . . . & puis, je me suis arrêtée tout d'un coup ; une autre fois, j'ai levé la main pour la battre, mais je ne l'ai pas fait.

*Madem.* BONNE.

Je vous l'avois bien dit, ma chère, que vous vous corrigeriez. Cela ira de mieux en mieux, j'en suis sûre. Puisque vous m'avez tenu parole, il est juste que je vous tienne la mienne. Allons nous asseoir sous les arbres, dans le jardin, & en attendant l'heure du thé, je vous dirai le conte que je vous ai promis.

*Conte du Prince Charmant.*

Il y avoit une fois un prince, qui perdit son père, quand il n'avoit que seize ans. D'abord il fut un peu triste ; & puis, le plaisir d'être roi, le consola bientôt. Ce prince, qui se nommoit *Charmant*, n'avoit pas un mauvais cœur ; mais il avoit été élevé en prince, c'est-à-dire, à faire sa volonté ; & cette mauvaise habitude l'auroit sans doute rendu méchant par la suite. Il commençoit déjà à se facher ; quand on lui faisoit voir qu'il s'étoit trompé. Il négligeoit ses affaires pour se divertir, & surtout, il aimoit si passionnément la chasse, qu'il y passoit presque toutes les journées. On l'avoit gâté, comme on fait tous les princes. Il avoit pourtant un bon gouver-

neur, & il l'aimoit beaucoup, quand il étoit jeune ; mais, lorsqu'il fut devenu roi, il pensa que ce gouverneur étoit trop vertueux. Je n'oserai jamais suivre mes fantaisies devant lui, disoit-il en lui-même ; il dit qu'un prince doit tourner tout son tems aux affaires de son royaume, & j'aime mes plaisirs. Quand même il ne me diroit rien, il seroit triste, & je connoîtrois à son visage, qu'il seroit mécontent de moi : il faut l'éloigner, car il me gêneroit. Le lendemain, *Charmant* assembla son conseil, donna de grandes louanges à son gouverneur, & dit que pour le récompenser du soin qu'il avoit eu de lui, il lui donnoit le gouvernement d'une province, qui étoit fort éloignée de la Cour. Quand son gouverneur fut parti, il se livra aux plaisirs, surtout à la chasse, qu'il aimoit passionnément. Un jour que *Charmant* étoit dans une grande forêt, il vit passer une biche, blanche comme la neige ; elle avoit un collier d'or au cou, & lorsqu'elle fut proche du prince, elle le regarda fixement, & ensuite s'éloigna. Je ne veux pas qu'on la tue, s'écria *Charmant*. Il commanda donc à ses gens de rester là avec ses chiens, & il suivit la biche. Il sembloit qu'elle l'attendoit : mais lorsqu'il étoit proche d'elle, elle s'éloignoit  
en

en sautant & gambadant. Il avoit tant d'envie de la prendre, qu'en la suivant il fit beaucoup de chemin, sans y penser. La nuit vint, & il perdit la biche de vue. Le voila bien embarrassé ; car il ne savoit où il étoit. Tout d'un coup, il entendit des instrumens ; mais ils paroissoient être bien loin. Il suivit ce bruit agréable, & arriva enfin à un grand château, où l'on faisoit ce beau concert. Le portier lui demanda ce qu'il vouloit, & le prince lui conta son aventure. Soyez le bien-venu, lui dit cet homme. On vous attend pour souper ; car la biche blanche appartient à ma maîtresse ; & toutes les fois qu'elle la fait sortir, c'est pour lui amener compagnie. En même tems, le portier siffla, & plusieurs domestiques parurent avec des flambeaux, & conduisirent le prince dans un appartement bien éclairé. Les meubles de cet appartement n'étoient point magnifiques ; mais tout étoit propre & si bien arrangé, que cela faisoit plaisir à voir. Aussi-tôt, il vit paroître la maîtresse de la maison. *Charmant* fut éblouï de sa beauté, & s'étant jeté à ses pieds, il ne pouvoit parler, tant il étoit occupé à la regarder. Levez vous, mon prince, lui dit-elle, en lui donnant la main. Je suis charmée de l'admiration

que je vous cause : vous me paroissez si aimable, que je fouhaite de tout mon cœur, que vous foyez celui qui doit me tirer de ma solitude. Je m'appelle *Vraie-gloire*, & je suis immortelle. Je vis dans ce château, depuis le commencement du Monde, en attendant un mari ; un grand nombre de rois font venus me voir ; mais, quoiqu'ils m'eussent juré une fidélité éternelle, ils ont manqué à leur parole, & m'ont abandonnée pour la plus cruelle de mes ennemies. Ah ! belle princesse, dit *Charmant*, peut-on vous oublier, quand on vous a vue une fois ? Je jure de n'aimer jamais que vous : & dès ce moment, je vous choisis pour ma reine. Et moi, je vous accepte pour mon roi, lui dit *Vraie-gloire* ; mais il ne m'est pas permis de vous épouser encore. Je vai vous faire voir un autre prince, qui est dans mon palais, & qui prétend aussi m'épouser : si j'étois la maîtresse, je vous donnerois la préférence ; mais cela ne dépend pas de moi. Il faut que vous me quittiez pendant trois ans, & celui des deux, qui me fera le plus fidelle pendant ce tems, aura la préférence.

*Charmant* fut fort affligé de ces paroles ; mais il le fut bien davantage, quand il vit le prince dont *Vraie-gloire* lui avoit parlé.

Il étoit si beau, il avoit tant d'esprit, qu'il craignit que *Vraie-gloire* ne l'aimât plus que lui. Il se nommoit *Absolu*, & il possédoit un grand royaume. Ils soupérent tous les deux avec *Vraie-gloire*, & furent bien tristes, quand il fallut la quitter le matin. Elle leur dit qu'elle les attendoit dans trois ans, & ils sortirent ensemble du palais. A peine avoient ils marché deux cens pas dans la forêt, qu'ils virent un palais bien plus magnifique que celui de *Vraie-gloire* : l'or, l'argent, le marbre, les diamans éblouissoient les yeux ; les jardins en étoient magnifiques, & la curiosité les engagea à y entrer. Ils furent bien surpris d'y trouver leur princesse ; mais elle avoit changé d'habit ; sa robe étoit toute garnie de diamans, ses cheveux en étoient ornés, au lieu que la veille, sa parure n'étoit qu'une robe blanche, garnie de fleurs. Je vous montrai hier ma maison de campagne, leur dit-elle : elle me plaisoit autrefois ; mais puisque j'ai deux princes pour amans, je ne la trouve plus digne de moi. Je l'ai abandonnée pour toujours, & je vous attendrai dans ce palais, car les princes doivent aimer la magnificence. L'or & les pierreries ne sont faits que pour eux, & quand leurs sujets les voient si magnifique, ils les respectent da-

avantage. En même tems, elle fit passer  
 ses deux amans dans une grande salle. Je  
 vai vous montrer, leur dit-elle, les portraits  
 de plusieurs princes qui ont été mes favo-  
 ris. En voilà un qu'on nommoit *Alexandre*,  
 que j'aurois épousé, mais il est mort trop  
 jeune. Ce prince, avec un fort petit nom-  
 bre de soldats, ravagea toute l'Asie, & s'en  
 rendit maître. Il m'aimoit à la folie, & ris-  
 qua plusieurs fois sa vie pour me plaire.  
 Voyez cet autre ; on le nommoit *Pyrrus*.  
 Le désir de devenir mon époux, l'a engagé  
 à quitter son royaume pour en acquérir  
 d'autres : il courut toute sa vie, & fut tué  
 malheureusement d'une tuile, qu'une fem-  
 me lui jetta sur la tête. Cet autre se nom-  
 moit *Jules César* : pour mériter mon cœur,  
 il a fait pendant dix ans la guerre dans les  
*Gaules* ; il a vaincu *Pompée*, & soumis les  
*Romains*. Il eût été mon époux ; mais,  
 ayant contre mon conseil pardonné à ses  
 ennemis, ils lui donnèrent vingt-deux coups  
 de poignard. La princesse leur montra  
 encore un grand nombre de portraits, &  
 leur ayant donné un superbe déjeûner, qui  
 fut servi dans des plats d'or, elle leur dit de  
 continuer leur voyage. Quand ils furent  
 sortis du palais, *Absolu* dit à *Charmant*,  
 avouez que la princesse étoit mille fois plus

aimable aujourd'hui, avec ses beaux habits, qu'elle n'étoit hier, & qu'elle avoit aussi beaucoup plus d'esprit. Je ne fais, répondit *Charmant*. Elle avoit du fard aujourd'hui, elle m'a paru changée, à cause de ses beaux habits ; mais assurément elle me plaisoit davantage sous son habit de bergère. Les deux princes se séparèrent, & s'en retournèrent dans leurs royaumes, bien résolus de faire tout ce qu'ils pourroient, pour plaire à leur maîtresse. Quand *Charmant* fut dans son palais, il se resouvint qu'étant petit, son gouverneur lui avoit souvent parlé de *Vraie-gloire*, & il dit en lui-même, puisqu'il connoit ma princesse, je veux le faire revenir à ma Cour ; il m'apprendra ce que je dois faire pour lui plaire. Il envoya donc un courier pour le chercher, & aussi-tôt que son gouverneur, qu'on nommoit *Sincère*, fut arrivé, il le fit venir dans son cabinet, & lui raconta ce qui lui étoit arrivé. Le bon *Sincère* pleurant de joie, dit au roi : Ah, mon prince que je suis content d'être revenu ! sans moi, vous auriez perdu votre princesse. Il faut que je vous apprenne qu'elle a une sœur, qu'on nomme *Fausse-gloire* ; cette méchante créature n'est pas si belle que *Vraie-gloire*, mais elle se farde pour cacher ses défauts. Elle

attend tous les princes qui sortent de chez *Vraie-gloire* ; & comme elle ressemble à sa sœur, elles les trompe. Ils croient travailler pour *Vraie-gloire*, & ils la perdent en suivant les conseils de sa sœur. Vous avez vu que tous les amans de *Fausse-gloire* périssent misérablement. Le prince *Absolu*, qui va suivre leur exemple, ne vivra que jusqu'à trente ans ; mais si vous vous conduisez par mes conseils, je vous promets qu'à la fin, vous ferez l'époux de votre princesse. Elle doit être mariée au plus grand roi du Monde : travaillez à le devenir. Mon cher *Sincère*, répondit *Charmant*, tu fais que cela n'est pas possible. Quelque grand que soit mon royaume, mes sujets sont si ignorans, si grossiers, que je ne pourrai jamais les engager à faire la guerre. Or, pour devenir le plus grand roi du Monde, ne faut-il pas gagner un grand nombre de batailles, & prendre beaucoup de villes ? Ah ! mon prince, repartit *Sincère* ; vous avez déjà oublié les leçons que je vous ai données. Quand vous n'auriez pour tout bien, qu'une seule ville, & deux ou trois cens sujets, & que vous ne feriez jamais la guerre, vous pourriez devenir le plus grand roi du Monde : il ne faut pour cela, qu'être le plus juste & le plus vertueux. C'est

là le moyen d'acquérir la princesse *Vraie-gloire*. Ceux qui prennent les royaumes de leurs voisins ; qui, pour bâtir de beaux châteaux, acheter de beaux habits & beaucoup de diamans, prennent l'argent de leurs peuples, sont trompés, & ne trouveront que la princesse *Fausse-gloire*, qui alors n'aura plus son fard, & leur paroîtra aussi laide, qu'elle l'est véritablement. Vous dites que vos sujets sont grossiers & ignorans ; il faut les instruire. Faites la guerre à l'ignorance, au crime ; combattez vos passions, & vous ferez un grand roi, & un conquérant au dessus de *César*, de *Pyrrhus*, d'*Alexandre* & de tous les héros dont *Fausse-gloire* vous a montré les portraits. *Charmant* résolut de suivre les conseils de son gouverneur. Pour cela, il pria un de ses parens, de commander dans son royaume, pendant son absence, & partit avec son gouverneur, pour voyager dans tout le Monde, & s'instruire par lui-même, de tout ce qu'il falloit faire pour rendre ses sujets heureux. Quand il trouvoit dans un royaume, un homme sage, ou habile, il lui disoit : voulez-vous venir avec moi, je vous donnerai beaucoup d'or. Quand il fut bien instruit, & qu'il eut un grand nombre d'habiles gens, il retourna dans son

royaume, & chargea tous ces habiles gens d'instruire ses sujets, qui étoient très pauvres & très ignorans. Il fit bâtir de grandes villes, quantité de vaisseaux ; il faisoit apprendre à travailler aux jeunes gens, nourrissoit les pauvres malades & les vieillards, rendoit lui-même la justice à ses peuples ; en sorte qu'il les rendit honnêtes gens & heureux. Il passa deux ans dans ce travail, & au bout de ce tems, il dit à *Sincère* : croyez-vous que je sois bientôt digne de *Vraye-gloire* ? Il vous reste encore un grand ouvrage à faire, lui dit son gouverneur. Vous avez vaincu les vices de vos sujets, votre paresse, votre amour pour les plaisirs, mais vous êtes encore l'esclave de votre colère ; c'est le dernier ennemi qu'il faut combattre. *Charmant* eut beaucoup de peine à se corriger de ce dernier défaut, mais il étoit si amoureux de la princesse, qu'il fit les plus grands efforts pour devenir doux & patient. Il y réussit, & les trois ans étant passés, il se rendit dans la forêt, où il avoit vu la biche blanche. Il n'avoit pas mené avec lui un grand équipage ; le seul *Sincère* l'accompagnoit. Il rencontra bientôt *Absolu* dans un char superbe. Il avoit fait peindre sur ce char, les batailles qu'il avoit gagnées, les villes qu'il avoit

prises, & il faisoit marcher devant lui plusieurs princes, qu'il avoit fait prisonniers, & qui étoient enchainés comme des esclaves. Lorsqu'il apperçut *Charmant*, il se mocqua de lui, & de la conduite qu'il avoit tenue. Dans le même moment, ils virent les palais des deux sœurs, qui n'étoient pas fort éloignés l'un de l'autre. *Charmant* prit le chemin du premier, & *Absolu* en fut charmé, parce que celle, qu'il prenoit pour sa princesse, lui avoit dit qu'elle n'y retourneroit jamais. Mais à peine eut-il quitté *Charmant*, que la princesse *Vraie-gloire*, mille fois plus belle, mais toujours aussi simplement vêtue que la première fois qu'il l'avoit vue, vint au devant de lui. Venez, mon prince, lui dit-elle, vous êtes digne d'être mon époux ; mais vous n'auriez jamais eu ce bonheur, sans votre ami *Sincère*, qui vous a appris à me distinguer de ma sœur. Dans le même tems, *Vraie-gloire* commanda aux vertus, qui sont ses sujettes, de faire une fête pour célébrer son mariage avec *Charmant* ; & pendant qu'il s'occupoit du bonheur, qu'il alloit avoir, d'être l'époux de cette princesse, *Absolu* arriva chez *Fausse-gloire*, qui le reçut parfaitement bien, & lui offrit de l'épouser sur le champ. Il y consentit ; mais à peine fut-

elle sa femme, qu'il s'apperçut, en la regardant de près, qu'elle étoit vieille & ridée, quoi qu'elle n'eût pas oublié de mettre beaucoup de blanc & de rouge, pour cacher ses rides. Pendant qu'elle lui parloit, un fil d'or, qui attachoit ses fausses dents, se rompit, & ses dents tombèrent à terre. Le prince *Absolu* étoit si fort en colère, d'avoir été trompé, qu'il se jetta sur elle pour la battre ; mais comme il l'avoit prise par de beaux cheveux noirs, qui étoient fort longs, il fut tout étonné qu'ils lui restèrent dans la main ; car *Fausse-gloire* portoit une perruque : & comme elle resta nue tête, il vit qu'elle n'avoit qu'une douzaine de cheveux, & encore ils étoient tous blancs. *Absolu* laissa là cette méchante & laide créature, & courut au palais de *Vraie-gloire*, qui venoit d'épouser *Charmant* ; & la douleur qu'il eut d'avoir perdu cette princesse, fut si grande, qu'il en mourut. *Charmant* plaignit son malheur & vécut longtems avec *Vraie-gloire*. Il en eut plusieurs filles, mais une seule ressembloit parfaitement à sa mère. Il la mit dans le château champêtre, en attendant qu'elle put trouver un époux ; & pour empêcher la méchante tante de lui débaucher ses amans, il écrivit sa propre histoire, afin d'apprendre aux princes, qui

voudroient épouser sa fille, que le seul moyen de posséder *Vraie-gloire*, étoit de travailler à se rendre vertueux & utile à leurs sujets ; & que pour réussir dans ce dessein, ils avoient besoin d'un ami sincère.

*Lady* M A R Y.

Ma Bonne, je ne trouve pas ce conte si joli que les autres ; car je ne connois pas les gens, dont *Fausse-gloire* parle aux princes ; je vois bien qu'il me reste bien des choses à apprendre : dépêchez-vous, je vous prie, de me les enseigner. Savez-vous bien, ma Bonne, que j'ai plus de six ans ; je suis déjà bien vieille.

*Madem.* B O N N E.

Oh ! cela est vrai, ma chère, on est vieille à six ans, quand on ne fait rien, mais quand on s'est appliquée, on est encore assez jeune pour apprendre bien des choses. Nous allons reprendre la Géographie, mais auparavant, je prie *Lady Spirituelle* de me dire ce qu'elle pense du conte que je viens de dire.

*Lady SPIRITUELLE.*

Bien des choses, ma Bonne. Je pense d'abord que j'ai fait comme le prince *Absolu* ; j'ai pris *Fausse-gloire* pour *Vraie-gloire*. Je croyois me faire estimer par mon esprit, & je ne savois pas qu'il me rendroit haïssable, si je n'étois pas bonne en même tems. Je pense aussi, que le prince *Charmant* ressemble à *Pierre le Grand*, empereur de toutes les Russies, dont j'ai lu l'histoire dans les Magasins François.

*Madem. BONNE.*

Et tout cela est fort bien pensé, *Lady Spirituelle*. Voyez vous mes enfans ; nous aimons toutes à être estimées, louées : c'est-à-dire, que nous sommes amoreuses de Belle-gloire, ce qui est fort bien. Mais, il faut bien nous mettre dans l'esprit ce que je vous ai déjà dit bien des fois, & ce que je vous répéterai encore. On ne nous estime que pour l'amour de notre vertu, & non pas pour notre argent, pour nos beaux habits, ni pour nos titres. Travaillons donc à être vertueux, mes bons enfans ; il n'y a que cela de nécessaire, & pour cette  
vie

vie & pour l'autre. Allons, *Miss Molly*, dites nous votre histoire.

*Miss MOLLY.*

Parmi les enfans de *Sem*, il y eut long tems après de déluge, un homme qu'on appelloit *Abraham*. Il aimoit beaucoup le bon Dieu, & Dieu auffi l'aimoit beaucoup. Il vint demeurer dans un païs, qu'on nommoit *Canaan*, avec *Sara* sa femme, & *Lot* son neveu : Dieu lui avoit commandé de venir dans ce païs, & lui avoit promis de le rendre père d'un grand peuple. *Abraham*, qui étoit fort vieux, n'avoit point d'enfans ; mais cela ne l'empecha pas de croire ce que le bon Dieu lui promettoit, parce qu'il favoit fort bien, que Dieu pouvoit tout. *Abraham* & son neveu *Lot* devinrent fort riches, car ils avoient un grand nombre de bœufs, de moutons & de valets. Un jour, les valets d'*Abraham* & ceux de *Lot*, eurent une grande dispute ensemble ; & *Abraham*, qui favoit qu'on fait un péché, quand on querelle, dit à *Lot* : mon frère, je ne veux pas quereller ; ainsi, il faut nous separer. Voila deux païs, choisissez ; j'irai demeurer dans celui que vous ne prendrez pas. *Lot*, au lieu de dire à *Abraham*, mon oncle, je ne veux point vous quitter, & je défendrai à mes domestiques de quereller les vôtres,

choisit le plus beau païs, & fut demeurer dans une ville, qu'on appelloit *Sodome*; mais tous gens qui demeuroient dans ce païs, étoient les bien méchans; & quand il venoit des étrangers chez eux, ils les maltraitoient beaucoup; toutefois, ils ne firent point de mal à *Lot*. Un jour que *Lot* étoit sur sa porte, il vit venir deux jeunes hommes. Comme il avoit appris chez son oncle *Abraham*, à être charitable, *Lot* dit à ces deux hommes: il est presque nuit, je vous prie de venir souper & coucher dans ma maison. Les deux jeunes hommes entrèrent: mais les habitans de ces villes, qui vouloient maltraiter ces étrangers, vinrent à la porte de *Lot*, & lui dirent, qu'ils le feroient mourir, s'il ne les mettoit pas dehors. *Lot* eut bien peur, mais pourtant il dit à ces méchans: vous pouvez me faire tout le mal que vous voudrez, mais je ne mettrai pas ces hommes dans la rue. En même tems, ces deux hommes lui dirent, n'ayez point de peur, nous sommes des anges, & Dieu nous a envoyés, pour vous dire de sortir de cette ville, parce qu'il veut punir ce méchant peuple. Sortez donc, avec votre femme & vos filles, mais surtout, ne regardez pas derrière vous; car Dieu vous punira si vous lui desobéissez. Aussitôt *Lot* & sa famille sortirent de *Sodome*, & les an-

terrible, & la femme de *Lot*, qui étoit curieuse, regarda derrière elle, pour voir d'où venoit ce bruit. Elle vit qu'il tomboit une pluie de feu ; qui bruloit tous ces méchans hommes ; mais comme elle desobéissoit à Dieu, elle fut changée en une statue de sel. Son mari & ses filles furent plus sages qu'elle. Ils ne regardèrent point, & les anges les laissèrent sur une montagne, d'où ils virent bruler *Sodome* & plusieurs autres villes, dont les peuples étoient aussi fort méchans.

*Lady* CHARLOTTE.

Ah, ma Bonne ! que cela est épouvantable, d'être ainsi brûlé tout vif.

*Madem.* BONNE.

Cela est vrai, ma chère, & cela nous apprend qu'il ne faut pas nous mocquer de Dieu, en lui desobéissant. Il ne brûle pas aujourd'hui tous les méchans ; mais ceux qu'il ne punit pas, pendant qu'ils vivent, il les punira d'une manière bien terrible après leur mort : il ne faut pas oublier cela. Dieu est l'ennemi des méchans, qui ne veulent pas se corriger, il compte nos mauges marchèrent devant eux. Quand ils furent un peu loin, ils entendirent un bruit

vaïses actions ; & ceux qui ne lui en demandent pas pardon, de tout leur cœur, il les rendra très misérables en cette vie, ou en l'autre. Voyez aussi, mes enfans, combien il faut prendre garde à vivre avec d'honnêtes gens. Si *Lot* n'eut pas quitté *Abraham*, il n'eut pas perdu sa femme. Il fut sauvé, parce qu'en demeurant avec *Abraham*, il avoit pris la bonne habitude d'être charitable. Il faut donc chercher à être amies des jeunes dames qui sont bonnes, charitables, obéissantes, & fuir, comme la peste, la compagnie de celles, qui voudroient vous donner de mauvais exemples. Allons, *Lady Mary*, répétez l'histoire que vous avez apprise.

*Lady MARY.*

Un jour qu'*Abraham* étoit devant sa tente, il vit venir trois voyageurs. Il fut au devant d'eux, & leur dit : je vous prie, faites moi l'honneur de vous arrêter ici, pour manger un morceau. Les étrangers lui dirent, nous le voulons bien ; & alors *Abraham* dit à sa femme, de préparer du pain & des gateaux pour ces étrangers ; & il commanda à ses valets, de leur apporter de l'eau, pour laver leurs pieds, & de la viande pour leur dîner. Après qu'ils eurent dîné, ils dirent à *Abraham* : où est votre

femme ! *Abraham* leur répondit, elle est dans sa tente. Et ces trois étrangers, qui étoient des anges, lui dirent, que *Sara* auroit bien-tôt un fils. Quand *Sara* entendit cela, elle se mit à rire, parce qu'elle étoit très vieille, & que ce n'est pas la coutume, que les vieilles femmes aient de petits enfans. Les anges dirent à *Sara* : pourquoi riez-vous ? Dieu n'est il pas le maître de vous donner un fils ? lui, qui est le Tout-puissant. *Sara*, toute honteuse, dit qu'elle n'avoit pas ri. Ah que cela est vilain, de mentir ! dirent les anges ; demandez pardon à Dieu de cette mauvaise action. En même tems les anges s'en allèrent, & quelque tems après *Sara* eut un fils qu'elle nomma *Isâc*.

*Madem.* BONNE.

Fort bien, ma bonne amie. Allons *Lady Sensée*, faites quelques réflexions sur cette histoire.

*Lady* S E N S É E.

Je répéterai à ces dames, les réflexions que vous m'avez faites, quand vous m'avez appris cette histoire. *Abraham* étoit un homme bien charitable, puisqu'il ne laissoit

Passer aucun voyageur, sans le prier d'entrer chez-lui pour se reposer; & *Sara* étoit bien modeste, puisqu'elle se tenoit cachée dans sa tente, sans se montrer aux hommes, & sans être curieuse de les voir.

*Lady* CHARLOTTE.

Ma Bonne, est ce qu'*Abraham* n'avoit point de maison, que *Sara* restoit dans une tente ?

*Madem.* BONNE.

Non, ma chère, *Abraham* n'avoit point de maison, quoiqu'il fût un grand seigneur, qui avoit plus de domestiques que le roi. Aujourd'hui, les personnes riches ont de grandes terres, de belles maisons, de l'argent; mais dans ce tems là, pour être riche, il falloit avoir beaucoup de troupeaux. *Abraham* en avoit une grande quantité, & il lui falloit beaucoup d'herbe pour les nourrir; ainsi, quand ses troupeaux avoient mangé toute l'herbe d'un endroit, on les menoit dans un autre. Vous voyez bien qu'il ne devoit pas avoir de maison, on n'auroit pû l'emporter; mais il avoit des tentes, qu'on changeoit de place toutes les

fois qu'on quittoit un païs, pour aller dans un autre.

*Miss* MOLLY.

Puisque *Sara* avoit tant de domestiques, pourquoi son mari lui disoit-il de faire du pain pour ces étrangers, comme si elle eût été une servante ?

*Madem.* BONNE.

Les dames de ce tems-là n'étoient point de paresseuses, comme celles d'aujourd'hui, ma chère. *Sara* étoit comme une princesse, & pourtant elle prenoit soin du ménage de son mari, faisoit elle-même la cuisine, les jeunes demoiselles menotent boire les moutons ; tout le monde travailloit.

*Lady* MARY.

Mais, ma Bonne, cela ne seroit pas joli, si Maman faisoit elle-même la cuisine.

*Madem.* BONNE.

Vous avez raison, ma chère ; mais, si les dames ne doivent pas faire la cuisine, elles doivent du moins avoir soin de leur ménage, prendre garde aux domestiques,

& penser qu'une honnête femme doit être la première (a) *Houfekeeper* de fon mari.

*Lady* SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, cela ne fe peut pas. Une dame n'a pas le tems d'être *Houfekeeper* ; il faut qu'elle aille aux aflemblées, à la comédie, & à l'opéra.

*Madem.* BONNE.

Souvenez-vous bien de ce que je vai vous dire, ma chère. Dieu ne vous a pas mife au Monde pour jouer, pour courir les aflemblées, les fpectacles. On peut y aller quelquefois pour fe délafler ; mais celles qui ne font autre chofe, font fort mal, & Dieu les punira ; parce qu'elles négligent leurs devoirs, & c'eft un grand péché. Une femme eft obligée d'avoir foïn de fes enfans, de fes domeftiques. Tout le mal qu'ils font, pendant qu'elle n'y eft pas, Dieu lui en demandera compte ; & il y aura un grand nombre de femmes qui feront punies de cette négligence là. D'ailleurs, ma chère, c'eft un grand péché de dépenfer tant d'ar-

(a) Cette qualité revient à celle de *Femme-de-charge*, ou d'*Intendant* en France.

gent à des bagatelles ; on vole cet argent aux pauvres, ou à ses enfans.

*Lady SPIRITUELLE.*

Est-ce qu'on n'est pas maîtresse de dépenser son argent à sa fantaisie ?

*Madem. BONNE.*

Dites-moi, ma chère. Votre Papa a des fermiers qui vendent le bled & le fruit de ses terres : ces fermiers sont-ils maîtres de l'argent qu'on leur donne pour ces bleds & ces fruits ?

*Lady SPIRITUELLE.*

Ils ne peuvent pas en être les maîtres, car toutes ces choses sont à Papa, & ils lui en rendent compte.

*Madem. BONNE.*

Eh bien, ma chère, nous sommes les fermiers du bon Dieu. Il nous donne de l'argent, pour nous nourrir & nous habiller, pour élever nos enfans, payer les marchands, les domestiques & assister les pauvres : & comme les fermiers sont obligés de rendre compte à leurs maîtres, & qu'ils les

feroient mettre en prison, s'ils dépensoient leur argent mal à propos ; de même le bon Dieu fera rendre compte aux riches, de l'argent qu'il leur aura donné, & les punira, s'ils le dépensent en folies. D'ailleurs, il faut être bien méchante pour dépenser tant d'argent au jeu, à l'opéra, & aux mascarades, pendant qu'il y a un si grand nombre de pauvres, qui n'ont pas un morceau de pain !

*Lady* MARY.

Est-ce qu'il y a des gens qui n'ont point de pain, ma Bonne ?

*Madem.* BONNE.

Oui, ma chère. Il y en a d'autres qui n'ont point de lit, & qui couchent sur le plancher ; d'autres qui n'ont point de charbon en Hiver, & qui meurent de froid ; d'autres qui n'ont point de chemise, & qui n'ont point d'ouvrage, pour gagner de l'argent.

*Lady* MARY.

Ah, mon Dieu, ma Bonne ! cela me fait pitié. Je vous prie de prendre tout mon

argent, pour acheter du pain, des lits & du charbon à tous ces pauvres gens.

*Madem.* B O N N E.

Vous avez donc beaucoup d'argent, ma chère.

*Lady* M A R Y.

Oui, ma Bonne, j'ai deux chelins, & tant de (a) *half-pence*, que je ne peux pas les tenir dans mes deux mains; j'ai aussi de petites pièces d'argent. Prenez tout cela, je vous prie; j'aime mieux le donner à ces pauvres gens, que d'acheter des poupées & des gâteaux.

*Madem.* B O N N E.

Venez m'embrasser, ma chère amie: je vous aime de tout mon cœur, & j'ai beaucoup de respect pour vous. Si je ne savois pas que vous êtes une Lady, je le devinerois à ce moment, parceque vous êtes bonne & généreuse, comme une dame de qualité doit l'être; & pour vous récompenser de votre bon cœur, nous dirons quelque chose de la Géographie, que vous aimez tant:

(a) Demi-sous.

c'est pour cela que j'ai fait venir un plat plein d'eau.

Vous voyez ce plat, Mesdames; supposez que ce soit la mer, & tous les morceaux de carton, que je vai mettre dessus, seront la terre. Tous ces petits morceaux de cartes, qui sont environnés d'eau de tous côtés, nous les appellerons des *îles*. Voyez cet autre carton, qui touche au bord du plat, par un petit morceau, c'est presque une *île*; nous le nommerons donc une *presqu'île*. Ce grand morceau de carte, qui ne touche à l'eau, que par un côté, nous l'appellerons une *terre-ferme*, ou un *continent*; cette pointe qui s'avance dans l'eau, nous l'appellerons un *cap*; & une terre fort élevée, nous l'appellerons *montagne*: comprenez-vous bien cela, mes enfans?

*Lady* MARY.

A merveille, ma Bonne. Une île est une terre absolument environné d'eau; une presqu'île a un petit coin hors de l'eau, & elle tient par ce petit morceau de terre, à cette autre grande terre, que vous appelez continent, &c.

*Madem.*

*Madem.* BONNE.

Oh, que cela est bien ! voyons présentement sur une carte Géographique, si vous trouverez bien une *île*, une *presqu'île*, un *continent*, un *cap*, une *montagne* : il faut avoir une *Mappe-monde*.

*Lady* MARY.

Ma Bonne, voilà des païs qu'on nomme la *Grande Bretagne*, *l'Irlande* ; je crois que ce sont des îles ; car la mer est tout autour.

*Madem.* BONNE.

Et de quel côté sont ces païs, ma chère ?

*Lady* MARY.

Tout en haut, & à la gauche de la carte, ma Bonne.

*Madem.* BONNE.

Mais ce côté d'en haut, & ce côté gauche ont des noms, qu'il faut toujours dire. Souvenez vous en ; nous l'avons appris la dernière fois.

*Lady* M A R Y.

Je m'en souviens, ma Bonne, ces païs, ou ces îles sont au Nord, & en même tems à l'Ouest de l'Europe.

*Madem.* B O N N E.

Fort bien, ma chère. *Lady Charlotte*, cherchez une presque île sur cette carte.

*Lady* C H A R L O T T E.

L'Afrique en est une ; ce grand païs tient à l'Asie par ce petit coin : je croi aussi que cette pointe est un *Cap*.

*Madem.* B O N N E.

Oui, ma chère, c'est le cap de *Bonne-Espérance*. Allons, *Miss Molly*, montrez moi un continent.

*Miss* M O L L Y.

J'en vois quatre considérables, qui sont les mêmes quatre parties du globe déjà nommées, savoir l'*Europe*, l'*Asie*, l'*Afrique* l'*Amérique*.

*Madem.* BONNE.

Vous avez raison, ma chère. *Lady Sensée* va nous dire comment on nomme ces petites langues de terre, qui joignent la presqu'île au continent.

*Lady* SENSEE.

On les nomme *isthmes*, & celui qui joint l'Afrique à l'Asie, se nomme *isthme de Suez*.

*Madem.* BONNE.

Retenez bien ces noms des différentes parties de la terre, Mesdames ; la première fois, nous en apprendrons davantage, car il est trop tard aujourd'hui.

\*\*\*\*\*

## VIII. DIALOGUE.

Sixième Journée.

*Lady* CHARLOTTE.

BON JOUR, ma Bonne ; j'ai été bonne fille, presque tout-à-fait ; & tout le monde dans la maison, me fait tant d'amitié, que je suis heureuse comme une reine :

voyez cette jolie montre; Papa me l'a donnée, pour montrer qu'il est content de moi.

*Madem.* B O N N E.

Elle est fort belle; mais, ma chère, vous dites que vous êtes heureuse comme une reine; vous croyez donc que toutes les reines sont heureuses.

*Lady* C H A R L O T T E.

Je pense qu'oui, ma Bonne, car on dit toujours, quand on veut parler de quelqu'un qui est bien content: *elle est heureuse comme une reine.*

*Madem.* B O N N E.

On parle mal à propos, quand on dit cela, ma chère; il me prend envie de vous raconter une fable à ce sujet.

*Fable de la Veuve & de ses deux Filles.*

Il y avoit un jour une Veuve, assez bonne femme, qui avoit deux filles, toutes deux fort aimables; l'ainée se nommoit *Blanche*, la seconde *Vermeille*. On leur avoit donné ces noms, parce qu'elles avoient l'une le plus beau tein du monde, & la seconde,

des joues & des lèvres vermeilles comme du corail. Un jour cette bonne femme, étant près de sa porte à filer, vit une pauvre vieille qui avoit bien de la peine à se traîner avec son bâton. Vous êtes bien fatiguée, dit la bonne femme à la vieille ; asseyez-vous un moment pour vous reposer. Et aussitôt, elle dit à ses filles de donner une chaise à cette femme. Elles se levèrent toutes les deux ; mais *Vermeille* courut plus fort que sa sœur, & apporta la chaise. Voulez vous boire un coup, dit la bonne femme à la vieille ? De tout mon cœur, répondit-elle ; il me semble même, que je mangerois bien un morceau, si vous pouviez me donner quelque chose pour me ragôûter. Je vous donnerai tout ce qui est en mon pouvoir, dit la bonne femme ; mais, comme je suis pauvre, ce ne sera pas grand'chose. En même tems elle dit à ses filles de servir la bonne vieille, qui se mit à table, & la bonne femme commanda à l'aînée d'aller cueillir quelques prunes, sur un prunier qu'elle avoit planté elle-même, & qu'elle aimoit beaucoup. *Blanche*, au lieu d'obéir de bonne grâce à sa mère, murmura contre cet ordre, & dit en elle-même : ce n'est pas pour cette vieille gourmande que j'ai eu tant de soin de mon prunier. Elle

n'osa pourtant pas refuser quelques prunes, mais elle les donna de mauvaise grace & à contre cœur. Et vous, *Vermeille*, dit la bonne femme à la seconde de ses filles, vous n'avez pas de fruit à donner à cette bonne dame ; car vos raisins ne sont pas mûrs. Il est vrai, dit *Vermeille*, mais j'entends ma poule qui chante, elle vient de pondre un œuf, & si madame veut l'avaler tout chaud, je le lui offre de tout mon cœur. En même tems, sans attendre la réponse de la vieille, elle courut chercher son œuf ; mais dans le moment qu'elle le présentoit à cette femme, elle disparut, & l'on vit à sa place une belle dame, qui dit à la mère : je vai récompenser vos deux filles selon leur mérite. L'ainée deviendra une grande reine, & la seconde une fermière : & en même tems, ayant frappé la maison de son bâton, elle disparut, & l'on vit dans la place une jolie ferme. Voilà votre partage, dit-elle à *Vermeille* ; je sai que je vous donne à chacune ce que vous aimez le mieux. La fée s'éloigna, en disant ces paroles ; & la mère, aussi bien que les deux filles, restèrent fort étonnées. Elles entrèrent dans la ferme, & furent charmées de la propreté des meubles. Les chaises n'étoient que de bois ; mais elles

étoient si propres, qu'on s'y voyoit comme dans un miroir. Les lits étoient de toile, blanche comme la neige. Il y avoit dans les étables vingt moutons, autant de brebis, quatre bœufs, quatre vaches ; & dans la cour toutes sortes d'animaux, comme des poules, des canards, des pigeons & autres. Il y avoit aussi un joli jardin, rempli de fleurs & de fruits. *Blanche* voyoit sans jalousie, le don qu'on avoit fait à sa sœur, & elle n'étoit occupée que du plaisir, qu'elle auroit à être reine. Tout d'un coup, elle entendit passer des chasseurs, & étant allée sur la porte pour les voir, elle parut si belle aux yeux du roi, qu'il résolut de l'épouser. *Blanche*, étant devenue reine, dit à sa sœur *Vermeille* : je ne veux pas que vous soyez fermière ; venez avec moi, ma sœur, je vous ferai épouser un grand seigneur. Je vous suis bien obligée, ma sœur, répondit *Vermeille* ; mais je suis accoutumée à vivre à la campagne, & je veux y rester. La reine *Blanche* partit donc, & elle étoit si contente, qu'elle passa plusieurs nuits sans dormir de joie. Les premiers mois, elle fut si occupée de ses beaux habits, des bals, des comédies, qu'elle ne pensoit à autre chose. Mais bientôt elle s'accoutuma à tout cela, & rien ne la divertissoit plus ; au

contraire, elle eut de grands chagrins. Toutes les dames de la Cour lui rendoient de grands respects, quand elles étoient devant elle ; mais elle savoit qu'elles ne l'aimoient pas, & qu'elles disoient : voyez cette petite païsanne, comme elle fait la grande dame ; le roi a le cœur bien bas, d'avoir pris une telle femme. Ce discours fit faire des réflexions au roi. Il pensa qu'il avoit eu tort d'épouser *Blanche* ; & comme son amour pour elle étoit passé, il eut un grand nombre de maîtresses. Quand on vit que le roi n'aimoit plus sa femme, on commença à ne plus lui rendre aucun devoir. Elle étoit très malheureuse, car elle n'avoit pas une seule bonne amie, à qui elle pût conter ses chagrins. Elle voyoit que c'étoit la mode à la Cour, de trahir ses amis par intérêt ; de faire bonne mine à ceux que l'on haïssoit, de mentir à tous momens. Il falloit être sérieuse, parce qu'on lui disoit, qu'une reine doit avoir un air grave & majestueux. Elle eut plusieurs enfans ; & pendant tout ce tems, elle avoit un médecin auprès d'elle, qui examinait tout ce qu'elle mangeoit, & lui ôtoit toutes les choses qu'elle aimoit. On ne mettoit point de sel dans ses bouillons : on lui défendoit de se promener, quand elle en avoit

envie ; en un mot, elle étoit contredite depuis le matin jusqu'au soir. On donna des gouvernantes à ses enfans, qui les élevoient tout de travers, sans qu'elle eût la liberté d'y trouver à redire. La pauvre *Blanche* se mouroit de chagrin, & elle devint si maigre, qu'elle faisoit pitié à tout le monde. Elle n'avoit pas vu sa sœur, depuis trois ans qu'elle étoit reine, parce qu'elle pensoit, qu'une personne de son rang seroit deshonorée, d'aller rendre visite à une fermière ; mais, se voyant accablée de mélancolie, elle résolut d'aller passer quelques jours à la campagne, pour se désennuyer. Elle en demanda permission au roi, qui la lui accorda de bon cœur, parce qu'il pensoit, qu'il seroit débarassée d'elle pendant quelque tems. Elle arriva sur le soir à la ferme de *Vermeille*, & elle vit de loin, devant la porte, une troupe de bergers & de bergères, qui dansoient & se divertissoient de tout leur cœur. Hélas ! dit la reine, en soupirant, où est le tems que je me divertissois comme ces pauvres gens ? personne n'y trouvoit à redire. D'abord qu'elle parut, sa sœur accourut pour l'embrasser. Elle avoit un air si content ; elle étoit si fort engraisée, que la reine ne put s'empêcher de pleurer en la regardant. *Vermeille*

avoit épousé un jeune païsan, qui n'avoit pas de fortune, mais il se souvenoit toujours, que sa femme lui avoit donné tout ce qu'il avoit, & il cherchoit, par ses manières complaisantes, à lui en marquer sa reconnoissance. *Vermeille* n'avoit pas beaucoup de domestiques, mais ils l'aimoient, comme s'ils eussent été ses enfans ; parce qu'elle les traitoit bien. Tous ses voisins l'aimoient aussi, & chacun s'empressoit à lui en donner des preuves. Elle n'avoit pas beaucoup d'argent, mais elle n'en avoit pas besoin ; car elle recueilloit dans ses terres du bled, du vin & de l'huile. Ses troupeaux lui fournissoient du lait, dont elle faisoit du beurre & du fromage. Elle filoit la laine de ses moutons, pour se faire des habits, aussi bien qu'à son mari, & à deux enfans qu'elle avoit. Ils se portoient à merveille, & le soir, quand le tems du travail étoit passé, ils se divertissoient à toutes sortes de jeux. Hélas ! s'écria la reine, la fée m'a fait un mauvais présent, en me donnant une couronne. On ne trouve point la joie dans les palais magnifiques, mais dans les occupations innocentes de la campagne. A peine eut-elle dit ces paroles, que la fée parut. Je n'ai pas prétendu vous récompenser, en vous faisant reine, lui dit la fée,

mais vous punir, parce que vous m'aviez donné vos prunes à contre cœur. Pour être heureux, il faut comme votre sœur, ne posséder que les choses nécessaires, & n'en point souhaiter davantage. Ah, Madame, s'écria *Blanche*, vous vous êtes assez vangée ; finissez mon malheur. Il est fini, reprit la fée. Le roi, qui ne vous aime plus, vient d'épouser une autre femme ; & demain, ses officiers viendront vous ordonner de sa part, de ne point retourner à son palais. Cela arriva comme la fée l'avoit prédit, & *Blanche* passa le reste de ses jours avec sa sœur *Vermeille*, avec toutes sortes de contentemens & de plaisirs ; & elle ne pensa jamais à la Cour, que pour remercier la fée de l'avoir ramenée dans son village.

*Lady* S E N S E' E.

Ma Bonne, j'aime beaucoup ce conte. J'ai toujours désiré d'être bergère : j'aime la campagne à la folie, & il me semble que je ne souhaiterois rien, si j'avois une jolie ferme comme *Vermeille* : mais, pour cela, il faudroit encore que j'y eusse des livres.

*Madem.* B O N N E.

Je croi que vous êtes de bon goût, ma chère ; mais pour se plaire à la vie cham-

pêtre, il faut n'avoir ni ambition, ni vanité, ni désirs : & cela est bien difficile. Sans aller vivre à la campagne, vous pouvez être heureuse par tout où vous vous trouverez, si vous pouvez vous défaire de ces trois défauts, dont je viens de parler.

*Miss* M O L L Y.

Qu'est-ce que l'ambition, ma Bonne ?

*Madem.* B O N N E.

C'est le désir de commander à tout le monde ; & la vanité, c'est de vouloir être louée pour la beauté, l'esprit, les richesses, les beaux habits : demandez à *Lady Spirituelle*, combien sa vanité l'a rendue malheureuse.

*Lady* S P I R I T U E L L E.

Elle m'avoit aussi rendue méchante ; mais, ma Bonne, j'en ai encore beaucoup, & cela m'a fait faire une grande faute, depuis que je ne vous ai vue : je veux vous la dire devant ces dames, pour me corriger.

*Madem.*

*Madem.* BONNE.

Vous avez raison, ma bonne amie : le vrai moyen de se corriger de ses fautes, est de les avouer. Voyons donc ce que vous avez fait.

*Lady* SPIRITUELLE.

Nous étions hier à l'assemblée de madame D . . . cette dame est âgée, car elle a des enfans ; elle me demanda à quoi je m'occupois. Je lis *Quinte Curce*, lui ai-je répondu. Qu'est-ce que *Quinte Curce* ? A dit cette dame. Oh ! lui ai-je dit, c'est un fort beau livre, où l'on trouve la vie d'*Alexandre le Grand*. Cette dame me répondit : je ne savois pas qu'il y eut eu un roi d'Angleterre, qui se nommât *Alexandre le Grand* : cependant, quand j'étois jeune, j'ai appris par cœur l'abrégé de l'histoire d'Angleterre ; il est vrai que je l'ai oubliée. Au lieu de répondre à cette dame, ma Bonne, j'ai fait semblant de saigner du nez ; j'ai mis mon mouchoir devant mon visage, car j'étouffois à force de rire, & j'ai été dans les autres sales, où j'ai conté à tout le monde l'ignorance de cette dame, qui n'a jamais entendu parler d'*Alexandre*.

*Madem.* BONNE.

Vous avez fait effectivement une grande faute, ma chère : je gage que vous croyez avoir fait beaucoup de mal à cette dame.

*Lady* SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne ; mais quand j'ai fait cette sottise, ce n'étoit pas pour lui faire du mal ; c'étoit seulement par vanité, pour faire penser à tout le monde, que j'étois une fille raisonnable, qui lisoit beaucoup.

*Madem.* BONNE.

Je vous assure, ma chère, qu'on n'a point pensé à cela du tout. Nous avons été ce matin rendre visite à Milady B . . . . vous savez qu'elle a beaucoup d'esprit. Que cette petite *Spirituelle* est méchante ! m'a-t-elle dit ; elle s'est hier mocquée cruellement de cette pauvre Madame D . . . Si elle avoit été ma fille, je l'aurois chassée de la compagnie ; j'avois envie de la souffleter. Vous voyez, ma chère, que votre amour propre est un sot, qui, au lieu de vous faire paroître estimable, engage tout le monde à vous mépriser. Vous avez appris à tout le monde, que cette dame étoit

une ignorante ; mais, en même tems, vous leur avez fait croire que vous étiez méchante : vous vous êtes fait beaucoup plus de mal, que vous n'en avez fait à celle, dont vous vous mocquiez. Appliquez-vous donc à devenir bonne, charitable. Avant de parler, pensez auparavant, ne vai-je point dire une méchanceté ? Au lieu de parler des défauts des autres, attachez vous à faire remarquer leurs bonnes qualités ; & alors tout le monde vous aimera. Présentement *Lady Mary* va nous dire son histoire.

*Lady MARY.*

*Abraham* aimoit son fils *Isâc* à la folie ; mais il aimoit le bon Dieu encore davantage, comme cela est juste. Un jour, Dieu dit à *Abraham*. Prenez votre fils *Isâc*, & allez sur une grande montagne, pour m'en faire un sacrifice ; c'est-à-dire, pour lui couper la tête, & ensuite bruler son corps. Car dans ce tems-là, on tuoit des bêtes qu'on offroit au Seigneur, & après cela, on les bruloit, & Dieu vouloit *Isâc* au lieu d'une bête. Un autre qu'*Abraham* auroit dit en lui-même : Dieu m'a promis de donner à mon fils *Isâc* un grand nombre d'enfans : si je le tue, cela ne pourra pas

arriver. Mais *Abraham* étoit bien plus sage ; il ne raisonnoit point, quand Dieu lui commandoit quelque chose, & savoit fort bien qu'il peut faire les choses qui nous paroissent impossibles. *Abraham* prit du bois, & dit à *Isâc* de le porter, & pendant qu'ils montoient la montagne, *Isâc* lui disoit : mon père, nous avons du bois & du feu pour l'allumer ; mais nous n'avons point de bête pour faire le sacrifice. Dieu nous en enverra une, lui répondit *Abraham*. Mais quand ils furent au haut de la montagne, il dit à *Isâc* : mon fils, c'est vous que je vai sacrifier à Dieu ; car il me l'a commandé. Je le veux bien, dit *Isâc* ; le bon Dieu m'a donné la vie, je dois la lui rendre, puisqu'il le veut. Aussitôt *Abraham* fit un bucher avec le bois, & lia son fils sur ce bois ; ensuite, il prit son grand couteau, & leva le bras pour lui couper la tête ; mais il vint un ange qui lui arrêta le bras, & lui dit : ne tuez pas *Isâc* ; Dieu vouloit voir seulement, si vous seriez obéissant tous les deux. *Abraham* délia *Isâc*, & dans le même tems, ils virent un bélier, qui étoit pris par ses cornes dans un buisson. Ils prirent ce bélier, & le sacrifièrent au Seigneur ; & ensuite, ils retournèrent fort contents dans leurs tentes.

*Miss* MOLLY.

J'avois bien peur pour le pauvre *Isâc*, ma Bonne ; je croyois qu'il alloit être tué.

*Lady* CHARLOTTE.

Mais, ma Bonne, c'est une mauvaise action de tuer un homme ; comment est-ce que Dieu commandoit une mauvaise action ?

*Madem.* BONNE.

Ce n'est pas toujours une mauvaise action de tuer un homme : vous voyez qu'on en fait mourir bien souvent pour avoir volé. Quand on fait la guerre, les soldats tuent leurs ennemis, sans commettre un péché. D'ailleurs, vous voyez que Dieu ne vouloit pas qu'*Isâc* fut tué : & *Abraham*, qui savoit que Dieu est bon & sage, disoit en lui-même : puisque Dieu me commande cela, il n'y a point de mal, car Dieu ne commande jamais le péché.

*Lady* MARY.

*Isâc* étoit un bon enfant. Je veux être bien obéissante comme lui, & si Dieu disoit à la Maman de me tuer, je lui dirois, que je le veux bien.

*Madem.* B O N N E.

Il ne dira pas cela à votre Maman; mais, peut-être le dira-t-il à la fièvre, à la petite vérole, ou à quelque autre maladie. S'il ne veut pas votre vie, peut-être voudra-t-il vos yeux, vos oreilles, ou quelque autre partie de votre corps. Quand donc vous ferez malade, il faut dire comme *Isâc*: mon Dieu, c'est vous qui m'avez donné la vie, si vous voulez me l'ôter par cette maladie, je le veux bien. *Lady Charlotte*, vous avez quelquefois beaucoup de peine à entendre, vous avez mal à l'oreille, un autre aura mal aux yeux; dites alors de tout votre cœur: mon Dieu, tout est à vous; si vous voulez me rendre sourde, ou aveugle, je le veux bien. Il en faut dire autant, quand on perd sa fortune, & tout ce qu'on possède dans le Monde, & penser, je suis sûre que le bon Dieu m'aime; puisqu'il m'ôte ces choses, apparemment qu'elles ne valaient rien pour moi: si elles eussent été bonnes pour moi, Dieu ne me les auroit pas ôtées, cela est bien sûr.

*Lady* S E N S É E.

Si l'on pensoit toujours à cela, ma Bonne, on n'auroit jamais de chagrin.

*Madem.* B O N N E.

Cela est vrai, ma chère ; c'est pour cela que nous voyons quelquefois des personnes qui nous paroissent très malheureuses, & qui sont pourtant fort contentes. Allons, *Lady Charlotte*, dites nous votre histoire.

*Lady* C H A R L O T T E.

*Abraham*, voulant marier son fils *Isâc*, appella son intendant, & lui dit d'aller dans le païs, où demouroit son frère, qui s'appelloit *Nacor*, pour chercher une femme à son fils. Quand l'intendant fut arrivé dans le païs de *Nacor*, il pria Dieu de faire réussir son voyage & dit : Seigneur, montrez moi la femme que vous voulez donner à mon jeune maître. Et comme il s'étoit assis auprès d'un puits, il dit encore à Dieu : Seigneur, les filles de la ville vont venir chercher de l'eau à la fontaine ; je leur demanderai à boire ; inspirez à celle qui doit être la femme d'*Isâc*, de me présenter honnêtement sa cruche, & de m'offrir aussi à boire pour mes chameaux. En même tems les filles sortirent de la ville, & il y en avoit une qui étoit fort belle. L'intendant s'approcha d'elle & lui demanda à boire :

de tout mon cœur, lui dit cette fille ; en même tems elle baiffa fa cruche, & lui dit : je veux auffi donner à boire à vos chameaux. L'intendant lui demanda comment elle s'appelloit. Elle lui répondit : je m'appelle *Rebecca* ; mon grand père se nommoit *Nacor*. Alors l'intendant remercia Dieu, & fit présent à *Rebecca* d'une bague d'or, & de belles boucles d'oreilles. *Rebecca* courut à fa maison, pour montrer fes présens à ses frères ; car elle favoit qu'une fille ne doit pas prendre des présens des hommes, sans la permission de ses parens. *Laban*, frère de *Rebecca* ayant vû ces présens, courut à la fontaine, & pria l'intendant de venir loger chez lui. Cet homme ne voulut, ni boire, ni manger, qu'il n'eût fait sa commission. Il demanda *Rebecca* en mariage pour *Isâc*, & ses frères y consentirent. Ils dirent ensuite à *Rebecca* : voulez-vous aller avec cet homme pour épouser votre cousin *Isâc* ? Elle répondit, je le veux bien ; & ell partit avec l'intendant, qui lui fit de beaux présens & à ses frères. Quand ils eurent marché bien longtems, *Rebecca* vit un homme qui se promenoit dans les champs, & l'intendant, lui ayant dit que c'étoit *Isâc*, elle mit son voile sur sa tête, & *Isâc* l'épousa bientôt ;

& il aima tellement *Rebecca*, qu'elle le consola un peu de la mort de sa mère *Sara*, qui mourut peu de tems après.

*Miss* M O L L Y.

Cette histoire est bien belle, ma Bonne ; mais je voudrois savoir, pourquoi *Abraham* envoyoit si loin pour chercher une femme à son fils ? est-ce qu'il n'y avoit pas de filles dans le païs où il étoit ?

*Madem.* B O N N E.

Il y en avoit, ma chère ; mais ces filles n'étoient pas fort sages, & *Abraham* vouloit donner une bonne femme à son fils, & ne se soucioit pas qu'elle fut riche. Remarquez, mes enfans, ce que fit l'intendant d'*Abraham*. Il pria Dieu de lui trouver une femme pour son maître. Cela nous apprend à demander à Dieu tous nos besoins : il est si bon qu'il ne s'offense pas de cette liberté. Il faut lui demander généralement toutes les choses qui nous sont nécessaires.

*Lady* M A R Y.

Mais, le bon Dieu fait bien que nous avons besoin de ces choses ; ainsi, il n'est pas nécessaire de les lui demander.

*Madem.* B O N N E.

Pardonnez-moi, ma chère. Dieu fait bien que nous avons besoin de pain, cependant Jésus-Christ nous ordonne de lui en demander tous les jours, dans la prière qu'il nous a enseignée. Ne dites-vous pas tous les matins & soirs dans votre prière : donne nous notre pain quotidien, c'est-à-dire, le pain de tous les jours ?

*Lady* C H A R L O T T E.

Cela est vrai, ma Bonne, je n'y avois jamais fait attention.

*Lady* S E N S É E.

Pour moi, je demande toujours au bon Dieu tout ce que j'ai besoin. Quand je commence mes leçons, je le prie de me faire la grace de bien apprendre ; quand Maman est malade, ou mes sœurs, ou Papa, je le prie de les guérir ; quand j'ai envie d'avoir quelque chose, je prie Dieu d'inspirer à Maman de me la donner ; & Dieu est si bon, qu'il m'accorde toujours tout ce que je lui demande.

*Madem.* BONNE.

Conservez bien cette habitude, ma chère. Accoûtumons nous, mes enfans, à regarder Dieu comme notre bon père & notre bon maître. Un enfant demande avec confiance les choses justes à son père, un domestique à son maître. Mais comme nous ne savons pas nos vrais besoins, & que nous pourrions demander des choses, qui ne seroient pas bonnes pour nous, disons toujours : accordez-moi cette chose, Seigneur, si elle est bonne pour votre gloire, & mon salut. Voyons à présent, si nous dirons quelque chose de la Géographie. La dernière fois, nous avons parlé des noms qu'on donne aux différentes parties de la terre ; c'est-à-dire du continent, de l'île, de la presqu'île, de l'isthme & du cap ; il faut apprendre aujourd'hui les différens noms, qu'on donne aux différentes parties de l'eau.

Voyez-vous ce grand amas d'eau ? On l'appelle *Océan* ; on l'appelle aussi *mer*, de l'amertume de son eau. Il y en a quatre, qui prennent leurs noms des côtés, ou points du Monde, vers lesquels ils sont situés : ce sont l'*océan Septentrional*, l'*océan Méridional*, l'*océan Oriental*, & l'*océan Occidental*. On appelle *golfe*, une portion

de l'océan qui s'avance dans les terres. *Baie* est un golfe dont l'ouverture est grande. *Archipel* est une mer où il y a un amas d'îles ; *Détroit* est un passage étroit d'une mer à une autre. *Lac* est un amas d'eau, entouré de terre ; & *rivière*, une eau qui coule toujours. Comprenez-vous cela, mes enfans ?

*Lady* CHARLOTTE.

Oui, ma Bonne, un golfe est une mer, qui s'avance dans la terre, comme le *golfe de Venise* : un détroit est une rue de mer, qui joint deux mers ensemble, comme le *détroit de Gibraltar*, qui joint le grand océan à la mer Méditerranée.

*Madem.* BONNE.

Fort bien ; on appelle aussi un détroit, une mer resserrée entre deux terres : voyez sur cette carte. Entre l'île de Corse, & l'île de Sardaigne, il y a une petite rue de mer ; on la nomme le *détroit de Boniface*.

*Lady* SPIRITUELLE.

Ma Bonne, d'où vient appelle-t-on la petite rue de mer, qui est entre l'Italie & la Sicile, le *Phare de Messine* ? que veut dire ce mot de *Pbare* ?

*Madem.*

*Madem.* BONNE.

Je ne fai pas le Grec, ma chère, & ce mot vient du Grec ; mais nous pouvons le deviner. Les vaisseaux qui sont sur la mer, ne peuvent sans danger s'approcher de la terre. Pour les avertir que la terre n'est pas loin, on met du feu, ou de la lumière sur le bord de la mer, & alors les gens qui sont dans le vaisseau, voyant ce feu, ou cette lumière pendant la nuit, n'approchent pas. Or, il y avoit un roi en Egypte, nommé *Ptolemée*, qui fit bâtir une tour de marbre, qui étoit si belle, qu'on a dit qu'elle étoit une des sept merveilles du Monde. On mettoit une lumière au haut de cette tour, qu'on appella *Pharos*, pour avertir les vaisseaux ; & depuis ce tems, on a nommé *phares* les endroits élevés, où l'on met de la lumière la nuit, pour ceux qui sont sur la mer ; & c'est une de ces tours, qui s'appelloit le *phare de Messine*, qui a donné le nom à ce détroit. Nous pouvons donc penser que le mot de *Pharos*, veut dire *une lumière qui conduit pendant la nuit les mariniers.*

*Lady* M A R Y.

Ainsi, les lanternes qui sont aux portes, sont aussi des *Phares*.

*Madem.* B O N N E.

Oui, ma chère.

*Miss* M O L L Y.]

Vous nous avez dit, qu'il y avoit sept merveilles du Monde. Apprenez - nous quelles sont les autres.

*Madem.* B O N N E.

Je vai vous les dire toutes comme je les fai. Les *murailles & les jardins de Babilone*, le *phare d'Alexandrie*, le *tombeau de Mausole*, le *Colosse de Rhodes*, le *temple de Diane à Ephèse*, le *labyrinthe de Minos dans l'île de Crète*, & les *pyramides d'Egypte*.

*Lady* C H A R L O T T E.

Qu'est-ce que c'étoit que toutes ces choses ?

*Madem.* B O N N E.

*Lady Sensée* va vous les expliquer, mes enfans. Allons, ma chère, apprenez à

ces dames ce que c'étoit que le tombeau de *Mausole*.

*Lady SENSE'E.*

Il y avoit une reine de Carie, nommée *Artémise*, qui aimoit beaucoup son mari *Mausole*. Il mourut, & elle lui fit faire un tombeau magnifique. Depuis ce tems, on a appellé *Mausolées*, les ouvrages que l'on fait pour honorer la mémoire des morts.

*Lady CHARLOTTE.*

Ah ! voila pourquoi on nomme mausolées ces figures de marbre qui sont à Westminster. Je n'oublierai pas d'où vient ce nom.

*Lady SENSE'E.*

Quoique ce tombeau qu'*Artémise* avoit fait bâtir, fut si magnifique, elle ne le trouva pas digne de recevoir les cendres de son mari.

*Lady CHARLOTTE.*

Où les mit-elle donc, Madame ?

*Lady SENSE'E.*

Elle les mêloit chaque jour avec sa soupe & son vin ; ainsi, elle les avala tout-à-fait.

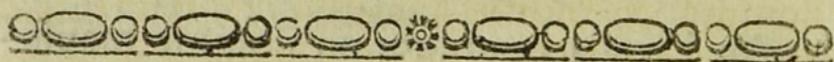
184 VIII. D I A L O G U E.

*Lady* SPIRITUELLE.

N'est-ce pas cette *Artémise*, qui combattit pour *Xerxès*, roi de Perse, contre les Grecs, à Salamine ?

*Madem.* B O N N E.

Non, ma chère, celle-là vivoit auparavant. Il faut nous séparer, Mesdames, il est tard. La première fois nous parlerons des autres merveilles du Monde.



IX. D I A L O G U E.

Neuvième Journée.

*Lady* M A R Y.

B O N J O U R, ma Bonne, nous direz-vous un joli conte de fée, aujourd'hui ?

*Madem.* B O N N E.

Non, ma chère, mais à la place d'un conte de fée, *Lady Sensée* vous dira la fable du labyrinthe, qui étoit une des sept merveilles du Monde. Quand je dis que c'est une fable, ce n'est pas qu'il n'y ait

pas eu un labyrinthe, un *Minos*, un *Thésée*, & les autres personnes, dont nous allons parler ; mais c'est qu'on a mêlé des fables aux actions véritables de ces gens-là. Alons, *Lady Sensée*, commencez.

Il y avoit un roi de Crète, nommé *Minos*. Les Athéniens, ayant tué son fils, il leur déclara la guerre, & remporta la victoire, & condamna les Athéniens à lui donner tous les neuf ans, sept garçons & sept filles, pour être dévorés par le Minotaure. Ce Minotaure étoit un monstre, moitié homme & moitié taureau. Il demouroit dans une maison, qu'on nommoit le labyrinthe. Cette maison étoit faite de façon, qu'on ne pouvoit retrouver son chemin, quand on y étoit entré ; car il y avoit mille tours & détours. Ainsi, les pauvres Athéniens, qu'on mettoit dans cette maison, y seroient morts de faim, quand même ils n'auroient pas été mangés par le monstre. Le fils du roi d'Athènes, qui se nommoit *Thésée*, résolut d'aller en Crète, avec les jeunes gens qu'on y envoyoit, afin de tuer le Minotaure. Quand il fut arrivé dans ce pais, la fille de *Minos* appelée *Ariadne*, devint amoureuse de *Thésée*. Il lui promit de l'enlever, si elle vouloit lui sauver la vie. *Ariadne* lui donna un peloton de fil,

& lui dit de l'attacher à la porte du labyrinthe. Il tenoit le peloton dans sa main, & devoit le fil à mesure qu'il avançoit. Ayant rencontré le Minotaure, il le tua ; & ayant suivi son fil, il retrouva la porte, & sortit. Ainsi, les Athéniens ne furent plus obligés d'envoyer personne, pour être mangés par ce monstre. Quand *Thésée* retourna dans Athènes, *Ariadne* s'enfuit avec lui ; mais il la méprisa, parce qu'une fille, qui s'en va avec un homme, ne mérite pas d'être estimée. Il se leva donc de grand matin, pendant qu'elle dormoit dans une île, où ils étoient descendus pour passer la nuit. Quand *Ariadne* se réveilla, & qu'elle vit que le vaisseau étoit parti, elle pleura & avoit bien du regret d'avoir quitté la maison de son père, mais ses regrets étoient inutiles. *Bacchus*, Dieu du vin, passa par-là, & comme *Ariadne* étoit belle, il en eut compassion, & l'épousa. Elle avoit une couronne sur la tête. *Bacchus* la jeta au Ciel, & la changea en étoiles. Quand *Thésée* partit d'Athènes, il promit à son père *Egée*, s'il étoit victorieux, de mettre un drapeau blanc au haut de son vaisseau ; il l'oublia, & son père, qui venoit tous les jours voir si le vaisseau n'arrivoit point, le voyant sans drapeau, crut que son

filz étoit mort, & il se jetta dans la mer. *Thésée* envoya des présens au Dieu *Apollon* pour le remercier de sa victoire, & il ordonna que tous les ans, on enverroit le même vaisseau avec des présens. Tout le tems que ce vaisseau étoit hors d'Athènes, on ne pouvoit faire mourir personne, & on attendoit qu'il fut revenu.

*Lady* CHARLOTTE.

Ma Bonne, ce *Thésée* étoit un méchant homme, d'abandonner ainsi cette pauvre princesse, qui lui avoit sauvé la vie.

*Madem.* BONNE.

Cela est vrai, ma chère ; mais s'il ne l'avoit pas laissée-là, il auroit fallu qu'il l'épousât, & il est facheux d'épouser une fille, qui court après les hommes. Tant qu'il eut besoin d'elle, il lui fit les plus belles promesses du monde ; mais les hommes ne se croient pas obligés de garder les promesses qu'ils font aux femmes ; ils sont charmés de pouvoir les attraper pour s'en mocquer après, & dire à tout le monde : voyez *Lady* une telle, je lui ai dit qu'elle étoit belle, que je l'aimois, & elle est assez sotte pour me croire.

*Lady* MARY.

Fi, que cela est vilain, ce sont des menteurs. Mais tous les hommes sont-ils comme cela, ma Bonne ? N'y a-t-il point une marque, pour connoître ceux qui nous aiment tout de bon, & ceux qui se moquent de nous ?

*Madem.* BONNE.

Oui, ma chère. Je suppose que vous foyez une grande fille, & qu'un gentilhomme devienne amoureux de vous. Si c'est tout de bon, il ne vous le dira pas, mais il ira trouver votre Papa & votre Maman, & il leur dira : votre fille est bien aimable ; si vous voulez me la donner pour ma femme, je vous ferai bien obligé, car je l'aime beaucoup. Si cet homme veut se moquer de vous, il vous dira secrètement qu'il vous aime, & vous priera de n'en point parler à votre Papa.

*Lady* MARY.

Fort bien ; & moi, je lui dirai tout d'abord : Monsieur, je dirai à mon Papa que vous m'aimez. Il sera bien attrapé, s'il me le disoit pour se moquer de moi. N'est-ce pas, ma Bonne ?

*Madem.* BONNE.

Oui, ma chère, cela le rendra tout honteux, & vous ne manquerez pas d'en avertir le Papa, ou la Maman : mais il ne faut dire cela qu'à eux, & jamais à vos bonnes amies, ni à votre femme de chambre.

*Lady* SPIRITUELLE.

Ma Bonne, j'ai une grande envie de favoir ce qu'il y a de vrai, dans ce que *Lady Sensée* vient de nous dire.

*Madem.* BONNE.

Presque tout, ma chère. Au lieu du monstre, c'étoit un capitaine Crétois, nommé *Taurus* : au lieu du peloton de fil, *Ariadne* donna à *Thésée* la carte du labyrinthe ; & au lieu de *Bacchus*, cette princesse épousa un prêtre de ce dieu. Je vai vous expliquer les autres quatre merveilles du Monde.

Les *murailles de Babylone* entouroient cette ville, la capitale du plus ancien empire du Monde : elles avoient 50 milles d'étendue, & 200 pieds de haut. Elles étoient si larges, que six chars y pouvoient passer de front, sans s'incommoder. Les *jardins suspendus de Babylone*, ont été

un ouvrage auffi merveilleux que fes murailles.

Le *Colosse de Rhodes* étoit une statue d'airain de grandeur démesurée, qui avoit la figure d'un homme. Les Rhodiens la consacrerent au dieu Apollon, & la placèrent à l'entrée du port de la ville de Rhodes, dans l'île de ce nom. Elle étoit si haute, & ses pieds étoient posés sur deux rochers si écartés, que les vaisseaux lui passoient à pleines voiles entre les jambes. Elle fut renversée par un tremblement de terre.

Le *Temple de Diane* étoit ce superbe édifice dans la ville d'Ephèse, qui avoit été dédié à la déesse *Diane*. L'extravagant *Hérostrate* le brula, pour se rendre fameux dans l'histoire.

Les *Pyramides d'Egypte* sont des ouvrages fameux, bâtis depuis quatre mille ans, que l'on voit encore dans le voisinage du Grand Caire. Elles servoient de sépulture aux rois d'Egypte. On fut vingt ans à construire la plus grande, & on y employa 366 mille ouvriers. On y avoit marqué, qu'il en avoit coûté simplement pour les ails, les poireaux, les oignons & autres légumes, fournis aux ouvriers, dix-huit cens talens, qui font environ quatre cens mille

livres sterling. Mais en voilà assez pour la Fable, aujourd'hui. Disons un mot de la Géographie. Prenons notre carte. Nous allons diviser l'Europe en trois principales parties : en partie du *Nord*, en partie du *milieu*, & en partie du *Sud*.

La partie du Nord comprend de l'Ouest à l'Est, les *Iles Britanniques*, qui consistent en deux grandes, & un grand nombre de petites. La plus considérable est la *Grande Bretagne*. Dans celle-ci, il y a deux royaumes ; l'*Angleterre* au Sud, & l'*Ecosse* au Nord. L'autre Ile, qui est plus petite, s'appelle l'*Irlande*.

*Lady* MARY.

Je ne savois pas que je demeuerois dans la Grande Bretagne.

*Madem.* BONNE.

Cela est vrai, ma chère ; *Londres* est la principale ville, ou la capitale de l'Angleterre. *Edimbourg* est la capitale de l'Ecosse, & *Dublin* est la capitale de l'Irlande. Ces trois royaumes sont au même prince, qu'on appelle le roi d'Angleterre. A l'Est de l'Angleterre, on trouve le *Dannemarc*, dont la capitale est *Copenhague*, dans l'île

de Zéeland. La *Norvège*, qui est au Nord du Dannemarc, appartient aussi au roi de Dannemarc : sa ville capitale est *Christiania*. Ce roi possède aussi l'*Islande*, & cette île est encore plus au Nord de l'Europe, que l'Angleterre. A l'Est de la Norvège on trouve la *Suède*, autour du golfe de Bothnie, dans la mer Baltique. La capitale de la Suède est *Stockholm*. Enfin, à l'Est de la Suède, on trouve la *Russie*, ou *Moscovie*, qui est un très grand país : sa ville capitale est *Moscow*, mais aujourd'hui, *Petersbourg* en est la plus belle ville, & la résidence de l'Impératrice, & de la Cour de Russie. Voilà donc cinq parties principales de l'Europe au Nord : retenez les bien. La première fois, nous apprendrons les parties du milieu.

*Lady* SPIRITUELLE.

Ma Bonne, j'ai lu hier, dans le Magasin François, l'histoire de *Pierre le Grand*, qui a bâti la ville de *Petersbourg*. Je l'ai trouvée toute semblable au conte du prince *Charmant*, que vous nous avez raconté l'autre jour.

*Madem.*

*Madem.* BONNE.

C'est presque la même, ma chère ; & le roi *Absolu* ressemble un peu à *Charles XII*, roi de Suède. Je vous prêterai son histoire, quand vous aurez fini de lire *Mr. Rollin*. Allons, Mesdames, voyons ce que vous avez appris de l'histoire sainte.

*Lady* MARY.

Quand *Isâc* eut épousé *Rebecca*, il pria Dieu de lui envoyer des enfans. Elle eut deux fils, l'ainé fut nommé *Esaü*, & le second *Jacob*. Vous savez bien, Mesdames, qu'ordinairement il n'y a parmi les nobles, que l'ainé qui ait un titre, & qui soit Lord ; le second ne l'est pas. On disoit donc milord *Esaü*, & maître *Jacob*. Un jour, milord fut à la chasse, & quand il revint à la maison, il avoit une grande faim. Il trouva maître *Jacob* qui venoit de faire une soupe aux lentilles, & qui alloit la manger. Milord *Esaü* lui dit : mon frère, donnez-moi votre soupe. Je l'ai faite pour moi, répondit *Jacob* ; mais si vous voulez me donner votre titre, je vous donnerai ma soupe. *Esaü*, qui étoit un gourmand, vendit son titre pour cette soupe : ainsi, *Jacob*

devint l'ainé & fut Lord, au lieu qu'*Esau* ne fut plus que Maître.

*Madem.* B O N N E.

Vous voyez, Mesdames, combien la gourmandise fait faire de sottises. C'est un vilain défaut. Outre que c'est un péché d'être gourmande, cela rend malade, stupide, & fait mourir jeune : mais je ne vous en dirai pas davantage sur cet article ; je vous estime trop, mes enfans, pour croire que vous foyez gourmandes. C'est un vice si bas, si honteux, que je ne voudrois pas souffrir en votre compagnie, une jeune dame que je croirois gourmande. Vous rougissez *Miss Molly*, auriez-vous eu le malheur de faire quelque faute sur cet article ?

*Miss* M O L L Y.

Oui, ma Bonne. Il y a quelques jours que ma servante ne voulut pas me donner du thé le soir, & j'ai pleuré pendant plus d'une heure.

*Madem.* B O N N E.

Il faut vous corriger de ce vilain défaut, ma chère, & si vous voulez être bonne fille, & que je vous aime encore, il faut réparer

votre faute. Voyons, que ferez-vous pour cela ?

*Miss* M O L L Y.

Je ferai huit jours sans prendre du thé, ma Bonne, mais, aussi, vous ne penserez plus à cette sottise que j'ai faite.

*Madem.* B O N N E.

Pourquoi y penserois-je, ma bonne amie ? Quand nous sommes fâchées de nos fautes, & que nous les réparons, le bon Dieu les oublie ; je n'ai garde de m'en souvenir. Dites votre histoire, ma chère.

*Miss* M O L L Y.

*Esau* n'aimoit pas son frère *Jacob*, parce qu'il lui avoit acheté son titre, & qu'il lui avoit volé la bénédiction de son père. *Rebecca* dit à *Jacob* : j'ai peur que votre frère *Esau* ne se venge de vous ; ainsi, mon fils, allez trouver votre oncle *Laban*, & demeurez avec lui, jusqu'à ce que la colère de votre frère soit passée. *Laban* avoit deux filles. *Léa*, l'ainée étoit laide, & *Rachel*, la seconde étoit belle. *Jacob* devint amoureux de *Rachel*, & la demanda en mariage à *Laban*, qui lui dit : je vous donnerai ma

filles *Rachel*, si vous voulez être mon domestique pendant sept ans. *Jacob* y consentit, & il aimoit tant *Rachel*, que ces sept années lui parurent comme sept jours. Au bout de ce tems, il croyoit épouser *Rachel*, mais *Laban* le trompa, & mit dans le lit sa fille *Léa*. Comme *Jacob* se coucha sans chandelle, il ne s'apperçut pas que son beau-père l'avoit trompé ; mais le matin il fut bien fâché. *Laban* lui dit : ce n'est pas la coutume de marier la plus jeune avant l'ainée, mais si vous voulez me servir encore sept ans, je vous donnerai *Rachel* dans huit jours. *Jacob* y consentit, & après ce tems, *Laban*, qui voyoit que Dieu le bénissoit, à cause de *Jacob*, le pria de rester chez lui, & lui promit une bonne récompense : mais il cherchoit à le tromper, ce qui n'empêcha pas *Jacob* de devenir très riche. Il n'aimoit point sa femme *Léa*, & Dieu eut pitié d'elle. Il lui donna un grand nombre d'enfans, & *Rachel* n'en avoit point. A la fin, pourtant, elle eut un fils qui fut nommé *Joseph*. Cependant *Jacob* quitta son beau-père *Laban*, & revint dans son pays. Mais comme il en étoit proche, il apprit que son frère *Esau* venoit au devant de lui, avec un grand nombre d'hommes armés. Il eut peur, mais Dieu lui envoya

un ange pour le rassurer : & *Jacob* appaisa la colère de son frère par ses présens.

*Madem.* B O N N E.

Allons, *Lady Charlotte*, dites-nous votre histoire.

*Lady* C H A R L O T T E.

*Jacob* s'arrêta avec sa famille près de la ville de *Sichem*. Il avoit douze garçons, & une fille nommée *Dina*. Cette fille, qui étoit curieuse, voulut voir les filles de *Sichem*. Elle sortit donc, & le fils du roi l'ayant vue, en devint amoureux, & l'enleva. Les fils de *Jacob*, ayant appris cela, furent fort en colère ; mais le roi leur dit : ne vous fachez pas, donnez-moi votre sœur pour être la femme de mon fils, & devenons amis les uns & les autres. Les frères de *Dina* y consentirent ; mais deux d'entre eux, qu'on nommoit *Siméon* & *Lévi*, résolurent de se venger. Ils tuèrent en trahison le roi, son fils & tous les hommes de *Sichem*, & firent leurs femmes prisonnières. *Jacob* fut bien fâché quand il sut cette mauvaise action, & il avoit peur que les peuples des villes voisines, ne leur fissent la guerre. Dieu le rassura, & lui promit

comme il avoit fait à *Abraham* & à *Isâc*, de donner à ses enfans le païs, dans lequel il demeueroit aétuellement. *Jacob* quitta cet endroit & vint demeurer à *Beth-el*, qu'on a depuis appellé *Bethléem*. Quand ils y furent arrivés, *Rachel* eut encore un fils, & elle mourut quand il vint au monde. Elle le nomma *Beu-oni*, c'est-à-dire, l'enfant de ma douleur ; mais *Jacob* l'appella *Benjamin*. Et *Rachel* fut enterrée auprès de *Bethléem*.

*Lady* SPIRITUELLE.

Ma Bonne, il me semble que les enfans de *Jacob* n'étoient pas tous honnêtes gens. Ce *Siméon* & ce *Lévi* étoient bien cruels, de tuer tous les gens de la ville de *Sichem*, qui n'étoient pas coupables.

*Madem.* BONNE.

Ils étoient presque tous de grands coquins, comme vous le verrez bientôt. *Juda*, l'ainé, a commis de grands crimes, mais il y en avoit un qui étoit un fort honnête homme ; c'étoit *Joseph*.

*Lady* S E N S E ' E .

Mon Dieu, je ne comprends pas pourquoi les hommes sont méchans. Il y a tant de plaisir à faire son devoir. Pour moi, quand j'ai fait une faute, je suis si tourmentée, qu'il ne m'est pas possible de dormir toute la nuit. Est-ce que *Lévi & Siméon*, qui tuèrent tous ces gens, n'étoient pas aussi tourmentés ?

*Madem.* B O N N E .

Oui, ma chère. Dans le commencement qu'on est méchant, la conscience tourmente ; mais quand, malgré ses reproches, on continue à commettre le crime, petit-à-petit les remords diminuent, & à la fin, la conscience ne dit plus mot ; ce qui est le plus grand de tous les malheurs. Remarquez aussi, mes enfans, combien il est dangereux pour une jeune dame, d'être curieuse, & d'aimer à courir. Si *Dina* avoit resté chez elle, elle n'auroit pas causé les effroyables malheurs que nous venons d'entendre. Les femmes sont faites pour la retraite, il faut qu'elles s'accoutument à l'aimer, & j'ai très mauvaise opinion d'une fille qui aime à courir, à se faire voir partout. Je vous disois il y a quelque tems,

que les femmes étoient destinées à veiller sur leurs familles. Comment le peuvent-elles faire, si elles sont toujours hors de leur maison ?

*Lady* SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, quand on est riche, on a des domestiques pour veiller sur sa famille : je croyois qu'il n'y avoit que les pauvres femmes qui dussent s'occuper du soin de leur maison.

*Madem.* BONNE.

Vous vous trompiez, ma chère. Dieu n'a pas dit que les riches ne mangeroient pas leur pain à la sueur de leur front. Tout le monde doit travailler ; c'est la pénitence de tout le monde : & le travail d'une lady, comme d'une marchande, est d'avoir soin de sa famille. Je suppose même, que l'oisiveté ne fût pas un péché : les dames devroient toujours s'occuper du soin de leurs maisons. Retenez bien ceci, mes enfans. Quand vous seriez beaucoup plus riches que vous n'êtes, si vous ne prenez pas garde à vos affaires, vos domestiques vous voleront ; les marchands feront d'accord avec eux pour vous vendre trop cher ; vous

deviendrez pauvres, ou du moins vos enfans le deviendront. Or il n'y a rien de plus honteux, que de devenir pauvre par sa faute : tout le monde se mocque de ces pauvres là, & loin d'en avoir pitié, on les méprise.

*Lady* M A R Y.

Vous dites que tout le monde est obligé de travailler, mais les rois & les reines n'y sont pas obligés.

*Madem.* B O N N E.

Je vous demande pardon, ma chère, un bon roi, une bonne reine, travaillent beaucoup plus que le plus pauvre de leurs sujets. Il y a de deux fortes de manières de travailler, Mesdames ; un païsan travaille à la terre, un menuisier travaille sur le bois, une couturière fait des habits ; mais ce travail là n'est pas fort difficile. Celui où l'esprit travaille, l'est bien davantage, & voila l'ouvrage des rois & des reines. Comme Dieu leur demandera compte de tout le mal, qui se fait par leur faute & leur négligence, ils doivent penser jour & nuit, à s'instruire de tout ce qui se fait dans leur royaume ; & je vous assure qu'un bon roi, un grand roi, n'a pas un moment de repos.

*Lady SPIRITUELLE.*

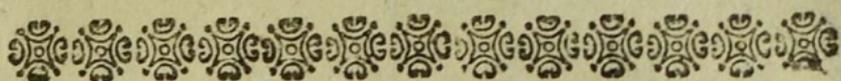
Si cela est, ma Bonne, il n'y a pas beaucoup de plaisir à être roi.

*Madem. BONNE.*

Pardonnez-moi, ma chère. Un roi peut être le plus heureux de tous les hommes, mais, pour le devenir, il faut qu'il ne se donne pas un moment de repos. Ce travail, que vous regardez comme une peine, fait tout le bonheur, toute la gloire de sa vie. Dites-moi, je vous prie, une bonne mère trouve-t-elle de la peine à s'occuper de ses enfans ? non, sans doute. Eh bien, un bon roi est le père de ses sujets ; loin de trouver de la peine à s'occuper des choses qui peuvent les rendre heureux, cela lui donne une satisfaction infinie.

Adieu, mes enfans. La leçon a été un peu courte aujourd'hui, car je suis incommodée ; nous récompenserons cela la première fois.

*Fin du premier Tome.*



Noms des DAMES qui paroîtront dans ces Dialogues.

Mad<sup>lle</sup> BONNE, Gouvernante de  
*Lady* SENSE'E.

*Lady* SENSE'E, âgée de 12 ans.

*Lady* SPIRITUELLE, âgée de 12  
ans.

*Lady* MARY, âgée de 5 ans.

*Lady* CHARLOTTE, âgée de 7  
ans.

*Miss* MOLLY, âgée de 7 ans.

*Lady* BABIOLE, âgée de 10 ans.

*Lady* TEMPETE, âgée de 13 ans.



100

100

Noms des Dames qui paroi-  
ssent dans ces Dialogues.

M<sup>lle</sup> Bonne, Gouvernante de

M<sup>lle</sup> SENSÉE.

M<sup>lle</sup> SENSÉE, âgée de 12 ans.

M<sup>lle</sup> SENSÉE, âgée de 12

ans.

M<sup>lle</sup> MARY, âgée de 7 ans.

M<sup>lle</sup> CHARLOTTE, âgée de 7

ans.

M<sup>lle</sup> MARY, âgée de 7 ans.

M<sup>lle</sup> BARRON, âgée de 10 ans.

M<sup>lle</sup> THOMPSON, âgée de 13 ans.

100

# MAGASIN

DES

ENFANS,

OU

DIALOGUES

ENTRE

une sage GOUVERNANTE

ET

plusieurs de ses E'LEVES de la première  
DISTINCTION,

DANS lesquels on fait *penser, parler, agir* les jeunes gens  
suivant le génie, le tempérament, & les inclinations  
d'un chacun.

ON y représente les *défauts* de leur âge, & l'on y montre  
de quelle manière on peut les en *corriger* : on s'applique  
autant à leur *former le cœur*, qu'à leur *éclairer l'esprit*.

ON y donne un *Abrégé de l'Histoire Sacrée*, de la *Fable*, de  
la *Géographie*, &c. : le tout rempli de *réflexions utiles*,  
& de *contes moraux* pour les amuser agréablement; & écrit  
d'un stile simple & proportionné à la tendresse de leurs  
années :

PAR

Mad<sup>e</sup> LE PRINCE DE BEAUMONT.

---

TOME II.

---

A LONDRES,

Se vend chez J. NOURSE, à l'Enseigne de l'Agneau, vis-  
à-vis Catherine-Street, dans le Strand.

1758.





LE  
MAGASIN  
DES  
ENFANS.

---

X. DIALOGUE.

Septième Journée.

*Madem.* BONNE.

**B**ON-JOUR Mesdames ; aujourd'hui je vais vous rendre bien contentes ; j'ai lu hier un fort joli conte, & je vais vous le raconter.

Il y avoit une fois un roi qui aimoit passionnément une princesse ; mais elle ne vouloit pas se marier, parce qu'elle étoit enchantée. Il fut consulter une fée, pour savoir comment il devoit faire pour être

aimé de cette princesse. La fée lui dit : vous savez que la princesse a un gros chat qu'elle aime beaucoup ; elle doit épouser celui qui sera assez adroit, pour marcher sur la queue de son chat. Le prince dit en lui-même, cela ne sera pas fort difficile. Il quitta donc la fée, déterminé à écraser la queue du chat, plutôt que de manquer à marcher dessus, il courut au palais de sa maîtresse. Minon vint au devant de lui, faisant le gros dos, comme il avoit coutume : le roi leva le pied ; mais lorsqu'il croyoit l'avoir mis sur sa queue, Minon se retourna si vite, qu'il ne prit rien sous son pied. Il fut pendant huit jours à chercher à marcher sur cette fatale queue : mais il sembloit qu'elle fut pleine de vis-argent, car elle remuoit toujours. Enfin, le roi eut le bonheur de surprendre Minon pendant qu'il étoit endormi, & lui appuya le pied sur la queue de toute sa force. Minon se réveilla en miaillant horriblement : puis, tout-à-coup, il prit la figure d'un grand homme, & regardant le prince avec des yeux pleins de colère, il lui dit : tu épou-feras la princesse, puisque tu as détruit l'enchantement qui t'en empêchoit, mais je m'en vengerai. Tu auras un fils, qui sera toujours malheureux, jusqu'au moment où

il connoîtra qu'il aura le nez trop long, & si tu parle, de la menace que je te fais, tu mourras sur le champ. Quoique le roi fut fort effrayé de voir de grands hommes qui étoit enchanteur, il ne pût s'empêcher de rire de cette menace. Si mon fils a le nez trop long, dit-il en lui-même, à moins qu'il ne soit aveugle, ou manchot, il pourra toujours le voir, ou le sentir. L'enchanteur ayant disparu, le roi fut trouver la princesse, qui consentit à l'épouser ; mais il ne vécut pas longtems avec elle, & mourut au bout de huit mois. Un mois après, la reine mit au monde un petit prince qu'on nomma *Désir*. Il avoit de grands yeux bleus, les plus beaux du monde ; une jolie petite bouche, mais son nez étoit si grand, si grand, qu'il lui couvroit la moitié du visage. La reine fut inconsolable, quand elle vit ce grand nez ; mais les dames qui étoient à côté d'elle, lui dirent que ce nez n'étoit pas aussi grand qu'il le lui paroïssoit ; que c'étoit un nez à la romaine, & qu'on voyoit par les histoires, que tous les héros avoient eu un grand nez. La reine, qui aimoit son fils à la folie, fut charmée de ce discours, & à force de regarder *Désir*, son nez ne lui parût plus si grand. Le prince fut élevé avec soin, & si-tôt qu'il fut parler,

on faisoit devant lui toutes sortes de mauvais contes sur les personnes qui avoient le nez court. On ne souffroit auprès de lui, que ceux dont le nez ressembloit un peu au sien, & les courtisans, pour faire leur cour à la reine & à son fils, tiroient plusieurs fois par jour, le nez de leurs petits enfans, pour le faire allonger ; mais ils avoient beau faire ; ils paroissoient camards auprès du prince *Désir*. Quand il fut raisonnable, on lui apprit l'histoire, & quand on lui parloit de quelque grand prince, ou de quelque belle princesse, on disoit toujours qu'ils avoient le nez long. Toute sa chambre étoit pleine de tableaux, où il y avoit des grands nez, & *Désir* s'accoutuma si bien à regarder la longueur du nez comme une perfection, qu'il n'eût pas voulu pour une couronne, faire ôter une ligne du sien. Lorsqu'il eut vingt ans, & qu'on pensa à le marier, on lui présenta le portrait de plusieurs princesses. Il fut enchanté de celui de *Mignone* : c'étoit la fille d'un grand roi, & elle devoit avoir plusieurs royaumes ; mais *Désir* n'y pensoit seulement pas, tant il étoit occupé de sa beauté. Cette princesse, qu'il trouvoit charmante, avoit pourtant un petit nez retroussé, qui faisoit le plus joli effet du monde sur son visage ;

mais, qui jetta les courtisans dans le plus grand embarras. Ils avoient pris l'habitude de se moquer des petits nez, & il leur échappoit quelquefois de rire de celui de la princesse ; mais *Désir* n'entendoit pas raillerie sur cet article, & il chassa de sa cour deux courtisans qui avoient ôsé parler mal du nez de *Mignone*. Les autres devenus sages par cet exemple, se corrigèrent, & il y en eut un qui dit au prince, qu'à la vérité, un homme ne pouvoit pas être aimable, sans avoir un grand nez ; mais que la beauté des femmes étoit différente ; & qu'un savant, qui parloit Grec, lui avoit dit, qu'il avoit lu dans un vieux Manuscrit Grec, que la belle *Cléopâtre* avoit le bout du nez retrouffé. Le prince fit un présent magnifique à celui qui lui dit cette bonne nouvelle ; & il fit partir des ambassadeurs pour aller demander *Mignone* en mariage. On la lui accorda, & il fut au devant d'elle plus de trois lieues, tant il avoit envie de la voir ; mais lorsqu'il s'avançoit pour lui baiser la main, on vit descendre l'enchanteur qui enleva la princesse à ses yeux, & le rendit inconsolable. *Désir* résolut de ne point rentrer dans son royaume, qu'il n'eut retrouvé *Mignone*. Il ne voulut permettre à aucun de ses courtisans de le

suivre, & étant monté sur un bon cheval, il lui mit la bride sur le col, & lui laissa prendre le chemin qu'il voulut. Le cheval entra dans une grande plaine, où il marcha toute la journée sans trouver une seule maison. Le maître & l'animal mouroient de faim; enfin sur le soir, il vit une caverne, où il y avoit de la lumière : il y entra, & vit une petite vieille qui paroissoit avoir plus de cent ans. Elle mit ses lunettes pour regarder le prince, mais elle fut longtems sans pouvoir les faire tenir, parce que son nez étoit trop court. Le prince & la fée (car c'en étoit une) firent chacun un éclat de rire en se regardant, & s'écrièrent tous deux en même tems, ah ! quelle drôle de nez. Pas si drôle que le vôtre, dit *Désir* à la fée ; mais Madame, laissons nos nez pour ce qu'ils sont, & soyez assez bonne pour me donner quelque chose à manger, car je meurs de faim, aussi bien que mon pauvre cheval. De tout mon cœur, lui dit la fée. Quoique votre nez soit ridicule, vous n'en êtes pas moins le fils du meilleur de mes amis. J'aimois le roi votre père, comme mon frère ; il avoit le nez fort bien fait ce prince. Et que manque-t-il au mien ? dit *Désir*. Oh, il n'y manque rien, reprit la fée, au contraire, il n'y a que trop d'étoffe :

mais n'importe ; on peut être fort honnête homme, & avoir le nez trop long: Je vous disois donc, que j'étois l'amie de votre père ; il me venoit voir souvent dans ce tems-là, & à propos de ce tems-là, savez-vous bien que j'étois fort jolie alors, il me le disoit. Il faut que je vous conte une conversation que nous eumes ensemble, la dernière fois qu'il me vit. Hé, Madame, dit *Désir* ; je vous écouterai avec bien du plaisir, quand j'aurai soupé : pensez, s'il vous plaît, que je n'ai pas mangé d'aujourd'hui. Le pauvre garçon, dit la fée ; il a raison, je n'y pensois pas. Je vais donc vous donner à souper, & pendant que vous mangerez, je vous dirai mon histoire en quatre paroles, car je n'aime pas les longs discours. Une langue trop longue, est encore plus insupportable qu'un grand nez, & je me souviens, quand j'étois jeune, qu'on m'admiroit, parce que je n'étois pas une grande parleuse, on le disoit à la reine ma mère ; car telle que vous me voyez, je suis la fille d'un grand roi. Mon père. . . votre père mangeoit quand il avoit faim, lui dit le prince, en l'interrompant. Oui, sans doute, lui dit la fée, & vous souperez aussi tout-à-l'heure, je voulois vous dire seulement, que mon père. . . Et moi, je ne

veux rien écouter que je n'aie à manger, dit le prince, qui commençoit à se mettre en colère. Il se radoucit pourtant, car il avoit besoin de la fée, & lui dit : je fais que le plaisir que j'aurois en vous écoutant, pourroit me faire oublier ma faim, mais mon cheval qui ne vous entendra pas, a besoin de prendre quelque nourriture. La fée se rengorgea à ce compliment. Vous n'attendrez pas d'avantage, lui dit-elle, en appelant ses domestiques ; vous êtes bien poli, & malgré la grandeur énorme de votre nez, vous êtes fort aimable. Peste soit de la vieille avec mon nez, dit le prince en lui-même. On diroit que ma mère lui a volé l'étoffe qui manque au sien : si je n'avois pas besoin de manger, je laisserois-là cette babillarde, qui croit être petite parleuse. Il faut être bien sot, pour ne pas connoître ses défauts : voila ce que c'est d'être née princesse ; les flatteurs l'ont gâtée, & lui ont persuadée qu'elle parloit peu. Pendant que le prince pensoit cela, les servantes mettoient la table, & le prince admiroit la fée qui leur faisoit mille questions, seulement, pour avoir le plaisir de parler : il admiroit surtout une femme de chambre, qui, à propos de tout ce qu'elle voyoit, louoit sa maîtresse sur sa discrétion ; parbleu, pensoit-il

en mangeant, je suis charmé d'être venu ici. Cet exemple me fait voir combien j'ai fait sagement de ne pas écouter les flatteurs. Ces gens là, nous louent éfrontement, nous cachent nos défauts, & les changent en perfections ; pour moi je ne ferai jamais leur dupe, je connois mes défauts, Dieu merci. Le pauvre *Désir* le croyoit bonnement, & ne sentoit pas, que ceux qui avoient loué son nez, se mocquoient de lui, comme la femme de chambre de la fée se mocquoit d'elle ; car le prince vit qu'elle se retournoit de tems en tems pour rire. Pour lui, il ne disoit mot, & mangeoit de toutes ses forces. Mon prince, lui dit la fée, quand il commençoit à être rassasié, tournez-vous un peu, je vous prie, votre nez fait un ombre qui m'empêche de voir ce qui est sur mon assiette. Ah, ça, parlons de votre père ; j'allois à sa Cour dans le tems qu'il n'étoit qu'un petit garçon ; mais il y a quarante ans que je suis retirée dans cette solitude. Dites moi un peu comment l'on vit à la Cour à présent ; les dames aiment t-elles toujours à courir ? de mon tems, on les voyoit le même jour à l'assemblée, aux spectacles, aux promenades, au bal . . . . . Que votre nez est long ! je ne puis m'ac-

coûtumer à le voir. En vérité, Madame, lui répondit *Désir*, cessez de parler de mon nez, il est comme il est, que vous importe, j'en suis content, je ne voudrois pas qu'il fût plus court, chacun l'a comme il peut. Oh, je vois bien que cela vous fâche, mon pauvre *Désir*, dit la fée, ce n'est pourtant pas mon intention ; au contraire, je suis de vos amies, & je veux vous rendre service ; mais malgré cela, je ne puis m'empêcher d'être choquée de votre nez : je ferai pourtant en sorte, de ne vous en plus parler, je m'efforcerai même de penser que vous êtes camard, quoi qu'à dire la vérité, il y aît assez d'étoffe dans ce nez pour en faire trois raisonnables. *Désir* qui avoit soupé, s'impatienta tellement des discours sans fin, que la fée faisoit sur son nez, qu'il se jeta sur son cheval, & sortit. Il continua son voyage, & partout où il passoit, il croyoit que tout le monde étoit fou, parce que tout le monde parloit de son nez ; mais malgré cela, on l'avoit si bien accoûtumé à s'entendre dire que son nez étoit beau, qu'il ne put jamais convenir avec lui-même qu'il fut trop long. La vieille fée, qui vouloit lui rendre service, s'avisa malgré lui, d'enfermer *Mignone* dans un palais de cristal, & mit ce palais sur le chemin du prince.

*Désir*

*Désir* transporté de joie, s'efforça de le casser ; mais il n'en peut venir à bout. Désespéré, il voulut s'approcher pour parler du moins à la princesse, qui, de son côté, approchoit aussi sa main de la glace. Il vouloit baiser cette main, mais de quelque côté qu'il se tournât, il ne pouvoit y porter la bouche, parce que son nez l'en empêchoit. Il s'aperçut pour la première fois, de son extraordinaire longueur, & le prenant avec sa main pour le ranger de côté. Il faut avouer, dit-il, que mon nez est trop long. Dans le moment, le palais de cristal tomba par morceaux, & la vieille, qui tenoit *Mignone* par la main, dit au prince ; avouez que vous m'avez beaucoup d'obligation ; j'avois beau vous parler de votre nez vous n'en auriez jamais reconnu le défaut, s'il ne fut devenu un obstacle à ce que vous souhâtiez. C'est ainsi que l'amour-propre nous cache les difformités de notre ame & de notre corps. La raison a beau chercher à nous les dévoiler ; nous n'en convenons qu'au moment, où ce même amour-propre les trouve contraires à ses intérêts. *Désir*, dont le nez étoit devenu un nez ordinaire, profita de cette leçon, il épousa *Mignone*, & vécut heu-

reux avec elle, un fort grand nombre d'années.

*Lady* SPIRITUELLE.

Vous aviez raison de dire que ce conte étoit joli ; mais, ma Bonne, est-il possible qu'on ne connoisse pas ses défauts ? J'ai toujours bien cru que je n'étois pas belle, & si on me disoit le contraire, je penserois qu'on se moque de moi.

*Madem.* BONNE.

Votre amour-propre vous a dit que vous n'étiez pas belle ; mais je gage que vous ne croyez pas non plus être laide.

*Lady* SPIRITUELLE.

Quand je me regarde, je me trouve laide, mais on a dit souvent devant moi, que j'étois de ces laides qui plaisent ; ainsi, je pense que je suis laide, & aimable en même tems.

*Madem.* BONNE.

Eh bien, ma chère, si quelque sot flatteur vous disoit que vous êtes jolie, d'abord vous penseriez qu'il se moque de vous ; mais s'il vous répétoit cela plusieurs fois,

vous commenceriez à le croire. Il est fort aisé d'oublier ses défauts, à moins qu'on n'ait une bonne amie qui nous en avertisse. Présentement répétons nos histoires : commencez, *Lady Mary*.

*Lady MARY.*

*Jacob* aimoit mieux son fils *Joseph* que ses autres enfans, parce qu'il étoit plus honnête homme que ses frères, & parce qu'il étoit fils de sa chère *Rachel*; mais il fut haï de ses frères par plusieurs motifs. Un jour *Joseph* leur vit faire une mauvaise action, il en avertit son père *Jacob*, ce qui facha ses frères. Un autre jour, il leur dit : j'ai rêvé que nous étions dans un champ, & que nous faisons des gerbes de bled, mais toutes vos gerbes se sont abaissées devant la mienne : j'ai rêvé une autre fois que le Soleil, la Lune & onze étoiles se prosternoient devant moi. Quoique *Jacob* pensa que Dieu avoit envoyé ces rêves à *Joseph*, il le gronda pourtant de ce qu'il les racontoit, & lui dit : crois-tu que ta mère, moi & tes frères seront tes serviteurs ? Les autres enfans de *Jacob* étoient donc fort en colère contre *Joseph*; & un jour, qu'ils étoient allés bien loin mener

leurs troupeaux, ils virent venir *Joseph*, que *Jacob* avoit envoyé, pour savoir comment ils se portoient, & ils dirent : voici notre rêveur, il faut le tuer. *Ruben* qui n'étoit pas si méchant que les autres, dit : ne le tuons pas, mais jettons le dans un grand trou, & *Ruben* avoit envie de revenir la nuit pour le tirer de ce trou ; mais quand il fut parti, les enfans de *Jacob* virent venir des marchands qui alloient en *Egypte*. Ils tirèrent *Joseph* de la fosse & le vendirent à ces marchands, pour être esclave. Quand *Ruben* vint le soir pour sauver *Joseph*, il fut bien fâché de ne le point trouver, & il pleura ; mais ses frères prirent la robe de *Joseph*, & l'ayant tout remplie de sang, ils la renvoyèrent à *Jacob*, qui crut qu'une bête sauvage avoit dévoré *Joseph*, ce qui lui donna beaucoup de chagrin.

*Lady* CHARLOTTE.

Ma Bonne, est-ce qu'il faut croire aux rêves.

*Madem.* BONNE.

Non, ma chère ; c'est la plus grande sottise du monde. Il est vrai que Dieu s'est servi quelquefois des rêves pour découvrir sa volonté à ses serviteurs ; mais nous ne

sommes pas assez bonnes pour espérer de pareilles faveurs ; d'ailleurs, cela est fort rare, & n'est arrivé que dans des choses de la dernière conséquence.

*Miss MOLLY.*

Ma Bonne, je connois une dame qui explique les rêves de tout le monde ; elle verse aussi du café sur la table, & puis elle explique ce café renversé, & dit à ses amies tout ce qui leur doit arriver ; c'est milady-

*Madem. BONNE.*

Il ne faut jamais nommer les gens ma chère, quand on dit d'eux des choses qui ne sont pas bonnes ; comme cette dame est une sotte, il faut bien se garder de nous dire son nom. Retenez bien, mes enfans, qu'il n'y a que Dieu qui connoisse l'avenir ; or il faut être bien sotte pour croire qu'on obligera Dieu à le découvrir toutes les fois qu'on repandra une tasse de café : une personne qui a de l'esprit doit se moquer de toutes ces superstitions.

*Lady SPIRITUELLE.*

Mais pourtant, ma Bonne, ce que l'on explique des rêves, arrive quelque fois.

*Madem.* BONNE.

Oui, par hazard; une fois en mille; ainsi, c'est une folie d'être triste, ou gaie, à cause d'un rêve. Allons, *Lady Charlotte*, continuez l'histoire de *Joseph*.

*Lady* CHARLOTTE.

Les marchands, qui avoient acheté *Joseph*, le vendirent à un grand seigneur d'*Egypte*. *Joseph*, se voyant esclave, résolut de servir fidèlement son maître, qui se nommoit *Putiphar*, & il gagna l'affection de ce seigneur. *Putiphar* avoit une très méchante femme, & elle voulut engager *Joseph* à trahir son maître: *Joseph* ne voulut jamais faire cette mauvaise action, & la femme du *Putiphar*, enragée contre lui, dit à son mari, que *Joseph* étoit un méchant qui le trahissoit. *Putiphar* qui ne savoit pas que sa femme étoit une menteuse, fut fort en colère contre *Joseph*, & le fit mettre en prison, il y demeura longtems; mais le maître de la prison, touché de sa vertu, avoit beaucoup d'amitié pour lui. Il y avoit dans cette prison deux officiers du roi d'*Egypte*, qui s'appelloit *Pharaon*. L'un étoit son échançon, c'est-à

dire, celui qui lui versoit à boire; l'autre étoit son pannétier, c'est-à-dire, celui qui lui fournissoit son pain. Un jour, l'échançon dit à *Joséph*: j'ai rêvé que j'avois de fort beaux raisins, je les ai écrasés dans une coupe, & le roi a bû le jus de ces raisins. *Joséph* lui dit, ce rêve veut dire, que le roi vous pardonnera & vous rendra votre charge: quand vous serez retourné à la Cour; je vous prie de parler au roi pour me faire sortir de prison; car je suis innocent. Le pannétier dit à *Joséph*: & moi, j'ai rêvé, que je portois sur ma tête une corbeille pleine de gâteaux, & que les oiseaux venoient les manger. *Joséph* lui répondit: ce rêve veut dire que vous serez pendu, & que les oiseaux mangeront votre corps. Toutes ses choses arrivèrent comme *Joséph* l'avoit prédit; mais quand l'échançon fut à la Cour, il oublia son ami *Joséph*, qui resta en prison.

*Madem* BONNE.

Vous voyez, Mesdames, que Dieu envoyoit ces rêves, & les autres dont nous parlerons, pour faire connoître l'innocence de *Joséph*. C'étoit un miracle que Dieu faisoit pour le récompenser & le rendre heureux; or il ne faut pas croire que Dieu

faſſe des miracles pour rien, & qu'il veuille découvrir l'avenir aux hommes, ſans néceſſité. Ainſi, je vous le répète; c'eſt une grande folie de vouloir expliquer les rêves; & celles qui ont de l'eſprit, ſe moquent de tout ce qu'on leur dit à ce ſujet.

*Lady* S E N S E' E.

Ma Bonne, je ſuis en colére contre l'échanſon, qui a oublié le pauvre *Joſeph*, qui étoit ſon ami.

*Madem.* B O N N E.

Les gens qui vivent à la Cour, n'ont guères d'amitié, ma chère: ils ne ſont occupés que du déſir de plaire au roi, pour faire leur fortune: ils vous diront quelquefois, qu'ils ſont de vos amis, qu'ils veulent vous rendre ſervice; mais, auſſi-tôt que vous ſerez ſortie de devant eux, ils ne penſeront pas à vous; ainſi, il ne faut pas croire ce qu'ils promettent, juſqu'à ce qu'on ſoit aſſuré qu'ils ont beaucoup de vertu, & l'on eſt fort heureux, quand on n'a pas beſoin d'eux.

*Lady* SPIRITUELLE.

Comment, toutes ces dames qui vont à la Cour, sont des trompeuses?

*Madem.* BONNE.

Non, ma chère; tous ceux qui vont à la Cour, ne sont pas des gens de Cour. On appelle gens de Cour, ceux qui ont l'amitié du prince, qui veulent faire fortune par cette amitié là, qui sont jaloux de tous ceux qui approchent de leur maître.

*Lady* SPIRITUELLE.

Il me semble, si j'étois aimée de la princesse, ou de la reine, s'il y en avoit une, que cela ne me rendroit pas méchante, & que je serois charmée de rendre service à tout le monde.

*Madem.* BONNE.

Vous le croyez, ma chère; mais l'amitié des princes change le cœur, & pour conserver un bon cœur à la Cour, il faut être quatre fois plus vertueuse qu'une autre. Mais revenons à notre histoire. Remarquez, Mesdames, que *Joséph* obéit fidel-

lement à son maître, & à l'homme qui commandoit dans la prison, quoiqu'il ne fût pas né pour être esclave, & que par cette conduite il gagna leur amitié.

*Lady* MARY.

Ma Bonne, *Joseph* a-t-il toujours resté dans la prison ?

*Madem.* BONNE.

Non, ma chère : *Miss Molly* va continuer son histoire.

*Miss* MOLLY.

*Pharaon* rêva un jour qu'il voyoit sept belles vaches, qui étoient si grasses, qu'elles faisoient plaisir à regarder. Tout d'un coup, il vit sept vaches qui étoient si maigres, qu'elles n'avoient que la peau & les os. Ces sept vaches maigres mangèrent les sept grasses ; & le roi s'étant éveillé, envoya chercher les hommes les plus savans de l'Égypte, pour lui expliquer son rêve ; mais ils ne purent pas le faire, parce que Dieu ne leur avoit pas appris ce qu'il vouloit dire. Alors l'échançon se souvint de *Joseph*, & dit au roi, qu'il lui avoit expliqué son songe & celui du pannétier. On

fit venir *Joséph*, qui dit au roi : Sire, les sept vaches grasses signifient, que pendant sept ans, il y aura beaucoup de bled : mais après ce tems, il y aura sept années pendant lesquelles il n'y aura point de bled, & ce sont les sept vaches maigres qui mangeront les grasses. Le roi dit à *Joséph* : puisque tu as connu le mal, il faut que tu donnes le remède ; je te laisse le maître de faire tout ce que tu voudras dans mon royaume. Alors *Joséph* fit bâtir de grandes maisons, & quand tout le monde eut sa provision de bled, il acheta tout ce qui restoit, le mit dans les maisons qu'il avoit fait bâtir ; & au bout des sept ans, toutes ces maisons, ou gréniers, furent pleines de bled. On ne savoit pas pourquoi *Joséph* faisoit cela ; mais on le connut bientôt ; car après les sept ans, le bled qu'on avoit semé ne vint pas, & les Egyptiens furent obligés d'aller acheter le bled du roi, dont *Joséph* avoit la charge. *Pharaon* connut donc la sagesse de *Joséph*, & il le fit le plus grand Seigneur de son royaume.

*Lady* MARY.

Ah ! que je suis contente de voir le pauvre *Joséph* hors de prison. Dites-moi, je

vous prie, ma Bonne, n'envoya-t-il point dire à son père *Jacob*, qu'il étoit encore vivant ?

*Madem.* BONNE.

C'est ce que nous verrons la première fois ; aujourd'hui nous n'avons que le tems de répéter notre géographie. Vous vous souvenez bien que nous avons trouvé cinq grandes parties au Nord de l'Europe ; il y en a quatre au milieu, dites les à ces dames, *Lady Sensée*.

*Lady* SENSE'E.

A l'Ouest, on trouve la France, dont la capitale est *Paris*. A l'Est de la France, on trouve l'Allemagne, dont la capitale est *Vienne*. Au Nord-Est de l'Allemagne, on trouve la Pologne, dont la capitale est *Cracow*. Au Sud de la Pologne, est la Hongrie, dont la capitale est *Bude*.

*Madem.* BONNE.

Outre ces quatre parties principales de l'Europe, dans le milieu, on trouve trois autres païs autour de la France : les Païs-Bas au Nord, la Suisse à l'Est, & la Savoie aussi à l'Est, mais plus du côté du Sud que la Suisse.

*Lady* SPIRITUELLE.

Quels sont proprement les Païs-Bas ?

*Madem.* BONNE.

Cette étendue de païs, qui est entre la mer du Nord, la France & l'Allemagne ; appellés ainsi, parce qu'ils sont situés vers la mer, & que le terrain est plat en la plupart des endroits, & peu élevé en d'autres. On les distingue en Païs-Bas septentrionaux, ou Protestans, & en Païs-Bas méridionaux, ou Catholiques. On donne deux noms aux Païs-Bas septentrionaux, ou Protestans ; celui de *Provinces Unies* ; parce qu'elles s'unirent ensemble pour ne plus obéir au roi d'Espagne leur maître, qui vouloit les opprimer ; & celui de *Hollande*, de la principale de ces sept provinces. *Amsterdam* en est la ville capitale.

*Lady* CHARLOTTE.

Est-ce que ces provinces n'ont plus de roi ?

*Madem.* BONNE.

Non, ma chère, c'est une République ; c'est-à-dire un Etat gouverné, par plu-

ieurs personnes; car, quand il n'y a dans un Etat qu'une seule personne qui gouverne, on appelle cet Etat une monarchie.

*Lady SPIRITUELLE.*

Ne donne-t-on pas un autre nom aux Pais-Bas Catholiques?

*Madem. BONNE.*

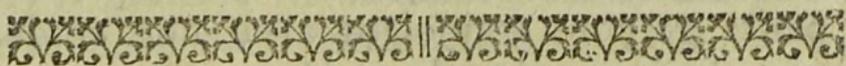
Oui, ma chère, on les appelle aussi la *Flandre* du nom d'une de ses principales provinces. Ce pais appartient aujourd'hui à trois Souverains; au roi de *France*, à la reine de *Hongrie*, & aux *Etats-Généraux*: la partie qui appartient au roi de France, s'appelle la *Flandre Francoise*, *Lille* en est la ville capitale; la partie qui appartient à la reine de Hongrie, s'appelle la *Flandre Autrichienne*, dont *Bruxelles* est la capitale: & la partie qui appartient aux *Etats-Généraux*, s'appelle la *Flandre Hollandois*: vous voyez tout cela distinctément marqué dans la seconde Carte de Flandre de l'*Atlas Méthodique*.

*Lady MARY.*

Et quelle est la capitale de la Savoie?

*Madem.* BONNE.

*Chambéri.* Ce país est plein de montagnes, dont les sommets sont toujours couverts de neige, & où l'on voit des valons toujours remplis de glace: il appartient à un prince, qu'on nomme le roi de Sardaigne. Berne est la capitale de la Suisse, le plus haut país de l'Europe. C'est un Etat des plus libres du Monde. Il est composé de treize cantons, ou provinces, & de quelques autres provinces, alliées, toutes indépendantes les unes des autres, lesquelles forment une puissante république. Adieu, Mesdames. Apprenez bien vos leçons, je tacherai de vous trouver un conte pour la première fois.



## XI. DIALOGUE.

Huitième Journée.

*Lady* SPIRITUELLE.

**M**A Bonne, j'ai une jolie histoire à dire à ces dames. Ce n'est pas un conte a umoins, cela est arrivé à Paris, à une dame que Maman connoit, & elle a reçu

hier une lettre dans laquelle on lui écrit cette histoire.

*Madem.* BONNE.

Je serai charmée de l'entendre aussi bien que ces dames.

*Lady* SPIRITUELLE.

Maman, dans le tems qu'elle étoit à Paris, a connu une dame qui a une fille, qu'on appelle mademoiselle *Julie*. Cette mademoiselle *Julie* est la meilleur fille du monde. Elle n'a jamais fait de mal à personne, pas même aux bêtes, & elle est fâchée quand elle voit tuer une mouche. Un jour que mademoiselle *Julie* se promenoit, elle vit un pauvre chien que des petits garçons trainoient avec une corde, pour le jeter dans la rivière. Ce pauvre chien étoit fort laid, & tout crotté. *Julie* en eut pitié, & dit à ces petits garçons: je vous donnerai un chelin, si vous voulez me donner ce chien. Sa femme de chambre lui dit: que voulez-vous faire de ce chien? il est vilain. Cela est vrai, dit *Julie*, mais il est malheureux; si je l'abandonne, personne n'en aura pitié. Elle fit laver ce chien, & le mit dans son carosse. Tout

le monde se mocqua d'elle, quand elle revint à la maison ; mais cela ne l'a pas empêchée de garder cette pauvre bête, depuis trois ans. Il y a huit jours qu'elle étoit couchée, & qu'elle commençoit à s'endormir, lorsque son chien a sauté sur son lit, & s'est mis à la tirer par sa manche ; il aboyoit si fort qu'elle s'est éveillée, & comme elle avoit une lampe dans sa chambre, elle a vu son chien qui aboyoit, en regardant sous le lit. *Julie* ayant peur, courut ouvrir sa porte, & appella ses domestiques, qui, par bonheur, n'étoient pas encore couchés. Ils vinrent à sa chambre, & trouvèrent un voleur caché sous le lit, qui avoit un poignard ; & ce voleur a dit, qu'il auroit tué cette demoiselle pendant la nuit, pour prendre ses diamans ; ainsi, son pauvre chien lui a sauvé la vie.

*Madem.* B O N N E.

Vous aviez raison, ma chère, de nous dire que votre histoire étoit fort jolie : il est certain que la pitié, même pour les animaux, est la marque d'un cœur généreux ; mais, j'aime beaucoup cette pensée de votre demoiselle *Julie*. *Ce chien n'est pas beau, mais il est malheureux.* Tout ce qui est malheureux, devient respectable à une

personne d'un bon caractère : c'est par cette raison, que les honnêtes gens traitent avec douceur les domestiques, les ouvriers.

*Lady* MARY.

Est-ce que tous ces gens-là sont malheureux ?

*Madem.* BONNE.

Mettez-vous en leur place, ma bonne amie. Par exemple, votre gouvernante, autrefois avoit des domestiques ; elle leur commandoit, ils lui obéissoient ; mais, comme elle est devenue pauvre, c'est elle qui doit obéir aux autres. Vous sentez bien que cela doit lui faire de la peine. Les autres domestiques, qui n'ont jamais été riches, ne sont pas malheureux, s'ils ont de bons maîtres ; mais si on les gronde mal à-propos, si on les méprise, si on leur parle rudement, ils disent en eux-mêmes : que je suis malheureux ! d'être forcé par la pauvreté, de servir ces méchants gens qui me maltraitent, qui me parlent comme à un esclave, quoiqu'ils soient des créatures de la même nature que moi. Les meilleurs maîtres ont des caprices, qui rendent quelquefois les domestiques misérables ; il faut

donc en avoir pitié. Et puis, ma chère, ces pauvres gens-là, ont déjà assez de mal. Votre laquais, votre porteur de chaise, sont exposés dans la rue, à la pluie, au vent, & au froid, pendant que vous êtes bien chaudement dans votre carrosse, ou dans votre chaise. Ils ont mille autres sujets de chagrin ; il seroit donc bien cruel, de leur en donner encore davantage. J'en dis autant de tous ceux qui sont obligés de travailler, pour gagner leur vie : il faut bien prendre garde de ne les rendre plus malheureux qu'ils ne sont. Par exemple, vous envoyez chercher un pauvre ouvrier, & quand il est venu, vous les faites attendre deux heures, ou bien vous lui faites dire qu'il revienne une autre fois, que vous n'avez pas le tems de lui parler : vous ne pensez pas que pendant qu'il court, il ne travaille pas ; que vous lui faites perdre son tems ; qu'il sera obligé de travailler pendant la nuit, pour finir son ouvrage, sans quoi, il n'aura pas de pain : n'est-il pas bien cruel de faire toutes ces choses ?

*Lady* SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, on ne pense point à toutes ces choses ; je fais courir mon cordonnier & mon tailleur, trois ou quatre

jours, avant d'être en commodité d'essayer mon corps, ou mes souliers ; je pleurerois presque, quand j'y pense. Pour les domestiques, ma Bonne, ils sont si impertinens, qu'on a bien de la peine à avoir pitié d'eux.

*Madem.* BONNE.

Ma chère, la plus grande partie du tems, ce sont les mauvais maîtres qui font les mauvais domestiques. Vous ne les aimez pas ; ils ne vous aiment pas non plus : ils vous servent, parce qu'ils ont besoin de votre argent, mais en même tems, ils maudissent leur pauvreté, qui les force à vous servir. Je me souviendrai toujours, de ce que Milady B. . . disoit à une aimable fille qu'elle a perdue, & qui, sans doute, eut pu dans la suite servir de modèle à toutes les dames. *Si vous voulez être bien servie, ma chère, faites ensorte que vos domestiques vous servent avec plaisir, & non par intérêt ; qu'ils ne pensent pas à l'argent que vous leur donnez, mais à la douceur qu'ils trouvent à vous servir. Reprochez-vous comme un crime, une parole dure à leur égard. Qu'ils connoissent sur votre visage, & par vos paroles, que vous leur êtes obligés quand ils font leur devoir, que vous vous intéressez à leur fortune, à leurs maladies, à leurs chagrins.*

*Si vous suivez mes conseils, vos domestiques vous regarderont comme une mère, ils vous respecteront, & aimeront mieux gagner quatre guinées dans votre maison, que huit chez un autre. Voilà, mes enfans, ce que cette dame respectable disoit à sa fille, & cette demoiselle avoit tellement pratiqué les leçons de sa mère, qu'elle étoit adorée de toute sa maison. Elle disoit toujours : je vous prie, faites cela. Elle les remercioit des petits services qu'ils lui rendoient, d'un air doux, content ; & quand elle étoit obligée de les reprendre, c'étoit sans gronder, enforte qu'ils avoient une grande crainte de lui déplaire : & quand elle est morte, ils étoient aussi affligés, que s'ils eussent perdu leur enfant.*

*Lady SPIRITUELLE.*

Allons, ma Bonne ; je veux ressembler à cette demoiselle, & être bonne pour mes domestiques ; mais j'aurai de la peine, car ma gouvernante me gronde, quand je leur parle.

*Madem. BONNE.*

Elle a raison, ma chère. Il faut être bonne avec les domestiques, mais il ne faut

pas se familiariser avec eux, cela feroit, qu'ils vous manqueroient de respect.

*Lady* CHARLOTTE.

Qu'est-ce que se familiariser avec les domestiques ?

*Madem.* BONNE.

C'est leur parler sans besoin, rire, badiner avec eux, leur demander des nouvelles, leur raconter ce que l'on a fait.

*Miss* MOLLY.

Ma Bonne, Maman fait tout ce que vous dites-là, avec sa femme de chambre : elle lui dit tout ce qu'elle fait, & cette femme la gronde quelquefois, comme si elle étoit une petite fille.

*Madem.* BONNE.

Premièrement, ma chère, il ne faut jamais rapporter ce que fait votre Maman, surtout quand vous croyez que cela n'est pas bien. Secondement, votre Maman a raison de faire ce qu'elle fait. Il y a vingt ans qu'elle a cette femme de chambre, & elle fait qu'elle l'aime plus que toutes choses au monde, & qu'elle a refusé d'aller de-

meurer chez d'autres dames, qui lui offroient beaucoup plus d'argent. Quand votre Maman est malade, cette pauvre femme ne veut pas se coucher, elle reste avec la garde. D'ailleurs, elle fait que c'est une honnête personne, qui lui a toujours donnée de bons conseils, qui ne l'a jamais flattée. Quand on a le bonheur d'avoir un tel domestique, il ne faut plus le regarder que comme un ami, & il faut lui pardonner la liberté qu'il prend, de nous gronder quelquefois, parce qu'on connoit que c'est par affection, & pour notre bien ; mais ces sortes de domestiques sont rares, ainsi, on peut toujours dire en général, qu'il est dangereux de se familiariser avec eux. Mais les domestiques m'ont fait oublier une jolie histoire, que je voulois vous dire. Nous l'avons lue hier au soir, Lady *Sensée* & moi. Elle va vous la raconter.

*Lady* SENSE'E.

Il y avoit un voyageur qui se perdit dans une forêt : il étoit presque nuit, & ayant vû une caverne, il y entra pour y attendre le lendemain, mais un moment après, il vit venir un lion vers cette caverne. Cet homme eut une grande frayeur, & crut que le lion l'alloit manger. Ce lion mar-

choit sur trois pattes, & tenoit la quatrième levée en l'air ; il s'approcha du voyageur, & lui montra cette patte, où il y avoit une grande épine. L'homme ôta l'épine, & ayant déchiré son mouchoir de poche, il enveloppa la patte du lion. Cet animal, pour le remercier, le careffa comme si ç'eut été un chien, ne lui fit aucun mal, & le lendemain, l'homme continua son voyage. Quelques années après, cet homme ayant commis un crime, fut condamné à être déchiré par les bêtes sauvages. Lorsqu'il fut dans un lieu qu'on nommoit l'*A-rêne* ; on fit sortir contre lui un lion furieux, qui d'abord courut à lui pour le dévorer : mais quand il fut proche de cet homme, il s'arrêta pour le regarder, & l'ayant reconnu pour celui qui lui avoit ôté l'épine du pied, il s'approcha de lui en remuant la tête & la queue, pour lui témoigner le plaisir qu'il avoit de le revoir. L'Empereur fut fort surpris de voir cela, & ayant fait venir cet homme, il lui demanda s'il connoissoit ce lion : le criminel lui raconta son histoire, & l'Empereur lui accorda sa grace.

*Lady* C H A R L O T T E.

Est-ce que les Empereurs voyoient mourir les criminels, ma Bonne, il me semble que cela étoit bien cruel ?

*Madem.* B O N N E.

Oui, ma chère ; mais ce qu'il y a de plus abominable c'est que les dames, & tous les gens de qualité, alloient voir cet affreux spectacle. On y couroit comme à l'opéra, ou à la comédie. On se divertissoit aussi à voir combattre des hommes, qu'on nommoit *Gladiateurs*, & qui, pour de l'argent, se déchiroient par morceaux.

*Lady* M A R Y.

Je vous assure, ma Bonne, que je suis charmée de n'être point née parmi ce vilain peuple là. L'autre jour, il y eut deux hommes qui se battoient devant ma fenêtre, je ne voulus pas les regarder ; mais ma servante me dit qu'elle étoit bien aise, parce qu'elle n'avoit jamais vû cela : depuis ce tems, je ne l'aime plus. D'où vient est-ce qu'on n'empêche pas ces gens de se battre ? Si j'étois reine, je les ferois mettre en prison.

*Lady* SPIRITUELLE.

Et moi aussi, ma chère ; mais au lieu de cela, on les encourage. J'en vis un l'autre jour en passant, qui mordit le bras de son camarade, comme s'il eut été un chien ; j'étois dans le carrosse, & je me mis à crier de toutes mes forces, & à dire des injures à tous ceux qui étoient là, & qui n'empêchoient pas ces deux hommes de se battre.

*Madem.* BONNE.

Vous avez bien raison, d'avoir horreur de ces choses, mes bons enfans. Mais il est tard, dépêchons-nous de dire nos histoires. Commencez, *Mifs Molly*.

*Mifs* MOLLY.

Vous savez, Mesdames, que *Jacob* avoit beaucoup d'enfans, & un grand nombre de domestiques ; il n'avoit plus guères de bled pour faire du pain, & ayant appris qu'on en vendoit dans l'Égypte, il dit à ses fils : prenez de l'argent, & allez en Égypte, pour acheter du bled. Les dix enfans de *Jacob* partirent pour l'Égypte ; mais il garda auprès de lui le petit *Benjamin*. Quand les enfans de *Jacob* furent devant *Joseph*, ils ne le reconnurent pas ; mais il

les reconnut fort bien, & faisant semblant d'être en colère, il leur dit : vous êtes des espions, vous êtes venus dans ce pays, pour trahir le roi. Ils lui répondirent, en se prosternant devant lui : Seigneur, nous ne sommes point des espions, mais nous sommes frères, & enfans du même père ; nous avons encore un frère à la maison, & un autre qui est mort, il y a longtems. Vous êtes des menteurs, leur dit *Joseph*, & je ne vous croirai point, à moins que vous ne meniez ici ce jeune frère que vous avez. Alors, les frères de *Joseph*, qui ne le connoissoient pas, & qui croyoient qu'il n'entendoit pas leur langue, dirent : Dieu nous punit pour avoir tué notre pauvre frère *Joseph*, qui nous prioit d'avoir pitié de lui. *Joseph*, qui n'avoit pas oublié la langue de son pays, les entendit fort bien, & leur dit : retournez chez votre père, pour ramener le petit *Benjamin* ; je garderai un de vous dans la prison, & si vous ne revenez pas, je le ferai mourir. Les neuf enfans de *Jacob* retournèrent auprès de leur père ; mais ils furent bien étonnés de retrouver dans leurs sacs, l'argent qu'ils avoient donné pour payer le bled ; car *Joseph* avoit commandé qu'on leur remit leur argent dans les sacs. Cependant ils racontèrent leur aventure à

leur père, mais *Jacob* ne vouloit point laisser aller *Benjamin*. Quand ils eurent mangé tout le bled, il fallut pourtant retourner, & *Judas*, l'aîné des enfans de *Jacob*, lui dit, qu'il lui répondoit de son jeune frère, & *Jacob* les laissa partir.

*Madem.* BONNE.

Continuez, *Lady Mary*.

*Lady* MARY.

*Joseph* fut bien charmé, quand il vit son jeune frère, & ayant fait sortir *Simeon*, qui étoit en prison, il dit à son intendant, de mener ces étrangers dans sa maison, parce qu'il vouloit manger avec eux. Ils eurent peur, quand ils entendirent cela, & dirent à l'intendant : nous ne savons pas comment cela s'est fait, mais nous avons trouvé dans nos sacs, l'argent que nous avons donné pour le bled, dans l'autre voyage. L'intendant leur répondit : soyez tranquilles ; j'ai reçu votre argent, je ne vous demande rien. Quand *Joseph* fut venu, il demanda comment se portoit *Jacob*, & regardant son frère, qui étoit comme lui, fils de *Rachel*, les larmes lui vinrent aux yeux, & il se retira un moment. Ensuite, ils se

mirent à table, & *Benjamin* avoit une portion cinq fois plus grosse que les autres. Le lendemain, *Joseph* commanda à son intendant de leur donner du bled ; mais il lui dit, en même tems, de cacher dans le sac de *Benjamin*, une belle coupe d'or, dans laquelle il bûvoit. Quand les enfans de *Jacob* furent un peu éloignés, le maître d'hôtel courut après, & leur dit : vous êtes des voleurs & des méchans ; mon maître vous a bien reçus dans sa maison, & pour le récompenser, vous avez emporté sa coupe d'or. Ils répondirent tous : nous n'avons point fait cette mauvaise action, & si vous trouvez la coupe parmi nous, nous consentons d'être esclaves de votre maître. Alors ils vidèrent leur sacs, & on trouva la coupe dans le sac de *Benjamin*. Ils retournèrent auprès de *Joseph*, qui leur dit : il n'est pas juste que les innocens souffrent pour le coupable ; allez chez votre père, & le voleur sera mon esclave. *Judas*, se jettant aux pieds de *Joseph*, lui dit : Seigneur, ne vous mettez point en colère, je vous prie : permettez-moi d'être votre esclave à la place de *Benjamin* ; car, si mon père nous voit retourner sans lui, il mourra de chagrin. *Joseph*, ne pouvant plus retenir ses pleurs, fit sortir tout le monde, &

dit à ses frères : je suis *Joseph* votre frère, que vous avez vendu ; mais je vous le pardonne, n'ayez pas peur. C'est Dieu qui a permis cela, pour que je pûsse vous donner du pain. Cependant, *Pharaon*, ayant appris que *Joseph* avoit retrouvé ses frères, en fut très content, & il lui dit : prenez des chariots, & envoyez chercher votre père, je veux qu'il vienne en Egypte avec sa famille, & je lui donnerai le plus beau pays de toute l'Egypte, pour y demeurer. Ensuite, *Joseph*, après avoir beaucoup caressé ses frères, surtout *Benjamin*, leur fit de grands présens, & les renvoya chercher leur père *Jacob*.

*Madem.* BONNE.

Continuez, *Lady Charlotte*.

*Lady* CHARLOTTE.

Quand les enfans de *Jacob* furent arrivés, ils dirent à leur père : réjouissez-vous, votre fils *Joseph* n'est pas mort ; il est devenu un grand seigneur, & c'est lui qui a le bled de toute l'Egypte. *Jacob* eut bien de la peine à croire cette bonne nouvelle ; mais quand il eut vu les présens, il remercia Dieu, en pleurant de joie ; & partit avec

toute sa famille, pour aller revoir son cher fils. *Joseph*, après l'avoir embrassé, le présenta au roi, qui lui demanda quel âge il avoit. J'ai cent & trente ans, répondit *Jacob*, & les jours de mon voyage sur la terre, ont été courts & fâcheux. *Pharaon* donna à *Jacob* & à ses enfans un fort beau pays, où il y avoit des pâturages pour ses troupeaux, & *Jacob* y vécut encore plusieurs années. Avant de mourir, il prédit à ses enfans tout ce qui leur devoit arriver, & il assura *Judas* son fils, que la couronne viendrait dans sa maison, & qu'elle n'en sortiroit jamais. Après sa mort, on transporta son corps au tombeau de ses pères, car il avoit fait jurer à *Joseph* de lui accorder cette satisfaction. *Joseph* vécut un grand nombre d'années, & comme Dieu lui avoit révélé, que les descendans de *Jacob*, qu'on nommoit *Israélites*, sortiroient un jour de l'Égypte; il fut jurer à ses enfans d'emporter ses os, pour les mettre auprès de ceux de *Jacob*.

*Lady* SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, je n'ai pu m'empêcher de pleurer, en écoutant cette histoire; *Joseph* étoit bien honnête homme,

de faire tant de bien à ses frères, qui l'avoient traité si cruellement.

*Madem.* B O N N E.

Quand *Jacob* fut mort, ses frères eurent peur qu'il ne cherchât à se venger ; mais il les rassura, & leur dit toujours, que son esclavage étoit arrivé par la volonté de Dieu, & qu'il le leur avoit pardonné de tout son cœur.

*Lady* S E N S E' E.

Pour moi, ma Bonne, j'admire la sagesse de Dieu, qui se sert de la malice des hommes, pour faire réussir ses desseins. Qui est-ce que n'auroit pas pensé que *Joséph* étoit fort malheureux, d'avoir de si méchans frères, d'être vendu comme un esclave, d'être accusé par la femme de *Putiphar*, d'être mis dans une prison ? Cependant, si tous ces malheurs n'étoient pas arrivés à *Joséph*, il n'auroit pas eu le plaisir de sauver l'Egypte & sa famille, ni de pardonner à ses frères.

*Lady* C H A R L O T T E.

Est-ce qu'il y a du plaisir à pardonner à ceux qui nous ont fait beaucoup de mal ?

*Madem.* B O N N E.

Oui, ma chère, c'est le plus grand plaisir qu'il y aît au monde. Jugez en par vous-même. Je suppose que vous soyez fort en colère contre moi, que vous me disiez des injures, que vous me preniez mon argent, que vous m'ayez crevé l'œil : & qu'après tout ce mal que vous m'auriez fait, je vous trouvasse dans un bois prête à mourir de faim, & que je vous donnasse à manger. N'est-il pas vrai, que vous diriez : j'étois bien méchante de faire du mal à cette personne, qui est si bonne ?

*Lady* C H A R L O T T E.

Vous me faites pleurer, seulement en me disant cela ; je vous assure que j'aurois bien du regret de vous avoir causé tout ce mal, je vous en demanderois pardon, & je tâcherois de vous faire tant de bien, que vous oublieriez toutes mes méchancetés.

*Madem.* B O N N E.

Ne voyez-vous pas, ma chère, combien je serois contente de vous voir devenir bonne : cela me feroit beaucoup plus de

plaisir, que le mal que j'aurois pû vous faire en me vengeant.

*Lady SPIRITUELLE.*

Mais, si au lieu de vous remercier pour le pain que vous lui auriez donné, *Lady Charlotte* cherchoit encore à vous faire du mal, vous n'aurez pas le plaisir de la voir devenir bonne.

*Lady CHARLOTTE.*

Je vous assure, Madame, que je ne suis pas si méchante que vous le pensez, & que jamais je ne voudrois faire de mal à mademoiselle, qui auroit été si bonne pour moi.

*Lady SPIRITUELLE, en l'embrassant.*

Je le fais bien, ma chère, ce que je dis, c'est seulement par une supposition.

*Madem. BONNE.*

Supposez donc que *Lady Charlotte*, ou une autre, continuât d'être encore méchante, après que je lui aurois rendu le bien pour le mal : il me resteroit le plaisir d'être contente de moi, d'avoir fait mon devoir.

Ce plaisir est le plus grand de tous ceux qu'on peut avoir, & nos ennemis ne peuvent nous l'ôter.

*Lady* SENSE'E.

Ma Bonne, voulez-vous me permettre de dire à ces dames une jolie histoire, dont je me souviens.

*Madem.* BONNE.

Volontiers, ma chère.

*Lady* SENSE'E.

Il y avoit un homme nommé *Lycurgue*, qui donna des loix à une ville appelée *Sparte*. Ces loix n'étoient pas du goût d'un jeune homme, qui n'aimoit pas *Lycurgue*, & ce jeune homme donna un coup de bâton au législateur, & lui créva l'œil. Le peuple de *Sparte* dit à *Lycurgue* : prenez ce méchant garçon pour le punir selon votre fantaisie. Je le veux bien, dit *Lycurgue* ; & je le punirai d'une manière qui étonnera tout le monde. Il prit donc ce jeune homme, le mena dans sa maison, & le traita comme s'il eut été son fils. Tous les jours il lui disoit, qu'il y avoit beaucoup de plaisir à pardonner, à être doux & hon-

nête. Ce jeune homme fut si touché de la bonté de *Lycurgue*, qu'il résolut de devenir aussi bon que lui, si cela étoit possible ; & véritablement, tout le peuple fut étonné de la vengeance que *Lycurgue* en avoit pris. Mais le jeune homme dit au peuple : il m'a puni plus sévèrement que vous ne pensez ; s'il m'avoit fait mourir, je n'aurois souffert qu'un moment, au lieu que je souffrirai toute ma vie, du regrêt de lui avoir crevé l'œil.

*Madem.* B O N N E.

Cette histoire est fort belle, & vous l'avez fort bien racontée. Disons présentement un mot de la géographie, car il est tard. Je vous ai promis les noms des parties de l'Europe qui sont au Sud ; il y en a cinq principales. Au Sud-Ouest, on trouve le Portugal ; à l'Est du Portugal, on trouve l'Espagne. A l'Est de l'Espagne, il y a une grande mer, qu'on appelle la *Méditerranée*, & après avoir traversé cette mer, on trouve l'*Italie*, qui est faite comme une botte. A l'Est de l'Italie, on trouve la Turquie d'Europe, & au Nord-Est de la Turquie d'Europe, on trouve la petite Tartarie. La capitale du Portugal est *Lisbonne* ; celle de l'Espagne est *Madrid* ;  
celle

XI. DIALOGUE. 253

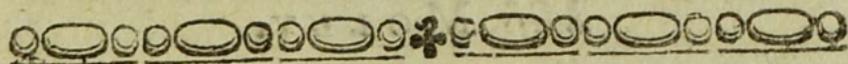
celle de l'Italie est *Rome* : celle de la Turquie, *Constantinople*. La petite Tartarie n'en a point, parce que ces peuples vivent sous des tentes comme *Abraham* faisoit.

*Lady* MARY.

Ma Bonne, *Lady Sensée* a dit un mot que je ne comprends pas ; qu'est-ce qu'un législateur ?

*Madem.* BONNE.

C'est un homme qui donne des loix. Ainsi, comme *Lycurgue* a donné des loix à la ville de *Sparte*, on dit que c'est un législateur ?



XII. DIALOGUE.

Neuvième Journée.

*Lady* MARY.

MA Bonne, j'ai trouvé dans un livre tout ce que vous nous avez dit de la Géographie, & bien d'autres choses encore, que j'ai apprises par cœur.

*Madem.* B O N N E.

Et comment nommez vous ce livre ?

*Lady* C H A R L O T T E.

C'est le livre de la Géographie de Mr. J. PALAIRET; cela est fort aisé dans ce livre.

*Madem.* B O N N E.

Cela est vrai, mes enfans; c'est le meilleur livre de Géographie qui aît encore paru pour les jeunes dames; il faut toutes prier vos Mamans de vous l'acheter. C'est aussi lui qui a composé les Cartes dont nous nous servons, elles sont fort bonnes.

*Miss* M O L L Y.

Je vous assure, ma Bonne, que je les aime mieux que les miennes, qui sont toutes barbouillées. Quand mon Maître veut trouver le nom d'une ville, il est un quart-d'heure à le chercher, quoiqu'il aît ses lunettes.

*Madem.* B O N N E.

C'est qu'il y a un trop grand nombre de noms. Voyons donc ce que *Lady Charlotte* a appris par cœur.

Lady CHARLOTTE.

J'ai appris à voyager sur toutes les mers de l'Europe, en passant par les détroits. Je me mets dans une mer qui est à l'Est de l'Europe, elle s'appelle la mer d'*Asof*, ou de *Zabache*. Je fors de cette mer par le détroit de *Cafa*, & j'entre dans la mer *Noire*. Je fors de la mer *Noire* par le détroit de *Constantinople*, & j'entre dans la mer de *Marmara*. Je fors de la mer de *Marmara* par le détroit des *Dardanelles*, & j'entre dans la mer *Méditerranée*. Entre l'Italie & la Sicile, je trouve le détroit ou le Phare de *Mesine*. Entre l'île de Corse & de Sardaigne, qui sont aussi dans la *Méditerranée*, je trouve le détroit de *Boniface*. Je fors de la *Méditerranée* par le détroit de *Gibraltar*, & j'entre dans le grand *Océan*. Entre la France & l'Angleterre, je trouve la *Manche*, ou le canal *Britannique*; de-là je passe au *pas de Calais*, qu'on appelle aussi détroit de *Douvre*; ensuite, à la mer du *Nord*, ou d'*Allemagne*: enfin, je passe par le *Sund*, & j'entre dans la mer *Baltique*.

Madem. BONNE.

Reposez-vous, ma chère, car vous avez fait un grand voyage.

*Lady* CHARLOTTE.

Et je ne suis guères fatiguée. Pour la première fois, j'apprendrai les noms de toutes les montagnes de l'Europe, & de tous les golphes.

*Madem.* BONNE.

Cela fera très bien, & moi, pour vous récompenser, je vous dirai un joli conte.

Il y avoit une fois une dame, qui avoit deux filles. L'ainée, qui se nommoit *Aurore*, étoit belle comme le jour, & elle avoit un assez bon caractère. La seconde, qui se nommoit *Aimée*, étoit bien aussi belle que sa sœur, mais elle étoit maligne, & n'avoit de l'esprit que pour faire du mal. La mère avoit été aussi fort belle, mais elle commençoit à n'être plus jeune, & cela lui donnoit beaucoup de chagrin. *Aurore* avoit seize ans, & *Aimée* n'en avoit que douze; ainsi, la mère qui craignoit de paroître vieille, quitta le país où tout le monde la connoissoit, & envoya sa fille ainée à la campagne, parce qu'elle ne vouloit pas qu'on sût qu'elle avoit une fille si âgée. Elle garda la plus jeune auprès d'elle, & fut dans une autre ville, & elle disoit à tout le monde, qu'*Aimée* n'avoit que dix

ans, & qu'elle l'avoit eue avant quinze ans. Cependant, comme elle craignoit qu'on ne découvrit sa tromperie, elle envoya *Aurore* dans un pais bien loin, & celui qui la conduisoit, la laissa dans un grand bois, où elle s'étoit endormie en se reposant. Quand *Aurore* se réveilla, & qu'elle se vit toute seule dans ce bois, elle se mit à pleurer. Il étoit presque nuit, & s'étant levée, elle chercha à sortir de cette forêt ; mais au lieu de trouver son chemin, elle s'égara encore d'avantage. Enfin, elle vit bien loin une lumière, & étant allée de ce côté-là, elle trouva une petite maison. *Aurore* frappa à la porte, & une bergère vint lui ouvrir, & lui demanda ce qu'elle vouloit. Ma bonne mère, lui dit *Aurore*, je vous prie par charité, de me donner la permission de coucher dans votre maison, car si je reste dans le bois, je serai mangée des loups. De tout mon cœur, ma belle fille, lui répondit la bergère ; mais dites-moi, pourquoi êtes-vous dans ce bois si tard ? *Aurore* lui raconta son histoire, & lui dit : ne suis-je pas bien malheureuse d'avoir une mère si cruelle ! & ne vaudroit-il pas mieux que je fusse morte en venant au monde, que de vivre pour être ainsi maltraitée ! Qu'est-ce que j'ai fait au bon

Dieu pour être si misérable ? Ma chère enfant, répliqua la bergère, il ne faut jamais murmurer contre Dieu ; il est tout-puissant, il est sage, il vous aime, & vous devez croire qu'il n'a permis votre malheur que pour votre bien. Confiez-vous en lui, & mettez-vous bien dans la tête, que Dieu protège les bons, & que les choses fâcheuses qui leur arrivent, ne sont pas des malheurs : demeurez avec moi, je vous servirai de mère, & je vous aimerai comme ma fille. *Aurore* consentit à cette proposition, & le lendemain la bergère lui dit : je vais vous donner un petit troupeau à conduire, mais j'ai peur que vous ne vous ennuyez, ma belle fille ; ainsi, prenez une quenouille, & vous filerez, cela vous amusera. Ma mère, répondit *Aurore*, je suis une fille de qualité, ainsi je ne fais pas travailler. Prenez donc un livre, lui dit la bergère. Je n'aime pas la lecture, lui répondit *Aurore*, en rougissant. C'est qu'elle étoit honteuse d'avouer à la fée, qu'elle ne savoit pas lire comme il faut. Il falut pourtant avouer la vérité : & elle dit à la bergère, qu'elle n'avoit jamais voulu apprendre à lire quand elle étoit petite, & qu'elle n'en avoit pas eu le tems quand elle étoit devenue grande. Vous aviez donc de

grandes affaires, lui dit la bergère. Oui, ma mère, répondit *Aurore*. J'allois me promener tous les matins avec mes bonnes amies ; après dîner, je me coëffois ; le soir, je restois à notre assemblée, & puis j'allois à l'opéra, à la comédie, & la nuit, j'allois au bal. Véritablement, dit la bergère, vous aviez de grandes occupations ; & sans doute, vous ne vous ennuyiez pas. Je vous demande pardon, ma mère, répondit *Aurore*. Quand j'étois un quart d'heure toute seule, ce qui m'arrivoit quelquefois, je m'ennuyois à mourir : mais quand nous allions à la campagne, c'étoit bien pire, je passois toute la journée à me coëffer, & à me décoëffer, pour m'amuser. Vous n'étiez donc pas heureuse à la campagne, dit la bergère. Je ne l'étois pas à la ville non plus, répondit *Aurore*. Si je jouois, je perdois mon argent ; si j'étois dans une assemblée, je voyois mes compagnes mieux habillées que moi, & cela me chagrinoit beaucoup ; si j'allois au bal, je n'étois occupée qu'à chercher des défauts à celles qui dansoient mieux que moi ; enfin, je n'ai jamais passé un jour sans avoir du chagrin. Ne vous plaignez donc plus de la Providence, lui dit la bergère, en vous conduisant dans cette solitude, elle vous a ôté plus

de chagrins que de plaisir ; mais ce n'est pas tout. Vous auriez été par la suite encore plus malheureuse ; car enfin, on n'est pas toujours jeune : le tems du bal & de la comédie passe, quand on devient vieille, & qu'on veut toujours être dans les assemblées, les jeunes gens se moquent ; d'ailleurs, on ne peut plus danser, on n'oseroit plus se coëffer ; il faut donc s'ennuyer à mourir, & être fort malheureuse. Mais, ma bonne mère, dit *Aurore*, on ne peut pourtant pas rester seule, la journée paroît longue comme un an, quand on n'a pas compagnie. Je vous demande pardon, ma chère, répondit la bergère ; je suis seule ici, & les années me paroissent courtes comme les jours ; si vous voulez, je vous apprendrai le secret de ne vous ennuyer jamais. Je le veux bien, dit *Aurore* ; vous pouvez me gouverner comme vous le jugerez à propos, je veux vous obéir. La bergère, profitant de la bonne volonté d'*Aurore*, lui écrivit sur un papier tout ce qu'elle devoit faire. Toute la journée étoit partagée, entre la prière, la lecture, le travail, & la promenade. Il n'y avoit pas d'horloge dans ce bois, & *Aurore* ne savoit pas quelle heure il étoit, mais la bergère connoissoit l'heure par le Soleil : elle dit à *Aurore* de venir dîner ; ma mère,

dit cette belle fille à la bergère vous dînez de bonne heure, il n'y a pas longtems que nous sommes levées. Il est pourtant deux heures, reprit la bergère en souriant, & nous sommes levées depuis cinq heures; mais, ma fille, quand on s'occupe utilement, le tems passe bien vite, & jamais on ne s'ennuie. *Aurore*, charmée de ne plus sentir l'ennui, s'appliqua de tout son cœur à la lecture & au travail; & elle se trouvoit mille fois plus heureuse, au milieu de ses occupations champêtres, qu'à la ville. Je vois bien, disoit-elle à la bergère, que Dieu fait tout pour notre bien. Si ma mère n'avoit pas été injuste & cruelle à mon égard, je serois restée dans mon ignorance; & la vanité, l'oisiveté, le désir de plaire, m'auroient rendue méchante, & malheureuse. Il y avoit un an qu'*Aurore* étoit chez la bergère, lorsque le frère du roi vint chasser dans le bois où elle gardoit ses moutons. Il se nommoit *Ingénu*, & c'étoit le meilleur prince du Monde; mais le roi son frère, qui s'appelloit *Fourbin*, ne lui ressembloit pas, car il n'avoit de plaisir qu'à tromper ses voisins, & maltraiter ses sujets. *Ingénu* fut charmé de la beauté d'*Aurore*, & lui dit, qu'il se croiroit fort heureux, si elle vouloit l'épouser. *Aurore* le trouvoit

fort aimable ; mais elle savoit qu'une fille qui est sage, n'écoute point les hommes qui leur tiennent de pareils discours. Monsieur, dit-elle à *Ingénu*, si ce que vous me dites est vrai, vous irez trouver ma mère, qui est une bergère ; elle demeure dans cette petite maison que vous voyez tout là bas : si elle veut bien que vous soyez mon mari, je le voudrai bien aussi ; car elle est si sage & si raisonnable, que je ne lui désobéis jamais. Ma belle fille, reprit *Ingénu*, j'irai de tout mon cœur vous demander à votre mère ; mais je ne voudrois pas vous épouser malgré vous : si elle consent que vous soyez ma femme, cela, peut-être vous donnera du chagrin, & j'aurois mieux mourir, que de vous causer de la peine. Un homme qui pense comme cela, a de la vertu, dit *Aurore*, & une fille ne peut être malheureuse avec un homme vertueux. *Ingénu* quitta *Aurore*, & fut trouver la bergère, qui connoissoit sa vertu, & qui consentit de bon cœur à son mariage : il lui promit de revenir dans trois jours pour voir *Aurore* avec elle, & partit le plus content du monde, après lui avoir donné sa bague pour gage. Cependant *Aurore* avoit beaucoup d'impatience de retourner à la petite maison ; *Ingénu* lui avoit

paru si aimable, qu'elle craignoit que celle qu'elle appelloit sa mère, ne l'eût rebuté ; mais la bergère lui dit : ce n'est pas parce qu'*Ingénu* est prince, que j'ai consenti à votre mariage avec lui ; mais parce qu'il est le plus honnête homme du monde. *Aurore* attendoit avec quelque impatience le retour du prince ; mais le second jour après son départ, comme elle ramenoit son troupeau, elle se laissa tomber si malheureusement dans un buisson, qu'elle se déchira tout le visage. Elle se regarda bien vite dans un ruisseau, & elle se fit peur ; car le sang lui couloit de tous les côtés. Ne suis-je pas bien malheureuse, dit-elle à la bergère, en rentrant dans la maison ; *Ingénu* viendra demain matin, & il ne m'aimera plus tant, il me trouvera horrible. La bergère lui dit en souriant : puisque le bon Dieu a permis que vous soyiez tombée, sans doute que c'est pour votre bien ; car vous savez qu'il vous aime, & qu'il fait mieux que vous, ce qui vous est bon. *Aurore* reconnut sa faute, car c'en est une de murmurer contre la Providence, & elle dit en elle-même : si le prince *Ingénu* ne veut plus m'épouser, parce que je ne suis plus belle, apparemment que j'aurois été malheureuse avec lui. Cependant la bergère

lui lava le visage, & lui arracha plusieurs épines, qui étoient enfoncées dedans. Le lendemain matin, *Aurore* étoit effroyable, car son visage étoit horriblement enflé, & on ne lui voyoit pas les yeux. Sur les dix heures du matin, on entendit un carosse s'arrêter devant la porte ; mais au lieu d'*Ingénu*, on en vit descendre le roi *Fourbin* : un des courtisans, qui étoient à la chasse avec le prince, avoit dit au roi, que son frère avoit rencontré la plus belle fille du monde, & qu'il vouloit l'épouser. Vous êtes bien hardi de vouloir vous marier sans ma permission, dit *Fourbin*, à son frère : pour vous punir, je veux épouser cette fille, si elle est aussi belle qu'on le dit. *Fourbin* en entrant chez la bergère, lui demanda où étoit sa fille. La voici, répondit la bergère, en montrant *Aurore*. Quoi ! ce monstre-là, dit le roi ; & n'avez-vous point une autre fille, à laquelle mon frère a donné sa bague ? La voici à mon doigt, répondit *Aurore*. A ces mots, le roi fit un grand éclat de rire, & dit : je ne croyois pas mon frère de si mauvais goût ; mais je suis charmé de pouvoir le punir. En même tems, il commanda à la bergère, de mettre un voile sur la tête d'*Aurore* ; & ayant envoyé chercher le prince *Ingénu*, il lui dit : mon frère,

frère, puisque vous aimez la belle *Aurore*, je veux que vous l'épousiez tout à l'heure. Et moi, je ne veux tromper personne, dit *Aurore*, en arrachant son voile ; regardez mon visage, *Ingénu* ; je suis devenue bien horrible depuis trois jours ; voulez-vous encore m'épouser ? Vous paroissez plus aimable que jamais à mes yeux, dit le prince ; car je reconnois que vous êtes plus vertueuse encore que je ne croyois. En même tems il lui donna la main, & *Fourbin* rioit de tout son cœur. Il commanda donc qu'ils fussent mariés sur le champ ; mais ensuite, il dit à *Ingénu* : comme je n'aime pas les monstres, vous pouvez demeurer avec votre femme dans cette cabane ; je vous défends de l'amener à la Cour : en même tems, il remonta dans son carosse, & laissa *Ingénu* transporté de joye. Eh bien, dit la bergère à *Aurore*, croyez-vous encore être malheureuse d'avoir tombé ? Sans cet accident, le roi seroit devenu amoureux de vous, & si vous n'aviez pas voulu l'épouser, il eut fait mourir *Ingénu*. Vous avez raison, ma chère, reprit *Aurore* ; mais pourtant je suis devenue laide à faire peur, & je crains que le prince n'ait du regrêt de m'avoir épousée. Non je vous assure, reprit *Ingénu* : On s'accoutume au visage

d'une laide, mais on ne peut s'accoutûmer à un mauvais caractère, Je suis charmée de vos sentimens, dit la bergère ; mais *Aurore* fera encore belle, j'ai une eau qui guérira son visage. Effectivement, au bout de trois jours, le visage d'*Aurore* devint comme auparavant ; mais le prince la pria de porter toujours son voile ; car il avoit peur que son méchant frère ne l'enlevât, s'il la voyoit. Cependant *Fourbin*, qui vouloit se marier, fit partir plusieurs peintres pour lui apporter les portraits des plus belles filles. Il fut enchanté de celui d'*Aimée*, sœur d'*Aurore* ; & l'ayant fait venir à sa Cour, il l'épousa. *Aurore* eut beaucoup d'inquiétude, quand elle sut que sa sœur étoit reine ; elle n'osoit plus sortir, car elle savoit combien cette sœur étoit méchante, & combien elle la haïssoit. Au bout d'un an, *Aurore* eut un fils qu'on nomma *Beaujour*, & elle l'aimoit uniquement. Ce petit prince, lorsqu'il commença à parler, montra tant d'esprit, qu'il faisoit tout le plaisir de ses parens. Un jour qu'il étoit devant la porte avec sa mère, elle s'endormit, & quand elle se réveilla, elle ne trouva plus son fils. Elle jetta de grands cris, & courut par toute la forêt pour le chercher. La bergère avoit beau la faire sou-

venir qu'il n'arrive rien que pour notre bien, elle eut toutes les peines du monde à la consoler ; mais le lendemain, elle fut contrainte d'avouer que la bergère avoit raison. *Fourbin* & sa femme, enragés de n'avoir point d'enfans, envoyèrent des soldats pour tuer leur neveu ; & voyant qu'on ne pouvoit le trouver, ils mirent *Ingénu*, sa femme & la bergère dans une barque, & les firent exposer sur la mer, afin qu'on n'entendit jamais parler d'eux. Pour cette fois, *Aurore* crut qu'elle devoit se croire fort malheureuse ; mais la bergère lui répétoit toujours, que Dieu faisoit tout pour le mieux. Comme il faisoit un très beau tems, la barque vogua tranquillement pendant trois jours, & aborda à une ville qui étoit sur le bord de la mer. Le roi de cette ville avoit une grande guerre, & les ennemis l'assiégèrent le lendemain. *Ingénu* qui avoit du courage, demanda quelques troupes au roi ; il fit plusieurs sorties, & il eut le bonheur de tuer l'ennemi qui assiégeoit la ville. Les soldats, ayant perdu leur commandant, s'enfuirent, & le roi, qui étoit assiégé, n'ayant point d'enfans, adopta *Ingénu* pour son fils, afin de lui marquer sa reconnoissance. Quatre ans après, on apprit que *Fourbin* étoit mort de

chagrin, d'avoir épousé une méchante femme, & le peuple qui la haïssoit, la chassa honteusement, & envoya des ambassadeurs à *Ingénu* pour lui offrir la couronne. Il s'embarqua avec sa femme & la bergère, mais une grande tempête étant survenue, ils firent naufrage & se trouvèrent dans une île déserte. *Aurore*, devenue sage par tout ce qui lui étoit arrivé, ne s'affligea point, & pensa que c'étoit pour leur bien, que Dieu avoit permis ce naufrage : ils mirent un grand bâton sur le rivage, & le tablier blanc de la bergère au haut de ce bâton, afin d'avertir les vaisseaux, qui passeroient par là, de venir à leur secours. Sur le soir, ils virent venir une femme qui portoit un petit enfant, & *Aurore* ne l'eut pas plutôt regardé, qu'elle reconnût son fils *Beaujour*. Elle demanda à cette femme où elle avoit pris cet enfant, & elle lui répondit, que son mari qui étoit un corsaire, l'avoit enlevé ; mais qu'ayant fait naufrage, proche de cette île, elle s'étoit sauvée avec l'enfant qu'elle tenoit alors dans ses bras. Deux jours après, des vaisseaux qui cherchoient les corps d'*Ingénu* & d'*Aurore*, qu'on croyoit péris, virent ce linge blanc, & étant venus dans l'île, ils menèrent leur roi & sa famille dans leur royaume. Et quelque accident

qu'il arriva à *Aurore*, elle ne murmura jamais, parce qu'elle savoit par son expérience, que les choses qui nous paroissent des malheurs, sont souvent la cause de notre félicité.

*Lady SPIRITUELLE.*

Je vous assure, ma Bonne, que je me suis impatientée de tous les malheurs d'*Aurore* ; je ne pouvois me persuader que cela fût pour son bien.

*Lady CHARLOTTE.*

Et moi, je connois la raison qui me fait trouver la journée si longue, c'est que je suis une paresseuse qui n'aime pas à travailler.

*Madem. BONNE.*

Vous avez raison, ma chère ; la journée n'est longue que pour les paresseuses. Si vous voulez ne vous ennuyer jamais, il faut avoir un papier comme *Aurore*, où toutes les heures du jour seront employées utilement : si vous voulez, Mesdames, je vous donnerai à chacune un petit règlement, qui vous fera paroître les jours fort courts.

*Lady SPIRITUELLE.*

De tout mon cœur, ma Bonne.

*Toutes ensembles.*

Nous le voulons aussi.

*Madem. BONNE.*

Nous y travaillerons en prenant le thé.  
En attendant, *Lady Mary* nous dira son  
histoire.

*Lady MARY.*

Les enfans de *Jacob*, qu'on nommoit  
*Israélites*, eurent une grande quantité d'en-  
fans, & cela fit un grand peuple. Long-  
tems après, un autre roi, nommé aussi  
*Pharaon*, monta sur le trône, & *Joseph*  
étoit mort avant que ce roi fut né. Ce  
méchant roi voulut faire périr les *Israélites*,  
& il les forçoit de travailler à lui bâtir des  
villes ; mais plus ils travailloient, plus ils se  
portoient bien, & plus ils avoient d'enfans.  
*Pharaon*, qui vouloit les détruire, com-  
manda qu'on jettât dans le Nil tous les pe-  
tits garçons des *Israélites*. Comme le Nil  
est une grande rivière, ils furent tous noyés.  
Un homme de la tribu de *Lévi* eut un petit

garçon qui étoit très beau, & sa mère le cacha pendant trois mois ; mais comme elle avoit peur qu'on ne découvrit cet enfant ; elle fit un joli panier, & ayant mis son fils dedans, elle le porta sur le Nil, & laissa sa fille *Marie* pour voir ce qu'il deviendrait. La fille de *Pharaon* vint dans ce tems pour se baigner, & ayant vû cette corbeille, elle commanda à une de ses servantes de la prendre. Quand elle vit ce bel enfant dans la corbeille, elle'en eut pitié, & dit, je veux le sauver. *Marie* qui entendit cela, lui dit : Madame, si vous voulez, j'irai vous chercher une nourrice. Je le veux bien, lui dit la princesse. Alors *Marie* fut chercher sa mère ; & la princesse, ayant nommé cet enfant *Moïse*, le donna à nourrir à sa propre mère, qu'elle ne connoissoit pas.

*Madem.* BONNE.

Continuez, *Lady Charlotte*.

*Lady* CHARLOTTE.

Quand *Moïse* fut grand, la fille de *Pharaon* le prit pour son fils, & il étoit un grand seigneur ; mais les richesses, & les plaisirs de la Cour, ne lui firent point ou-

blier les Israélites ses frères. Un jour il en vit un, qui étoit maltraité par un *Egyptien*, & *Moïse* tua cet *Egyptien* qui vouloit tuer cet *Israélite* : il le cacha dans du sable, & croyoit fermement que personne ne l'avoit vû. Le lendemain, il trouva deux *Israélites* qui se querelloient ; il leur dit : pourquoi vous querellez vous ? vous êtes frères, il faut vivre en paix. Un de ces *Israélites* lui dit : de quoi vous mêlez-vous ? vous n'êtes pas notre juge ; voulez vous aussi me tuer, comme vous avez tué hier cet *Egyptien* ? *Moïse*, qui croyoit que personne ne savoit qu'il avoit tué cet homme, fut fort effrayé, & ayant appris que le roi le vouloit faire mourir, il s'enfuit dans un autre país. Quand il eut beaucoup marché, il s'affit près d'un puits pour se reposer, & il vint là sept filles qui étoient sœurs, & leur père se nommoit *Jéthro*. Ces filles ayant tiré de l'eau pour faire boire leurs troupeaux, il vint des bergers qui vouloient les chasser ; mais *Moïse* défendit ces filles, & quand elles furent retournées chez leur pere, elles lui racontèrent ce qui s'étoit passé.--- *Jéthro* leur dit : pourquoi n'avez vous pas prié cet honnête homme d'entrer, pour manger un morceau avec nous ? *Jéthro* fit donc venir *Moïse*, & par la suite, il

lui donna en mariage une de ses filles qui se nommoit *Séphora*.

*Madem.* BONNE.

Continuez, *Miss Molly*.

*Miss MOLLY.*

*Moïse* gardoit un jour les troupeaux de son beau-père *Jéthro*, & il vint jusqu'à la montagne d'*Horeb*; & pendant qu'il gardoit ce troupeau, il vit un buisson tout en feu, mais pourtant ce buisson ne bruloit pas. *Moïse* s'approcha pour admirer cette merveille; alors il entendit une voix qui lui dit: ôtez vos souliers, car ce lieu est saint. Alors *Moïse* se prosterna la face contre terre, & la voix lui dit: je suis le Dieu d'*Abraham*, d'*Isâc*, & de *Jacob*: j'ai entendu le cri de mon peuple qui est en *Egypte*, car les *Israëlites* sont mon peuple; c'est pourquoi je te commande d'aller vers eux pour les délivrer, & tu leur diras, que tu viens de ma part. Seigneur, dit *Moïse*, je ne fais pas votre nom, comment pourrai-je le leur dire? *Je suis celui qui suis*, répondit la voix; va t'en trouver *Pharaon*, & tu lui demanderas la permission de mener mon peuple dans le désert, pour y sacrifier

pendant trois jours. Seigneur, reprit *Moïse*, *Pharaon* ne voudra pas me croire, & il me fera mourir. Je ferai avec toi, reprit la voix, & je te donnerai le pouvoir de faire des miracles. Jette à terre la petite baguette que tu as dans la main. *Moïse* obéit, & cette baguette, ou verge, fut d'abord changée en serpent. *Moïse* eut peur & il s'enfuit ; mais la voix lui dit : prend ce serpent par la queue, & aussi-tôt il deviendra baguette. Cela arriva comme la voix l'avoit dit, & pourtant *Moïse* n'étoit pas encore rassuré. La voix lui commanda de mettre sa main dans son sein, & aussi-tôt elle fut couverte de galle ; & puis ayant mis une autre fois cette main galeuse dans son sein, elle fut guérie. Quoique *Moïse* connût par ces miracles, que c'étoit Dieu qui lui parloit, il avoit bien de la peine à se résoudre d'aller trouver *Pharaon*, & il dit : Seigneur, vous savez bien que je n'ai pas la langue fort libre ; j'ai eu toute ma vie beaucoup de peine à prononcer, & depuis que je vous ai parlé, j'ai encore plus de peine. La voix lui répondit : qui a fait la bouche du muet & de celui qui parle ? N'est-ce pas moi ? Va t'en, je serai dans ta bouche, & puis j'enverrai au devant de toi ton frère *Aaron* qui parle aisément, &

qui fera ton interprète. *Moïse* quitta donc cette montagne & retourna en *Egypte*, & comme il étoit en chemin, *Aaron* vint au devant de lui, comme Dieu le lui avoit promis.

*Lady* SPIRITUELLE.

Mon Dieu, ma Bonne, que cette histoire de la Sainte Ecriture est belle ; je passerois les jours & les nuits à l'entendre.

*Miss* MOLLY.

Je vous prie, ma Bonne, dites moi ce que cela veut dire, *je suis celui qui suis*.

*Madem.* BONNE.

Cela veut dire, je suis Dieu par moi-même, & sans le secours de personne. J'ai toujours été, je serai toujours. Tout ce qui est sur la terre, n'est rien en comparaison de moi. Les rois, les empereurs, les conquérans, les riches, les nobles ; tout cela n'est rien devant moi, tout cela ne subsiste que par ma volonté : tout le monde entier est moins devant moi qu'un grain de poussière : je pourrois le détruire dans un instant. Je suis seul, je suis tout ce qu'il

y a de bon, de grand, de sage, de puissant, d'aimable, de juste.

*Lady* SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, vous dites qu'il n'y a que Dieu qui *est*. Il me semble pourtant, que je suis aussi quelque chose; la terre, le Soleil, les hommes, sont quelque chose aussi: on ne peut donc pas dire qu'il n'y a que Dieu qui soit quelque chose.

*Madem* BONNE.

Pardonnez-moi, ma chère. Vous êtes quelque chose, cela est vrai, vous avez l'être; mais cet être que vous avez, Dieu vous l'a prêté, il lui appartient, il peut vous l'ôter dans un moment. Si je vous prêtois ma robe, vous ne pourriez pas dire que cette robe fût à vous. Eh bien, votre corps, votre ame, votre esprit, vos parens, vos richesses; en un mot, tout ce que vous avez, est à Dieu: il vous l'a prêté. Il n'y a que Dieu à qui on n'a jamais rien donné, ni prêté, parce que rien n'étoit avant lui, & que tout ce qui existe, vient de lui. Il est donc le Maître de tout ce qu'il a & de tout ce qu'il donne; c'est-à-dire de tout ce qui existe. Voyez, mes enfans, combien il

il mérite de reconnoissance & d'amour. Nous aimons ceux qui nous font du bien ; or Dieu nous a donné tout ce que nous avons ; il est notre père, notre maître, notre bienfaiteur, il nous aime comme ses enfans ; nous serions donc bien méchantes, si nous refusions de l'aimer & de lui obéir.

*Lady* SENSE'E.

Pour moi, ma Bonne, quand je lis les histoires que ces dames viennent de répéter je ne puis m'empêcher de fremir de respect.

*Madem.* BONNE.

Vous avez raison, ma chère. Nous sommes si petits devant Dieu, que nous ne pouvons être assez pénétrés de respect en sa présence. Dieu est partout, mes bons enfans ; mais il est d'une manière particulière dans les temples, & dans les lieux où l'on prie. C'est donc un grand péché de lui manquer de respect dans ces lieux ; d'y parler, d'y rire, d'y tourner la tête. C'est donc un péché quand on fait ses prières sans attention. Que diriez-vous, Mesdames, si une pauvre femme demandoit permission de parler au roi, & que lorsqu'elle seroit dans sa chambre pour lui demander une grace, elle lui tournoit le dos,

& s'amusoit à rire & à parler avec ses domestiques ?

*Lady* MARY.

Je dirois qu'elle feroit folle, & je suis folle aussi quelquefois, car pendant que je suis à genoux pour parler au bon Dieu, je tourne la tête, & je ne pense pas à ce que je dis ; mais je veux me corriger, & avant ma prière, je prendrai un petit moment pour penser que je vais parler à Dieu.

*Madem.* BONNE.

Je vous assure, si vous faites cela, que vous n'aurez pas envie de tourner la tête. C'est une excellente habitude de penser souvent à la présence de Dieu. On ne devient méchante que parce qu'on l'oublie. Si, avant de mentir, de se mettre en colère, d'être gourmande, on pensoit, je vais commettre ces fautes devant Dieu ; il me regarde, il hait les méchant, il peut les punir, & peut-être, va-t-il me punir tout-à-l'heure : si, dis-je, on pensoit à cela, on ne feroit pas assez effronté pour faire ces fautes. Adieu, Mesdames, je....

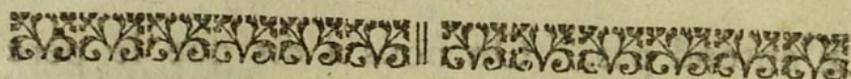
*Lady* MARY.

Ma Bonne, avant de nous en aller, expliquez-moi, je vous prie, un mot que je

n'entend pas. On nous a dit que le père de *Moïse* étoit de la tribu de *Levi*, qu'est-ce qu'une *tribu* ?

*Madem.* BONNE.

*Tribu* veut dire *famille*. Vous savez, mes enfans, que *Jacob* avoit douze fils ; cela faisoit douze familles, qu'on appella tribus. Je vais vous les nommer, *Ruben*, *Siméon*, *Lévi*, *Juda*, *Iffacar*, *Zabulon*, *Dan*, *Gad*, *Ascer*, *Nephtali*, *Joseph*, *Benjamin*. C'étoit donc-là, les douze tribus d'Israël, c'est-à-dire, les douze familles sorties de *Jacob*. Mais comme *Jacob* adopta deux des fils de *Joseph*, qui s'appelloient *Manassé* & *Ephraïm*, cela fit deux demi tribus, ou familles, pour représenter la tribu de *Joseph*. Voilà ce que vous vouliez savoir, *Lady Mary*. Mais quand vous m'avez interrompue, j'allois vous dire que nous irons dîner à la campagne après demain, & que si vous voulez venir du matin, nous irons toutes ensemble demander permission à vos Mamans, & vous me ferez savoir demain, si nous vous attendrons.



### XIII. DIALOGUE.

Dixième Journée.

*Madem.* BONNE.

**P**ENDANT le chemin , Mesdames, je vais vous raconter un joli conte que j'ai lu quelque part.

*Conte des trois Souhaits.*

Il y avoit une fois un homme qui n'étoit pas fort riche ; il se maria , & épousa une jolie femme. Un soir , en Hiver , qu'ils étoient auprès de leur feu , ils s'entretenoient du bonheur de leurs voisins qui étoient plus riches qu'eux. Oh ! si j'étois la maîtresse d'avoir tout ce que je souhaiterois , dit la femme , je serois bientôt plus heureuse que tous ces gens - là. Et moi aussi , dit le mari ; je voudrois être au tems des fées , & qu'il s'en trouvât une assez bonne , pour m'accorder tout ce que je voudrois. Dans le même tems , ils virent dans leur chambre une très belle dame , qui leur dit : je suis une fée ; je vous promets de vous accorder les trois premières choses que vous souhai-terez : mais prenez y garde ; après avoir

souhaité trois choses, je ne vous accorderai plus rien. La fée ayant disparu, cet homme & cette femme furent très-embarassés. Pour moi, dit la femme, si je suis la maîtresse, je fais bien ce que je souhaiterai : je ne le souhaite pas encore, mais il me semble qu'il n'y a rien de si bon que d'être belle, riche, & de qualité. Mais, répondit le mari, avec ces choses on peut être malade, chagrin, on peut mourir jeune : il seroit plus sage de souhaiter de la santé, de la joie, & une longue vie. Et à quoi serviroit une longue vie, si l'on étoit pauvre, dit la femme, cela ne serviroit qu'à être malheureux plus longtems. En vérité, la fée auroit dû nous promettre de nous accorder une douzaine de dons ; car il y a au moins une douzaine de choses dont j'aurois besoin. Cela est vrai, dit le mari, mais prenons du tems : examinons d'ici à demain matin les trois choses qui nous sont les plus nécessaires, & nous les demanderons ensuite. J'y veux penser toute la nuit, dit la femme, en attendant, chauffons nous, car il fait froid. En même tems, la femme prit les pincettes, & racommoda le feu ; & comme elle vit qu'il y avoit beaucoup de charbons bien allumés, elle dit, sans y penser : voilà un bon feu, je

voudrois avoir une aune de boudin pour notre souper, nous pourrions le faire cuire bien aisément. A peine eut-elle achevé ces paroles, qu'il tomba une aune de boudin par la cheminée. Peste soit de la gourmande avec son boudin, dit le mari; ne voilà-t-il pas un beau souhait, nous n'en avons plus que deux à faire; pour moi, je suis si en colère, que je voudrois que tu eusses le boudin au bout du nez. Dans le moment, l'homme s'aperçut qu'il étoit encore plus fou que la femme; car, par ce second souhait, le boudin fut au bout du nez de cette pauvre femme, qui ne pût jamais l'arracher. Que je suis malheureuse, s'écria t'elle; tu es un méchant, d'avoir souhaité ce boudin au bout de mon nez. Je te jure, ma chère femme, que je n'y pensois pas, répondit le mari; mais que ferons nous? Je vais souhaiter de grandes richesses, & je te ferai un étui d'or, pour cacher ce boudin. Gardez-vous en bien, reprit la femme, car je me tuerois, s'il falloit vivre avec ce boudin, qui est à mon nez: croyez-moi, il nous reste un souhait à faire, laissez-le moi, ou je vais me jeter par la fenêtre. En disant ces paroles, elle courut ouvrir la fenêtre, & son mari, qui l'aimoit, lui cria: arrête, ma chère femme,

je te donne la permission de souhaiter tout ce que tu voudras. Eh bien, dit la femme, je souhaite que ce boudin tomba à terre. Dans le moment, le boudin tomba, & la femme, qui avoit de l'esprit, dit à son mari : la fée s'est moquée de nous, & elle a eu raison. Peut-être aurions-nous été plus malheureux étant riches, que nous ne le sommes à présent. Crois-moi, mon ami, ne souhaitons rien, & prenons les choses, comme il plaira à Dieu de nous les envoyer : en attendant, soupions avec notre boudin, puisqu'il ne nous reste que cela de nos souhaits. Le mari pensa que sa femme avoit raison, & ils soupèrent gayement, sans plus s'embarasser des choses qu'ils avoient eu dessein de souhaiter.

*Lady SENSEE.*

Cette femme souhaitoit une douzaine de dons ; mais avec tout cela, elle auroit pû être encore malheureuse. Par exemple, si elle eut souhaité un bon dîner, il auroit fallu avoir aussi un bon apétit pour le manger ; & puis, de la modération, pour n'en point manger trop pour n'être pas malade : voilà trois souhaits pour un dîner.

*Lady* MARY.

Si j'avois la liberté de souhaiter quelque chose, je souhaiterois d'être tout d'un-coup la plus savante du Monde.

*Madem.* BONNE.

Mais, ma chère, cela ne seroit pas assez ; il faudroit souhaiter encore de faire un bon usage de votre science ; car sans cela, elle pourroit servir à vous rendre plus sotte, plus orgueilleuse, & plus méchante.

*Lady* CHARLOTTE.

Et moi, je souhaiterois de devenir la meilleure de toutes les filles ; car j'ai beaucoup de peine à n'être plus méchante.

*Madem.* BONNE.

Il n'y a rien à dire à ce souhait, il est parfaitement bon. Mais, ma chère, il y a encore un avantage que vous ne connoissez pas. Je suppose que vous souhaitiez d'être belle, d'être riche, ou quelque autre avantage. Vous aurez beau souhaiter toute votre vie, vous ne serez jamais ni plus riche, ni plus belle. Les souhaits que nous faisons, ne nous avancent de rien. Mais sitôt qu'on souhaite véritablement d'être

bonne & vertueuse, on commence à le devenir. Remarquez, mes enfans, ces paroles, *quand on souhaite véritablement*, c'est-à-dire, quand on travaille à le devenir, & qu'on prend toute la peine nécessaire pour cela; car il n'y a personne, même parmi les plus méchantes, qui ne souhaitât de devenir vertueuse tout-d'un-coup, pourvû que cela ne donnât aucune peine; mais si l'on souhaite véritablement de devenir bonne, on en prend les moyens. Dites-moi, *Lady Charlotte*, n'est-il pas vrai, que vous souhaiteriez d'être bonne tout-d'un-coup, pour être débarrassée de la peine de corriger vos défauts?

*Lady* CHARLOTTE.

Tout justement, ma Bonne, je crois que vous devinez. Quand je pense à la peine que j'aurai à devenir douce, cela m'effraie. Je vous assure que je prend beaucoup de peine, & malgré cela, à tous momens je fais des fautes; j'ai peur de ne me corriger jamais.

*Madem.* BONNE.

C'est la paresse qui vous donne cette peur, ma bonne amie. Retenez bien

qu'on se corrige toujours quand on répare ses fautes. Si vous vouliez aller d'ici à Kenfinton, & que vous tombassiez à chaque pas, vous seriez sans doute bien longtems à faire ce chemin ; mais enfin, vous y arriveriez, pourvû que vous eussiez soin de vous relever. Si au contraire vous disiez, je tombe trop souvent, & cela me donne trop de peine de me relever, ainsi je veux rester à terre ; certainement vous n'arriveriez jamais. Il en est ainsi du voyage que nous faisons pour acquérir la vertu ; nous arriverons un jour, pourvû que nous ne restions pas à terre par paresse.

*Lady* CHARLOTTE.

Je ne croyois pas être paresseuse, ma Bonne, j'aime à travailler, à apprendre par cœur, & je fais une grande leçon de Géographie.

*Madem.* BONNE.

On peut être paresseuse quoi qu'on aime à travailler & à apprendre, mais d'un paresse d'esprit qui est bien dangereuse ; car elle ôte le courage. Voyons donc cette leçon de Géographie que vous avez apprise.

*Lady* CHARLOTTE.

J'ai appris toutes les montagnes de l'Europe, les principales rivières, les presqu'îles, & les isthmes.

*Madem.* BONNE.

Vous nous parlerez des montagnes & des presqu'îles; pour les rivières, nous les apprendrons en parlant des païs où elles coulent.

*Lady* CHARLOTTE.

On trouve dans la Grande Bretagne, entre l'Angleterre & l'Ecosse, le mont *Chévoit*. Les montagnes *Dophrines* sont entre la Norvège & la Suède: Les montagnes des *Pyrénées* sont entre la France & l'Espagne: les *Alpes* entre la France, la Savoie, & l'Italie: les *Appenins* traversent l'Italie; & dans la Hongrie, on trouve les monts *Crapack*.

Il y a dans l'Europe deux presqu'îles qui ont des Isthmes. L'une est la *Morée* au Sud de l'Europe dans la Turquie Européenne; elle est jointe à la terre ferme par l'Isthme de *Corinthe*. L'autre est la *Crimée*, au Nord de la mer Noire, & elle est jointe à la terre ferme par l'Isthme de *Précop*. On dit que le *Futland*, qui est au roi de Dannemarc, est aussi une presqu'île.

*Madem.* BONNE.

Courage, ma chère, vous deviendrez bientôt un habile Géographe : voyons présentement, si ces dames savent leurs histoires. Commencez, *Lady Mary*.

*Lady* MARY.

*Moïse & Aaron* vinrent trouver *Pharaon*, & lui dirent : Le Dieu Eternel te commande de laisser aller son peuple dans le désert, afin qu'il lui offre un sacrifice. *Pharaon* répondit : je ne connois pas le Dieu Eternel. Ce méchant roi envoya chercher ceux qui faisoient travailler les Israélites, & leur dit : Augmentez le travail de ce peuple ; c'est parce qu'il ne travaille pas assez, qu'il a le tems de souhaiter d'aller au désert. On donna donc aux Israélites plus de travail qu'ils n'en pouvoient faire, & on les battoit, parce qu'ils n'avoient pas fait leurs ouvrages. Les Israélites, voyant qu'ils étoient plus malheureux qu'auparavant, dirent à *Moïse* : Vous êtes cause de notre malheur ; pourquoi avez-vous dit à *Pharaon* de nous laisser aller dans le désert ? Alors *Moïse* dit au Seigneur : Vous voyez que mes frères sont en colère contre moi. Le Seigneur lui répondit :

pondit : Je suis le Dieu d'*Abraham*, d'*Isâc* & de *Jacob*. Je donnerai aux Israélites la terre de *Canaan*, qui est le meilleur país du Monde ; retourne à *Pharaon*, & *Aaron* fera des prodiges en sa présence. *Moïse* & *Aaron* furent encore trouver le roi, & *Aaron* ayant jetté sa verge contre terre, elle fut changée en dragon. Les magiciens de *Pharaon* changèrent aussi leurs baguettes en dragons ; mais le dragon *Aaron* mangea les dragons des magiciens. Ensuite, *Aaron* frappa de sa baguette les eaux du fleuve, & elles furent changées en sang ; ces eaux étoient puantes, & firent mourir tous les poissons : mais comme les magiciens changeoient aussi les eaux en sang, *Pharaon* ne voulut point laisser aller les Israélites.

*Madem.* BONNE.

Continuez, *Miss Molly*.

*Miss* MOLLY.

Dieu commanda ensuite à *Aaron* d'étendre sa verge, & il vit dans l'*Egypte* une grande quantité de grenouilles ; elles montoient dans les maisons, dans les lits, dans les fours, & jusques dans la chambre du roi. Alors *Pharaon* dit à *Moïse* : prie ton Dieu

qu'il fasse mourir ces grenouilles, & je laisserai aller les Israélites. *Moïse* pria Dieu, les grenouilles moururent; mais après qu'elles furent mortes, *Pharaon* ne voulut plus tenir sa promesse. Alors Dieu envoya une grande quantité de poux dans l'Égypte, puis des bêtes, ensuite une grosse grêle, qui tuoient les hommes & les animaux; il envoya aussi des plaies sur tout les hommes, & à midi on ne voyoit pas clair, parce que la terre étoit couverte d'un affreux brouillard; il n'y avoit que dans le país des Israélites, que tous ces malheurs n'arrivoient pas: mais pour cela, *Pharaon* ne voulut pas laisser aller les Israélites. Alors Dieu dit à *Moïse*: Que chaque famille des Israélites prenne un agneau, ou un chevreau; ils le tueront le quatorzième jour de ce mois, & ils frotteront avec son sang toutes leurs portes. On doit faire rotir cet agneau, ou ce chevreau, & le manger avec du pain sans levain & des laitues amères: il faudra tout manger, & s'il en reste quelque chose, il faut qu'il soit brûlé. Vous mangerez ce souper debout, à la hâte, ayant des habits de voyageurs: car je vais vous tirer d'Égypte, & tous les ans, vous célébrerez cette délivrance pendant sept jours, en mangeant du pain sans levain.

*Madem.* BONNE.

Continuez, *Lady Charlotte.*

*Lady* CHARLOTTE.

Les Israélites, ayant appris la volonté du Seigneur par la bouche de *Moïse* & d'*Aaron*, firent tout ce qui leur étoit ordonné. Sur le minuit Dieu envoya son ange qui tua les fils aînés des *Egyptiens*, depuis le fils du roi, jusqu'à celui des esclaves ; mais il ne mourut personne dans les maisons, dont les portes étoient arrosées du sang de l'agneau, ou du chevreau. Alors *Pharaon* & le peuple firent de grands cris, & dirent aux Israélites : Allez-vous en bien vite, & priez Dieu pour nous. Les Israélites, par l'ordre de Dieu, empruntèrent à leurs voisins des vases d'or & d'argent, qu'ils emportèrent avec eux : & ils étoient si pressés qu'ils emportèrent leur pâte pour faire le pain avant qu'il y eut du levain. Quand les Israélites sortirent de l'*Egypte*, ils étoient six cens mille hommes, sans compter les femmes & les enfans. Dieu leur recommanda de ne jamais manquer à manger cet agneau tous les ans, pour célébrer leur délivrance ; mais il leur défendit de casser un seul de ses os, & d'en donner à ceux qui ne seroient point circoncis.

*Lady* MARY.

Ma Bonne, les enfans d'Israël, ont-ils rendu aux *Egyptiens* les vases d'or & d'argent qu'ils leur avoient empruntés ?

*Madem.* BONNE.

Non, ma chère.

*Lady* MARY.

Mais ils étoient donc des voleurs.

*Madem.* BONNE.

Remarquez, mes enfans, que les rois d'*Egypte* avoient fait travailler les Israélites comme des esclaves, sans leur payer leur travail ; ils avoient bâti plusieurs villes au pais des *Egyptiens*, & Dieu qui est juste, vouut que les *Egyptiens* les payassent malgré eux ; c'est pourquoi, il commanda aux Israélites d'emprunter ces vases sans les avertir qu'ils n'auroient jamais l'occasion de les rendre. Apparemment qu'ils ne savoyent pas qu'ils ne reviendroient jamais : il est vrai qu'ils n'auroient pas péché s'il l'avoient sù, parce ce que Dieu qui est le maître de tout, leur avoit donné ces vases. Si Dieu ne les leur avoit pas donné pour les payer de leur travail, ils eussent fait un péché de les prendre ; car il n'est pas per-

mis de prendre quelque chose à une personne, quand même elle nous devoit de l'argent.

*Lady* SPIRITUELLE.

Je vous prie, ma Bonne, dites-moi, ce que c'est la circoncision ?

*Madem.* BONNE.

C'étoit une cérémonie que Dieu avoit ordonnée pour les enfans des Israélites, & qui étoit la marque qui les distinguoit des autres nations; ainsi quand un étranger vouloit se faire Israélite, ou Juif, car c'est la même chose, il faisoit cette cérémonie.

*Lady* CHARLOTTE.

Qu'est-ce qu'une cérémonie ?

*Madem.* BONNE.

Il y en a de plusieurs sortes, mes enfans. Par exemple: il falloit manger l'agneau Pascal debout, en habit de voyageur, avec des laitues amères, & un bâton à la main; ce bâton, ces laitues, cet habit, c'étoient des cérémonies.

*Lady* SENSE'E.

Ma Bonne, il me souvient d'avoir lû dans la Sainte Écriture, que Dieu commanda aux Juifs de lui offrir les premiers nés.

*Madem.* BONNE.

J'allois le dire, ma chère; non seulement on les offroit, mais on les donnoit au Seigneur. Les parens après cela étoient obligés de les racheter, & il donnoient à la place de leurs enfans, un agneau, ou deux tourterelles.

*Lady* SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je suis l'ainée; ainsi, si j'avois vécu dans ce tems-là, on m'auroit offerte au Seigneur.

*Madem.* BONNE.

Vous devez vous offrir vous-même, comme les prémices de la famille. Allons dîner, Mesdames, & après le dîner, nous irons nous promener dans le jardin.



## XIV. DIALOGUE.

Onzième Journée.

*Lady* CHARLOTTE.

**M**A Bonne, je n'ai pas dormi de toute la nuit; on m'a donné un estampe, & l'on m'a dit qu'en me l'expliquant, vous me raconteriez une jolie fable, je meurs d'envie de la savoir.

*Madem.* BONNE.

Approchez, *Lady Sensée*, & venez expliquer cette estampe.

*Lady* CHARLOTTE.

Mais, ma Bonne, vous lui cachez les noms, comment voulez-vous qu'elle les devine ?

*Madem.* BONNE.

Elle n'a pas besoin de lire les noms des personnages, qui sont dans cette estampe, pour les connoître : quand on fait bien l'histoire & la fable, on devine tous les tableaux, toutes les tapisséries, & toutes les estampes ; vous l'allez voir.

*Lady* SENSÉE.

Ce vieillard & cette bonne femme dont les habits sont si usés, c'est un mari & une femme qu'on appelle *Philemon & Baucis*. Ce grand homme qui a une oye entre les jambes, c'est *Jupiter*, que les payens appelloient le dieu du ciel ; & cet autre qui est à côte de lui, c'est son fils *Mercur*e, qui étoit l'ambassadeur des dieux, & le protecteur des marchands & des voleurs.

*Lady* CHARLOTTE.

Mais, ma chère, comment avez-vous pu deviner cela ?

*Lady* SENSE'E.

J'aurois, je crois, reconnu ces deux vieilles gens, mais cet oye qui se sauve entre les jambes de *Jupiter*, suffisoit pour me faire connoître l'estampe; si ma Bonne veut me le permettre, je vous raconterai cette fable, & vous verrez après cela qu'il n'étoit pas difficile de deviner.

*Madem.* BONNE.

Je le veux bien, ma chère.

*Lady* SENSE'E.

*Jupiter* &  *Mercure* prirent un jour une figure humaine, & furent voyager. Ils arrivèrent un soir dans un grand village, & demandèrent à coucher par charité; mais personne ne voulut les recevoir. Après avoir frappé à toutes les portes, ils furent à une petite cabane, couverte de paille & de feuilles d'arbres: le maître de cette cabane étoit un pauvre vieillard, qui vivoit en paix avec *Baucis* sa femme. Les dieux les prièrent de leur laisser passer la nuit dans leur cabane, & ces bonnes vieilles gens y consentirent de bon cœur; d'abord *Philemon* pria *Baucis* de faire chauffer de l'eau pour laver les pieds de ces étrangers, & la bonne femme, pour allumer plus vite le feu,

cassa quelques branches de celles qui cou-  
 vroient leur petite maison ; ensuite elle  
 souffla le feu avec sa bouche, car elle n'a-  
 voit pas de soufflet. Lorsque l'eau fut  
 chaude, *Philemon* prit un plat de bois, qui  
 étoit attaché à la muraille avec une cheville,  
 & pendant qu'il lavoit les pieds de ces étran-  
 gers, *Baucis* lava la table, & la frotta avec  
 de la menthe, pour lui donner une bonne  
 odeur ; ensuite elle mit un morceau de tuile  
 sous un des pieds de cette table, parce qu'il  
 étoit un peu cassé. Il n'y avoit point de  
 chaise dans cette pauvre maison, & il falloit  
 s'asseoir sur un banc : *Baucis*, pour le rendre  
 moins dur, mit dessus un vieux morceau de  
 tapifferie, dont elle couvroit son lit les jours  
 de bonnes fêtes. Elle courut aussi au jar-  
 din, & apporta des prunes sur une feuille  
 de vigne, un peu de miel dans une moitié  
 de plat, car il étoit cassé, & un morceau  
 de fromage. Ils se mirent tous à table, &  
*Philemon* demanda pardon aux étrangers de  
 les recevoir si mal. Tout d'un coup, il se  
 souvint qu'il avoit une oye, & résolut de la  
 tuer pour donner un meilleur souper à ses  
 hôtes ; il se leva donc avec sa femme pour  
 attraper l'oye, mais cet animal se sauvoit  
 tantôt dans un coin, tantôt dans un autre,  
 & les bonnes gens, à force d'avoir couru,

étoient tout en sueur. A la fin, l'oye se réfugia entre les jambes de *Jupiter*, & ce dieu dit à *Philemon*, & à *Baucis* : je suis content de votre charité ; suivez-moi sur cette grande montagne. En même tems il parut environné de lumière aussi bien que *Mercur*e. Lorsqu'ils furent sur la montagne, *Jupiter* leur dit : regardez derrière vous. Ils obéirent, & virent qu'il n'y avoit plus de village, il n'y avoit qu'une grande quantité d'eau ; car *Jupiter*, pour punir la dureté des habitans de ce village, les avoit tous noyé, en faisant venir un lac dans cet endroit : mais au milieu de ce lac, on voyoit la petite cabane des vieilles gens, qui avoit été conservée. Comme ils étoient charitables, ils s'affligèrent du malheur de leurs voisins, quoique ces gens ne leur eussent jamais fait que du mal. Ensuite, *Jupiter* leur dit : demandez-moi une récompense, & je vous l'accorderai. Ces bonnes gens consultèrent un moment ensemble, après quoi *Philemon* dit à *Jupiter* : puisque vous avez la bonté de vouloir nous récompenser, transportez notre petite maison sur cette montagne, changez-la dans un temple où vous soyez adoré, que je sois votre prêtre, & *Baucis* votre prêtresse, & faites que nous y mourrions ensemble le même jour, afin

que je n'aie pas la douleur de pleurer ma chère *Baucis*, & qu'elle n'ait point de larmes à répandre pour son fidèle *Philemon*. *Jupiter* accorda une demande si juste, la maison fut changée dans un temple, les bonnes gens y vécurent en paix plusieurs années. Un jour, qu'ils étoient assis devant la porte du temple, & qu'ils s'entretenoient de l'amour, qu'ils devoient aux dieux, *Philemon* voulut se lever, mais il s'apperçut qu'il n'avoit plus de jambes, & qu'elles étoient changées en arbres. *Baucis* voulut aller pour le secourir; elle connut que le même changement étoit arrivé en elle. Elle dit donc adieu à son chère *Philemon*, il lui parla tant qu'il eut l'usage de la parole, mais l'écorce montant petit-à-petit, les enveloppa entièrement, & ils devinrent deux beaux arbres, qui restèrent toujourns à la porte du temple.

Vous voyez bien, Mesdames, qu'après avoir lu cette fable, il n'étoit pas difficile d'expliquer l'estampe.

*Lady* SPIRITUELLE.

Je vois aussi que *Lady Sensée* n'est jamais fière de ce qu'elle fait. Si j'en avois dit autant, je serois toute glorieuse.

*Madem.* B O N N E.

Cela auroit pu vous arriver il y a deux mois ; mais je vous crois corrigée, ma chère. *Lady Sensée* a bien raison de ne pas être glorieuse d'avoir expliqué cette fable : cela prouve qu'elle a de la mémoire, mais cette mémoire, ce n'est pas elle qui se l'est donnée, c'est un présent de Dieu.

*Lady* S P I R I T U E L L E.

Je fais que sa mémoire est un présent de Dieu ; mais son application à profiter de sa mémoire, mérite des louanges.

*Lady* S E N S É E *embrassant* *Lady*  
S P I R I T U E L L E.

Vous êtes bien bonne, ma chère amie, de penser si bien de moi.

*Madem.* B O N N E.

J'ai bien du plaisir à voir *Lady Spirituelle* si changée : autrefois, ma chère, vous auriez été chagrine & jalouse de la mémoire & de l'application de votre compagne ; aujourd'hui cela vous fait plaisir, vous en êtes contente : en corrigeant votre orgueil, vous avez chassé la jalousie, & tous les chagrins qu'elle vous causoit : vous vous faites aimer  
de

de vos compagnes qui souhaitent de vous voir souvent, parce qu'au lieu de chercher à les mortifier, vous n'êtes occupée qu'à leur dire des choses agréables. N'est il pas vrai, ma chère, que votre cœur est mille fois plus content qu'il n'étoit autrefois?

*Lady SPIRITUELLE.*

Cela est bien vrai, ma Bonne, mais je fais encore bien des fautes. Par exemple, je n'ai pas encore pardonné à Mylord . . . . qui a dit que j'étois une peste.

*Madem. BONNE.*

Comment, ma chère, c'est l'homme du monde auquel vous avez les plus grandes obligations. Rendez-vous justice; Mylord avoit raison: ce n'est pas par méchanceté qu'il disoit cela; au contraire, il vous aime: il s'est fort bien apperçu de votre conversion, & il disoit, il y a trois jours, que si vous continuiez comme vous avez commencé, vous seriez la plus aimable femme de *Londres*.

*Lady SPIRITUELLE.*

Ma Bonne, est-ce une faute d'être bien contente de ce que Mylord . . . a dit?

*Madem.* BONNE.

Non, ma chère. Nous devons chercher à plaire à tout le monde, pourvu que ce soit par nos vertus ; & rien n'est si mal que de dire, je ne me soucie pas qu'on me méprise.

*Lady* CHARLOTTE.

J'ai dit cette sottise-là, bien des fois ; mais ma Bonne, je ne le pensois pas ; c'étoit par dépit & par rage que je disois cela, & pour donner du chagrin à ma gouvernante & à mes sœurs.

*Madem.* BONNE.

Vous preniez-là une belle vengeance : c'est comme si vous mettiez le feu à une belle maison que vous auriez, pour brûler l'écurie de votre voisin qui seroit à côté ; mais ne parlons plus de cela, puisque vous vous êtes corrigée. Nous allons à présent répéter nos histoires.

*Lady* MARY.

Ma Bonne, je vous prie auparavant, de m'expliquer deux mots que je n'entends pas. Qu'est-ce qu'un *Hôte* ? Qu'est-ce qu'un *Lac* ?

*Madem.* BONNE.

Ce mot d'*hôte* a deux significations. Quelquefois, il veut dire une personne chez laquelle on loge & l'on mange. Ainsi, le maître d'une auberge, s'appelle un *hôte*, & sa femme une *hôtesse*. Quelquefois aussi, il veut dire, des personnes qui viennent manger & coucher chez nous ; comme dans la fable de *Philemon* & de *Baucis* : *Jupiter* & *Mercurie* étoient leurs hôtes. *Lady Sensée* va vous dire ce que c'est qu'un lac, & en même tems, elle vous dira la différence qu'il y a entre les mers, les rivières, les fleuves, & les lacs.

*Lady* SENSE'E.

Une mer, c'est une grande quantité d'eaux, qui ne sortent point de leur place, & qui ne courent point comme les rivières.

*Lady* MARY.

Est-ce que les rivières courent ?

*Madem.* BONNE.

Oui, ma chère, elles coulent ou marchent toujours ; mettez-vous sur le pont de *Westminster*, vous verrez que l'eau ne se tient point tranquille, & qu'elle va toujours du côté du pont de *Londres*.

*Miss* MOLLY.

Dites-moi, je vous prie, d'où viennent les rivières ?

*Madem.* BONNE.

Elles sortent ordinairement des montagnes. La rivière coule sans cesse, jusqu'à ce qu'elle trouve une autre rivière où elle se perd. Mais si elle ne rencontre point de rivière dans son chemin, & qu'elle aille jusqu'à la mer ; alors on la nomme un fleuve. Un fleuve est donc une grande rivière, qui ordinairement porte son nom jusqu'à la mer.

*Lady* CHARLOTTE.

Je n'entends pas bien cela, ma Bonne.

*Madem.* BONNE.

Vous le comprendrez en regardant une carte. Voyez-vous cette grande rivière qu'on appelle le Rhône. Voilà plusieurs autres rivières qui viennent se perdre chez-elle. En voilà surtout deux grandes, la Saône & l'Isère. Quand la Saône & l'Isère ont attrapé le Rhône, il n'y a plus de Saône ni d'Isère, mais seulement le Rhône, qui court encore fort long-tems, & puis va se jeter dans la mer.

Quand le Rhône arrive à la mer, on le nomme encore le Rhône ; c'est donc un fleuve, parce qu'il garde son nom jusqu'à la mer. Je dis que cela arrive ordinairement, mais pas toujours. Car le Rhin qui coule à l'Ouest de l'Allemagne, ne va pas jusques à la mer, mais il se perd dans les sables. Voyez aux pages 57 & 58. du Tome I. de la Nouv. Introd. à la Géographie Moderne, vous y trouverez les principales rivières de l'Europe. *Lady Sensée*, dites-nous ce que c'est qu'un lac, & combien il y a de grands lacs en Europe.

*Lady* S E N S É E.

Un lac est comme une petite mer ; car ses eaux ne courent pas. Il y en a deux dans Moscovie : le lac Onéga, & le lac Lodéga. Un au N. E. de la Suisse, qu'on appelle le lac de Constance, & un proche de Genève ; le fleuve du Rhône passe à travers ce dernier lac.

*Madem.* B O N N E.

Cela fera notre leçon de Géographie aujourd'hui : *Lady Mary*, dites nous votre histoire.

Lady MARY.

Lorsque *Moïse* & les Israélites entrèrent dans le désert : le Seigneur ordonna à son ange de les conduire. Le jour il marchoit devant eux dans une nuée, & la nuit dans une colonne de feu qui les éclairoit. Cependant *Pharaon* eut regret d'avoir laissé partir ce peuple qui travailloit pour lui, & ayant assemblé une grande armée, il courut après lui. Quand les Israélites virent les Egyptiens, ils eurent une grande peur, & ils dirent à *Moïse* : pourquoi nous avez-vous amené dans ce désert, pour y périr tout-d'un-coup ? il falloit nous laisser dans l'Égypte, aviez-vous peur qu'il y manquât de la terre pour nous mettre après notre mort ? *Moïse* les exhorta à mettre leur confiance en Dieu, & il pria le Seigneur d'avoir pitié de son peuple. En même tems, l'ange qui étoit devant les Israélites, passa derrière, & se mit entre eux & les Egyptiens. Du côté des Israélites, il faisoit jour ; car la colonne de feu les éclairoit ; mais du côté des Egyptiens, il n'y avoit qu'une nuée, ainsi ils ne voyoient pas les Israélites ; car cette nuée étoit comme un grand brouillard. Alors *Moïse*, par ordre du Seigneur, leva sa baguette sur la mer Rouge, & aussitôt, cette mer s'ouvrit en deux ; enforte que l'eau étoit

en l'air des deux côtés comme une montagne, & qu'on pouvoit passer, sans se mouiller, au milieu de cette mer. Pendant toute la nuit les Israélites passèrent ; & les Egyptiens crurent qu'ils pouvoient passer après eux : mais quand ils furent tous dans la mer avec *Pharaon* leur roi, les eaux qui étoient en l'air revinrent à leur place, & tous les Egyptiens furent noyés sans qu'il s'en sauvât un seul. Alors *Moïse*, *Aaron*, & leur sœur *Marie*, chantèrent avec le peuple, un cantique de louange au Seigneur, qui les avoit sauvés des mains de leurs ennemis.

*Madem.* BONNE.

Continuez, *Lady Charlotte*.

*Lady* CHARLOTTE.

Les Israélites arrivèrent dans un lieu où les eaux étoient si amères, qu'il n'étoit pas possible d'en boire. Ils recommencèrent à murmurer contre *Moïse* ; mais ce saint homme, sans se rebuter de leur ingratitude, pria le Seigneur. Dieu lui commanda de jeter dans ces eaux d'un certain bois, & en même tems, elles devinrent douces. Ensuite les Israélites entrèrent dans un grand désert, où il n'y avoit rien à manger, &

ils murmurent encore, en disant : pourquoi nous as-tu tiré d'Égypte, où nous étions assis auprès des marmites pleines de viandes ? C'est pour nous faire mourir de faim, que tu nous as mené dans ce désert. *Moïse* pria le Seigneur, qui fit tomber sur la terre une grande rosée, & sur cette rosée de petits grains comme de la grêle : alors *Moïse* dit au peuple : voici le pain que Dieu vous envoie ; qu'on en ramasse une mesure pour chaque personne, mais il ne faut pas en garder pour le lendemain. Le peuple, qui n'avoit jamais rien vû comme ces petits grains, les appella *Manne*, & ils avoient le goût de baignets cuits dans le miel. Chacun se dépêcha d'en ramasser ; mais il y en eut quelques-uns qui défobéirent à *Moïse*, & qui en gardèrent pour le lendemain : ils furent bien attrapés quand ils la voulurent manger le matin ; car elle sentoit mauvais, & étoit pleine de vers. Cependant *Moïse* dit au peuple de la part de Dieu : vous ramasserez chacun une mesure de *Manne* pendant cinq jours, mais le sixième jour, vous en ramasserez deux mesures ; celle-là se conservera bonne & fraîche pour le lendemain ; car il n'en tombera pas le septième jour. Ce septième jour sera consacré au Seigneur, & il ne sera pas permis de tra-

vailler ce jour-là. Les choses arrivèrent comme *Moïse* les avoit prédites, & la Manne qui se gatoit du jour au lendemain, pendant toute la semaine, se conserva bonne le jour du Seigneur, & ce septième jour fut appelé *Sabbath*. *Moïse* commanda aussi à *Aaron* de ramasser une mesure de cette Manne, & de la garder comme un témoignage du miracle que Dieu avoit fait pour les Israélites, qui en mangèrent pendant quarante ans; mais les paresseux, qui n'aimoient pas à se lever du matin, en manquoient, car la Manne se fondoit au Soleil; ainsi, il falloit se dépêcher de la relever.

*Madem.* BONNE.

C'est votre tour, *Miss Molly*.

*Miss* MOLLY.

Les Israélites étant allés dans un autre endroit, manquèrent d'eau: & oubliant tous les miracles que Dieu avoit fait pour eux, ils dirent à *Moïse*: Pourquoi nous as-tu tiré d'Egypte, & nous as-tu mené ici pour y mourir de soif avec nos familles & nos troupeaux? *Moïse* leur répondit: ce n'est pas contre moi que vous murmurez, mais

contre Dieu ; toutefois, je vais le prier qu'il vous donne de l'eau. Alors *Moïse*, par l'ordre du Seigneur, frappa un rocher avec sa baguette, & il en sortit une grande quantité d'eau. Ensuite, il y eut un roi, nommé *Amalec*, qui vint avec une grande armée, pour tuer les Israélites : *Moïse* commanda à *Josué* de choisir des Soldats parmi le peuple, & d'aller combattre *Amalec*. Pendant la bataille, *Moïse*, *Aaron* & *Hur*, montèrent sur la montagne, & *Moïse* levait les mains au ciel en priant le Seigneur ; mais comme il avoit les bras fatigués, il fut obligé de les baisser. Or, les Israélites, qui avoient été vainqueurs pendant que *Moïse* avoit les mains élevées, furent battus aussitôt qu'il les eut abaissées. Quand il vit cela, il s'affit sur une pierre, & *Aaron*, & *Hur*, lui tenoient chacun un bras, & les Amalécites, sujets d'*Amalec*, furent contraints de s'enfuir ; & Dieu déclara une guerre éternelle aux Amalécites, & commanda à *Moïse* d'écrire toutes ces choses.

*Lady* SPIRITUELLE.

Ma Bonne, toutes ces histoires sont-Elles bien vraies ? elles sont si surprenantes, qu'on a bien de la peine à les croire.

*Madem.* BONNE.

Vous oubliez, ma chère, que rien n'est impossible à Dieu.

*Lady* SPIRITUELLE.

Je le fais, ma Bonne. Mais n'est-il pas vrai, que *Moïse* pourroit fort bien avoir écrit des choses qui ne seroient pas vraies ? Je ne dis pas que cela soit faux ; mais je vous prie seulement de me dire, comment on peut s'affurer que cela est vrai ?

*Madem.* BONNE.

Je le ferai de tout mon cœur, ma chère, je suis bien aise de voir que vous écoutiez comme une personne raisonnable, & que vous vouliez des preuves : c'est le moyen de n'être jamais trompée. Nous savons que Dieu peut faire des miracles, & nous voulons savoir s'il a fait ceux que *Moïse* a écrits. N'est-ce pas cela que vous me demandez ?

*Lady* SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne.

*Madem.* BONNE.

Si *Moïse* avoit écrit des mensonges, les Israélites qui n'étoient pas complaisans, lui auroient donné un démenti, & lui auroient

dit : Pourquoi dites-vous que nous avons passé la mer Rouge, que nous avons mangé de la Manne qui tomboit du ciel ? Pourquoi dites-vous que cette Manne ne pouvoit se conserver du jour au lendemain pendant cinq jours, & qu'elle se conservoit le sixième ? Pourquoi dites-vous que vous avez fait sortir de l'eau d'un rocher ? Nous sommes trois cens mille hommes qui aurions vu ces choses, si elles étoient vraies. Allez, vous êtes un effronté menteur, vous ne méritez pas qu'on vous écoute.

Si on mettoit sur les papiers de nouvelles qu'il a tombé hier une pluie de feu sur toute la ville de Londres, n'est-il pas vrai, que vous diriez : l'homme qui a écrit ce papier est un effronté menteur ? Si cela étoit vrai, nous l'aurions vû. N'est-il pas vrai, que dans les papiers qui paroîtront demain, on se mocqueroit de cet homme ?

*Lady* MARY.

Sans doute, ma Bonne.

*Madem.* BONNE.

Mais si cet homme vous disoit ensuite : vous savez que c'est moi qui ai fait tomber ce feu ; ainsi, je suis bien puissant, vous devez m'obéir ; que lui répondriez-vous ?

*Lady*

*Lady* MARY.

Je lui dirois, vous êtes un extravagant ; au lieu de vous obéir, il faudroit vous envoyer à Bedlam avec les fous.

*Madem.* BONNE.

Eh bien, ma chère, les Israélites n'ont pas répondu cela à *Moïse*. Pourquoi ? C'est qu'ils avoient vû les miracles que Dieu avoit fait, & dont *Moïse* leur parloit.

*Lady* SENSE'E.

Permettez-moi, ma Bonne, de faire aussi une réflexion. Si *Moïse* avoit écrit un histoire faite à plaisir ; il me semble qu'il n'auroit pas mis dans cette histoire ce qui lui arriva quand il vit ce buisson tout en feu, qui ne brûloit point. *Moïse* ne montra pas beaucoup de courage alors, il s'excusa plusieurs fois, & répétoit toujours, qu'il avoit de la peine à parler. Il me semble s'il n'avoit pas voulu écrire la vérité, qu'il eut dit : *D'abord que Dieu m'eut parlé, je n'eus pas de peur, & je dis, j'irai délivrer le peuple, & je ne crains pas Pharaon.*

*Madem.* BONNE.

Votre remarque est excellente, ma chère. Quand un homme écrit une histoire, & qu'il avoue les sottises qu'il a faites, on peut juger hardiment que cet homme dit la vérité; car s'il étoit un menteur, il mentiroit à son avantage, & pour dire du bien de lui, vous verrez par la suite qu'il continue d'avouer ses fautes.

*Lady* SPIRITUELLE.

J'ai pourtant entendu un gentil-homme qui disoit que *Moïse* étoit une malhonnête-homme, & qu'il n'a jamais fait de miracle. Il disoit encore que la mer Rouge se retire de tems en tems sans miracle, & que *Moïse* qui savoit cela, avoit pris ce tems pour la passer.

*Madem.* BONNE.

Il falloit donc qu'il fut bien adroit pour faire durer le passage des Israélites, justement jusqu'au tems où la mer devoit revenir à sa place; afin de faire noyer les Egyptiens. Il falloit encore que les Egyptiens fussent de grandes bêtes, car enfin ils ne demeu- roient pas loin de la mer Rouge: si cette

mer se retiroit de tems en tems, on devoit savoir cela en Egypte, & ils n'auroient eu garde d'entrer dans cette mer qu'ils favoient bien qui alloit les noyer. Si jamais vous voyez cet impertinent gentil-homme, dites lui cela. Demandez lui encore, s'il fait quelque secret pour empêcher le beurre de fondre auprès du feu? Il vous dira que non. Dites-lui que le septième jour de la semaine le feu ne fond pas le beurre, il se moquera de vous, & dira que les jours n'y font rien; que ce beurre doit fondre parce que c'est sa nature de fondre; vous lui répondrez alors: Eh bien, Monsieur, la nature de la Manne étoit de se gâter; les jours ne faisoient rien à cela, & puisqu'elle se conservoit le jour de Sabbath, il falloit que ce fût un miracle, comme ce seroit un miracle si le beurre ne se fondoit pas au feu le septième jour

*Miss* MOLLY.

Pour moi, ma Bonne, je pense que les Israélites étoient bien ingrats de murmurer sans-cessé contre *Moïse*, qui leur avoit obtenu de si grandes graces, en priant le Seigneur pour eux.

*Madem.* BONNE.

Cela est vrai, ma chère; mais nous sommes auffi ingrats que ce peuple; puisque nous défobéiffons à Dieu, malgré les miracles que nous voyons tous les jours.

*Lady* CHARLOTTE.

Mais je n'ai jamais vû de miracle.

*Madem.* BONNE.

Ouvrez les yeux, ma chère, & regardez le Soleil, la Lune, les étoiles: regardez la terre & la mer: regardez vous vous-même. Nous sommes environnés de miracles auxquels nous ne pensons pas, parce que nous les voyons tous les jours. Ce Soleil qui éclaire les hommes depuis le commencement du Monde, est précisément placé comme il faut, pour nous être utile. S'il étoit plus haut, il ne pourroit pas échauffer la terre. S'il étoit plus bas, il la brûleroit, & nous auffi. N'est-ce pas un miracle qu'il reste toujourns à la même hauteur depuis si longtems?

*Lady* SENSE'E.

J'ai oui dire qu'il y a un païs, d'où le Soleil est bien plus proche que de nous, & où il fait une chaleur infupportable.

*Madem.* BONNE.

C'est dans l'Afrique, dans le milieu de l'Amérique & au Sud de l'Asie ; mais cette chaleur n'est pas insupportable, puisqu'il y a des gens dans ce país qui la supportent. C'est encore un miracle. Dieu qui avoit destiné des gens à vivre dans ces país chauds, leur a donné des corps capables de souffrir cette chaleur ; ainsi, ceux qui naissent dans l'Afrique & dans l'Amérique, aux endroits où il fait si chaud, se portent bien ; mais les étrangers y tombent malades. Je pourrois vous parler pendant toute ma vie des miracles que Dieu fait à chaque instant pour les hommes, & ma vie seroit trop courte, tant il y en a une si grande quantité. Mais je ne veux vous en faire remarquer qu'un aujourd'hui, car il est tard.

Voyez-vous, sur la carte d'Afrique, ce país qu'on appelle Egypte : il y fait fort chaud ; cependant il n'y pleut jamais, ou du-moins très-rarement.

*Lady* SPIRITUELLE.

Comment donc ces pauvres gens peuvent-ils vivre ? car sans la pluie il ne viendroit rien sur la terre ; ni bled, ni herbe, ni choux, ni salade, ni fruits, &c.

*Madem.* BONNE.

Cela est vrai, ma chère. Cependant l'Égypte est un país, où l'on trouve toutes ces choses. Dieu, qui ne vouloit pas qu'il plût dans ce país, y a placé ce grand fleuve que vous voyez, qu'on nomme le Nil. Tous les ans il sort de sa place, & va couvrir toutes les terres d'Égypte pendant plusieurs mois; & ce qu'il y a d'admirable, c'est que les eaux du Nil portent avec elles sur les terres une boue, ou limon, qui la rendent plus propre, à porter d'excellentes choses. Or, je vous demande, mes enfans, si ce n'est pas là un grand miracle. Si la Tamise se débordoit & couvroit l'Angleterre pendant plusieurs mois, chaque année, la terre seroit noyée; parce qu'il pleut assez pour la rendre fertile, & lui donner toute l'eau dont elle a besoin. Il n'y a que l'Égypte où il ne pleut pas, parce que le Nil est suffisant pour lui donner de l'eau; cela est admirable.

*Lady* MARY.

Mais, ma Bonne, quand les eaux du Nil se répandent dans l'Égypte, elles doivent remplir toutes les villes.

*Madem.* BONNE.

Non, ma chère; car on a bâti les villes dans des lieux élevés, & l'on a fait des ponts qui mènent d'une ville à une autre. Adieu, Mesdames, je me suis amusée à vous parler; il est bien tard.

*Lady* MARY.

J'ai mille choses à vous demander, ma Bonne, & ce sera pour la première fois.

\*\*\*\*\*

XV. DIALOGUE.

Treizième Journée.

*Lady* MARY.

Ma Bonne, j'ai beaucoup de choses à vous demander aujourd'hui, si vous voulez me le permettre.

*Madem.* BONNE.

De tout mon cœur, ma chère.

*Lady* MARY.

Je voudrois bien savoir d'où vient la pluie?

*Madem.* BONNE.

Des mers, des rivières & de toutes les eaux qui sont sur la terre.

*Lady* MARY.

Vous vous moquez de moi, ma Bonne : comment est-ce que l'eau, qui est dans la mer & les rivières, peut monter au ciel ?

*Madem.* BONNE, *découvrant le*  
Tea-kettle. (a)

Comment l'eau, qui est dans ce *Tea-kettle*, a-t-elle monté au couvert ? vous voyez qu'il en est tout plein, quoique ce chaudron ne soit pas à moitié rempli. Quand l'eau commence à chauffer, & surtout à bouillir, vous voyez qu'elle produit de la fumée : & bien, ce qui vous paroît de la fumée, c'est la partie la plus délicate de l'eau, qu'on appelle vapeur, & qui est fort subtile. Or la chaleur du Soleil attire perpétuellement les parties de l'eau les plus délicates, elles s'élèvent dans l'air en vapeurs, & l'air les soutient, quand il n'en a guères ; mais quand il y en a une grande quantité, l'air ne peut plus la supporter ; l'eau crève l'air, & retombe sur la terre en pluie.

(a) Chaudron couvert dans lequel on fait bouillir l'eau pour faire le thé.

*Lady* SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, je ne croyois pas que l'air pût soutenir quelque chose, l'air est comme rien, car j'ai beau regarder autour de moi, je ne le vois pas.

*Madem.* BONNE.

Ce n'est pas la faute de l'air, ma chère, mais celle de vos yeux, qui ne sont pas assez bons pour le voir. Il y a bien des choses que nous ne voyons pas, & qui sont pourtant. Par exemple, voyez-vous une grande poussière dans cette chambre ?

*Lady* SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne ; il y a un grand nombre de petites choses qui remuent toujours.

*Madem.* BONNE.

Ces petites choses se nomment des *Atomes* ; tout l'air en est plein : mais les parties de l'air sont beaucoup plus fines & plus petites, c'est pour cela que vous ne le voyez pas.

*Lady* CHARLOTTE.

Je voudrois bien voir l'air de quelle couleur est-il ?

*Miss MOLLY, en riant.*

Est-ce que l'air, dont les parties sont si petites, peut avoir une couleur ?

*Madem. BONNE.*

Oui, mes enfans, levez les yeux au ciel, de quelle couleur est-il ?

*Lady MARY.*

Il est bleu.

*Madem. BONNE.*

Eh bien, ma chère, ce que vous appelez le ciel, c'est l'air qui se rassemble & qui se presse là haut. Vous ne voyez pas les atomes à l'endroit où il ne fait pas Soleil, parce qu'ils sont trop éloignés les uns des autres, & trop petits ; mais je vais en faire venir une plus grande quantité ; ils seront alors plus pressés, & vous les verrez. (*La Bonne prend un balet, & balaye la chambre.*)

*Lady SPIRITUELLE.*

Ah, ma Bonne, quelle pouffière, je ne vois plus clair, elle m'aveugle.

*Madem.* BONNE.

Vous voyez pourtant la poussière ou les atomes, car c'est la même chose, parce que j'en ai fait lever une grande quantité & que tous ces grains de poussière se touchent, de même vous ne voyez pas l'air qui vous environne: parce que ses parties ne sont pas pressées les unes contre les autres; mais les parties de l'air se rassemblent là haut, & alors vous les voyez. Je vais vous faire comprendre cela, par un exemple, en versant du vin de *Porto* dans un verre. Vous voyez qu'il est bien rouge, j'en vais prendre une goutte avec mon doigt, & la jeter sur mon mouchoir; regardez, mes enfans, ce vin qui est sur mon mouchoir, il n'est pas si rouge que le vin qui est dans le verre, parce que dans le verre, il y a une plus grande quantité de parties, & qu'elles sont plus pressées, plus jointes ensemble que sur mon mouchoir. Voyez aussi cette éguillée de soie rouge, elle paroît moins rouge toute seule que dans l'écheveau, & cela par la même raison.

*Lady* SPIRITUELLE.

Eh bien, ma Bonne, je suppose que l'air est un corps, composé d'un grand nombre de petites parties qui sont bleues; mais je

ne conçois pas que ce corps dont les parties si foibles, puisse soutenir l'eau, qui est plus pesante, puisque ses parties sont assez grosses pour que je les voie.

*Madem.* BONNE.

Comment donc, *Lady Spirituelle*, vous allez devenir *Physicienne*. Un oiseau est plus lourd que l'air, cependant l'air le soutient bien. N'avez-vous jamais été dans un jardin, après une grande pluie ?

*Lady SPIRITUELLE.*

Oui, ma Bonne.

*Madem.* BONNE.

N'avez vous point remarqué, qu'il pend des gouttes d'eau à tous les bouts des petites branches, ou des feuilles ?

*Lady SPIRITUELLE.*

Oui, ma Bonne, & je m'arrête toujours à les regarder, surtout quand le Soleil donne dessus, cela me paroît comme des diamans qui sont à toutes les feuilles.

*Madem.*

*Madem.* BONNE.

Qu'est-ce qui soutient tous ces diamans au bout de ces feuilles ? C'est l'air, qui par conséquent est plus lourd qu'elles ; mais à la fin, la petite boule d'eau grossit, parce que le reste de l'eau, qui est sur la feuille, ou la branche, se joint avec la petite boule, alors cette petite boule devient plus lourde que l'air, elle le crève, & tombe à terre.

*Lady* SPIRITUELLE.

Je comprends fort bien cela à présent. L'eau, sans doute, est plus lourde que l'air, quand il y a une égale quantité d'eau & d'air ; mais cela n'empêche pas qu'une grande quantité d'air ne puisse porter une petite quantité d'eau. C'est comme ce vaisseau dont vous nous parliez il y a quelque tems : le vaisseau par lui-même est plus pesant que l'eau, mais pourtant, il y a une si grande quantité d'eau sous le vaisseau, qu'elle le porte & le soutient.

*Madem.* BONNE.

Justement, ma chère.

*Lady* MARY.

Maïs, ma Bonne, vous avez dit que *Lady Spirituelle* alloit devenir *Physicienne* : est-ce que les dames doivent favoir cette science ? Je croyois qu'il n'y avoit que les docteurs.

*Madem.* BONNE.

Ma chère, en Anglois un homme qui guérit les malades, s'appelle un Docteur *Physicien* ; mais ce n'est pas la même chose en François : on appelle cet homme un Médecin. En Anglois, un remède s'appelle *physique*, & en François, une médecine. Le mot de *Physique* en François, veut dire une science qui apprend à connoître tous les corps. Un *Physicien* est donc un homme qui connoit la nature de l'air, du feu, de l'eau, de la terre : il connoit aussi les corps des hommes & des animaux, les arbres, les plantes, les fleurs, les minéraux, & les métaux : & les dames peuvent favoir tout cela.

*Lady* CHARLOTTE.

Qu'est-ce que les minéraux & les métaux ?

*Madem.* BONNE.

L'or l'argent, le cuivre, & les autres choses, qui viennent dans la terre.

*Lady* MARY.

Est-ce que l'or vient dans la terre?

*Madem.* BONNE.

Oui, ma chère, mais nous avons assez parlé de physique aujourd'hui : Nous continuerons la première fois. Je veux à présent vous raconter une petite fable, après quoi nous répéterons nos histoires.

*Conte du Pêcheur & du Voyageur.*

Il y avoit une fois un homme qui n'avoit pour tout bien qu'une pauvre cabane sur le bord d'une petite rivière : il gaignoit sa vie à pêcher du poisson ; mais comme il n'y en avoit guères dans cette rivière, il ne gaignoit pas grand'chose, & ne vivoit presque que de pain & d'eau. Cependant il étoit content dans sa pauvreté, parce qu'il ne souhaitoit rien que ce qu'il avoit. Un jour, il lui prit fantaisie de voir la ville, & il resolut d'y aller le lendemain. Comme il pensoit à faire ce voyage, il rencontra

un voyageur, qui lui demanda, s'il y avoit bien loin jusqu'à un village, pour trouver une maison où il pût coucher. Il y a douze milles, lui répondit le pêcheur, & il est bien tard : si vous voulez passer la nuit dans ma cabane, je vous l'offre de bon cœur. Le voyageur accepta sa proposition, & le pêcheur, qui vouloit le régaler, alluma du feu, pour faire cuire quelques petits poissons. Pendant qu'il apprêtoit le souper, il chantoit, il rioit, & paroïssoit de fort bonne humeur. Que vous êtes heureux ! lui dit son hôte, de pouvoir vous divertir ; je donnerois tout ce que je possède au monde, pour être aussi gai que vous. Et qui vous en empêche, dit le pêcheur ? ma joie ne me coute rien, & je n'ai jamais eu sujet d'être triste. Est-ce que vous avez quelque grand chagrin, qui ne vous permet pas de vous réjouir ? Hélas ! reprit le voyageur, tout le monde me croit le plus heureux des hommes. J'étois marchand, & je gagnois de grands biens, mais je n'avois pas un moment de repos, Je craignois toujours qu'on ne me fit banqueroute, que mes marchandises ne se gatassent, que les vaisseaux que j'avois sur la mer ne fissent naufrage ; ainsi, j'ai quitté le commerce pour

essayer d'être plus tranquille, & j'ai acheté une charge chez le roi : d'abord, j'ai eu le bonheur de plaire au prince, je suis devenu son favori, & je croyois que j'allois être content ; mais je connus bien-tôt que j'étois plus esclave du prince, que son favori : il falloit renoncer à tous momens à mes inclinations, pour suivre les siennes. Il aimoit la chasse & moi le repos, cependant j'étois obligé de courir avec lui les bois toute la journée. je revenois au palais bien fatigué, & avec une grande envie de me coucher. Point du tout, la maîtresse du roi donnoit un bal, un festin ; on me faisoit l'honneur de m'en prier pour faire sa cour au roi : j'y allois en enrageant ; mais l'amitié du prince me consoloit un peu. Il y a environ quinze jours qu'il s'est avisé de parler d'un air d'amitié à un des Seigneurs de sa Cour, il lui a donné deux commissions, & a dit, qu'il le croyoit un fort honnête homme. Dès ce moment j'ai bien vû que j'étois perdu, & j'ai passé plusieurs nuits sans dormir. Mais, dit le pêcheur, en interrompant son hôte, est-ce que le roi vous faisoit mauvais visage, & ne vous aimoit plus ? Pardonnez-moi, répondit cet homme, le roi me faisoit plus d'amitié qu'à l'ordinaire, mais

pensez donc qu'il ne m'aimoit plus tout seul, que tout le monde disoit que ce seigneur alloit devenir un second favori. Vous sentez bien que cela est insupportable, aussi ai-je manqué en mourir de chagrin. Je me retirai hier au soir dans ma chambre tout triste, & quand je fus seul, je me mis à pleurer. Tout d'un coup, je vis un grand homme, d'une physionomie fort agréable, qui me dit, *Azael*, j'ai pitié de ta misère, veux tu devenir tranquille, renonce à l'amour des richesses & au désir des honneurs. Hélas ! Seigneur, ai-je dit à cet homme, je le souhaiterois de tout mon cœur ; mais, comment y réussir. Quitte la Cour, m'a-t-il dit, & marche pendant deux jours par le premier chemin qui s'offrira à ta vue ; la folie d'un homme te prépare un spectacle capable de te guérir pour jamais de l'ambition. Quand tu auras marché pendant deux jours, reviens sur tes pas, & crois fermement qu'il ne tiendra qu'à toi de vivre gai & tranquille. J'ai déjà marché un jour entier pour obéir à cet homme, & je marcherai encore demain : mais j'ai bien de la peine à espérer le repos qu'il m'a promis.

Le pêcheur ayant écouté cette histoire, ne pût s'empêcher d'admirer la folie de cet ambitieux, qui faisoit dépendre son bonheur des regards & des paroles du prince. Je serai charmé de vous recevoir, & d'apprendre votre guérison, dit-il au voyageur : achevez votre voyage, & dans deux jours revenez dans ma cabane ; je vais voyager aussi ; je n'ai jamais été à la ville, & je m'imagine que je me divertirai beaucoup de tout le tracas qu'il doit y avoir. Vous avez là une mauvaise pensée, dit le voyageur : puisque vous êtes heureux à présent, pourquoi cherchez vous à vous rendre misérable ? Votre cabane vous paroît suffisante aujourd'hui ; mais quand vous aurez vu les palais des grands, elle vous paroitra bien petite, & bien chétive. Vous êtes content de votre habit, parce qu'il vous couvre ; mais il vous fera mal au cœur, quand vous aurez examiné les superbes vêtemens des riches. Monsieur, dit le pêcheur à son hôte, vous parlez comme un livre, servez-vous de ces belles raisons, pour apprendre à ne vous pas fâcher quand on regarde les autres, ou qu'on leur parle. Le monde est plein de ces gens qui conseillent les autres, pendant qu'ils ne peuvent se gouverner eux-mêmes.

Le voyageur ne répliqua rien, parce qu'il n'est pas honnête de contredire les gens dans leur maison, & le lendemain il continua son voyage, pendant que le pêcheur commençoit le sien. Au bout de deux jours, le voyageur *Azael*, qui n'avoit rien rencontré d'extraordinaire, revint à la cabane. Il trouve le pêcheur assis devant sa porte, la tête appuyée dans sa main, & les yeux fixes contre terre. A quoi pensez-vous, lui demanda *Azael*? Je pense que je suis fort malheureux, répondit le pêcheur. Qu'est-ce que j'ai fait à Dieu, pour m'avoir rendu si pauvre; pendant qu'il y a une si grande quantité d'hommes si riches & si contens? Dans le moment, cet homme qui avoit commandé à *Azael* de marcher pendant deux jours, & qui étoit un ange, parut. Pourquoi n'as-tu pas suivi les conseils d'*Azael*? dit-il au pêcheur. La vue des magnificences de la ville a fait naître chez toi l'avarice & l'ambition, elles en ont chassé la joie & la paix. Modère tes désirs, & tu retrouveras ces précieux avantages. Cela vous est bien aisé à dire, reprit le pêcheur, mais cela ne m'est pas possible, & je sens que je serai toujours malheureux, à moins qu'il ne plaise à Dieu de changer ma situation. Ce

seroit pour ta perte, lui dit l'ange. Crois moi, ne souhaite que ce que tu as. Vous avez beau parler, reprit le pêcheur, vous ne m'empêcherez pas de souhaiter une autre situation. Dieu exauce quelquefois les vœux de l'ambitieux, répondit l'ange; mais c'est dans sa colère, & pour le punir. Et que vous importe: dit le pêcheur? s'il ne tenoit qu'à souhaiter, je ne m'embarasserois guères de vos menaces. Puisque tu veux te perdre, dit l'ange, j'y consens: tu peux souhaiter trois choses, Dieu te les accordera. Le pêcheur transporté de joie, souhaita que sa cabane fut changée en un palais magnifique, & aussi-tôt, son souhait fut accompli. Le pêcheur, après avoir admiré ce palais, souhaita que la petite rivière qui étoit devant sa porte, fut changée en une grande mer, & aussi-tot, son souhait fut accompli. Il lui en restoit un troisième à faire; il y rêva quelque tems, & ensuite il souhaita que sa petite barque fut changée en un vaisseau superbe chargé d'or & de diamans: Aussi-tôt qu'il vit le vaisseau, il y courut pour admirer les richesses dont il étoit devenu le maître; mais à peine y fut-il entré, qu'il s'éleva un grand orage. Le pêcheur voulut revenir au rivage & descendre à terre, mais il n'y

avoit pas moyen. Ce fut alors qu'il maudit son ambition : regrets inutiles, la mer l'engloutit avec toutes ses richesses, & l'ange dit à *Azael* : que cet exemple te rende sage ! La fin de cet homme est presque toujours celle de l'ambitieux. La Cour où tu vis présentement, est une mer fameuse par les naufrages & les tempêtes : pendant que tu le peux encore, gagne le rivage, tu le souhaiteras un jour sans pouvoir y parvenir. *Azael* effrayé, promit d'obéir à l'ange, & lui tint parole : il quitta la Cour, & vint demeurer à la campagne, où il se maria avec une fille qui avoit plus de vertu que de beauté & de fortune. Au lieu de chercher à augmenter ses grandes richesses, il ne s'applique plus qu'à en jouir avec modération, & à en distribuer le superflu au pauvres. Il se vit alors heureux & content, & il ne passa aucun jour sans remercier Dieu de l'avoir guéri de l'avarice & de l'ambition, qui avoient jusqu'à lors empoisonné tout le bonheur de sa vie.

*Lady* SENSE'E.

Est-il possible, que l'ambition rende les gens si malheureux ?

*Madem.* BONNE.

Demandez à *Lady Spirituelle* ce qu'elle a souffert dans le tems où elle n'étoit occupée que du désir de plaire, de faire briller son esprit, & d'être louée.

*Lady* SPIRITUELLE.

Il est vrai, ma Bonne, que j'étois bien misérable. Si j'étois à l'assemblée de Papa & qu'il vint une jeune dame à qui on fit politesse, cela me mettoit de mauvaise humeur; il me sembloit qu'on me voloit toutes les louanges qu'on lui donnoit, je la haïssois. Savez vous bien, *Lady Sensée*, que j'ai été très souvent fâchée contre vous?

*Lady* SENSE'E.

Et pourquoi, ma chère?

*Lady* SPIRITUELLE.

Parce que je ne pouvois m'empêcher de voir que vous valiez mieux que moi. Mais je vous assure, qu'à présent je vous aime de tout mon cœur, & loin d'avoir de la jalousie; cela me fait un grand plaisir quand on dit du bien de vous.

*Lady* SENSE'E.

Je vous suis bien obligée, Madame : mais il est vrai que vous seriez une ingrate, si vous ne m'aimiez pas ; car pour moi, je vous ai toujours aimée de tout mon cœur.

*Madem.* BONNE.

Nous n'avons pas trop de tems pour répéter nos histoires & notre Géographie. Commencez, *Lady Mary*.

*Lady* MARY.

*Jéthro*, beau-père de *Moïse*, ayant appris les grands miracles que Dieu avoit opérés par le moyen de son gendre, vint le voir, & lui ramena sa femme & deux enfans qu'il avoit. Or *Jéthro*, ayant vu que *Moïse* passoit toute la journée à écouter les affaires du peuple, lui dit : si vous continuez à prendre cette peine, vous tomberez malade ; croyez-moi, choisissez les plus honnêtes gens, qui écouteront le peuple, & qui vous rendront compte de toutes les affaires. *Moïse* suivit ce conseil, & après avoir régalé son beau-père, ils se séparèrent. Ensuite, les Israélites arrivèrent proche la montagne de *Sinaï*, & Dieu dit

dit à *Moïse* : montez sur cette montagne; mais que le peuple n'approche pas, car il mourroit. *Moïse* monta sur le mont *Sinai*, & la majesté de Dieu y parut, car la montagne étoit environnée de fumée. Il en sortoit un tonnerre terrible, elle étoit pleine de feux & d'éclairs, ce fut au milieu de ces feux, que Dieu donna à *Moïse* les dix commandemens qu'il faisoit à son peuple, pour lui montrer qu'il étoit un Dieu puissant, & qu'il sauroit se vanger & punir les hommes, qui seroient assez hardis pour lui désobéir. Et ces dix commandemens que Dieu donne aux Israélites, sont ceux qu'on nous a appris, & que nous répétons tous les jours dans nos prières.

*Madem.* B O N N E.

Continuez, *Miss Molly*.

*Miss* M O L L Y.

Dieu appella *Moïse* sur la montagne une autre fois, & il y fut quarante jours & quarante nuits. Pendant ce tems, il lui donna des loix pour son peuple, & lui commanda de bâtir une arche & un tabernacle pour lui: il lui explique la façon dont cette arche devoit être construite, ce qu'il falloit faire lorsqu'on lui sacrifieroit quelque chose, & lui

commanda de prendre *Aaron* & ses enfans, pour être sacrificateurs & grands prêtres. Mais, pendant que *Moïse* parloit à Dieu, comme un ami à son ami, les Israélites, oubliant les miracles que Dieu avoit fait pour l'amour d'eux, dirent à *Aaron*: fais nous des dieux comme ceux qui étoient en Egypte, afin qu'ils marchent devant nous, car ce *Moïse*, nous ne savons ce qu'il est devenu. *Aaron*, craignant que le peuple ne le tuât, leur dit: apportez moi les pendans d'oreilles de vos filles & de vos femmes. Ils se dépêchèrent d'apporter leurs bijoux, & *Aaron* en fit un veau d'or, qu'ils adorèrent en disant: c'est ici le dieu qui nous a tiré d'Egypte. Dieu dit à *Moïse* qui étoit sur la montagne: le peuple présentement a commis un grand crime, c'est pourquoi je veux le faire périr, & je te donnerai un autre peuple. Mais *Moïse* dit: Souvenez vous, Seigneur, d'*Abraham*, d'*Isâc* & de *Jacob*, pardonnez à ce pauvre peuple, & effacez moi du livre de vie, plutôt que de le détruire. Dieu répondit à *Moïse*, il n'y a que le méchant qui sera effacé de mon livre de vie, toutefois je pardonne à ce peuple. Alors *Moïse* descendit de la montagne avec des tables de pierre, où Dieu avoit lui-

même écrit sa loi de tous les côtés ; quand *Moïse* vit les Israélites qui dansoient autour du veau d'or, il entra dans une si grande colère, qu'il jetta les tables contre terre, & les cassa : ensuite il fit de grands reproches à *Aaron*, & ayant jetté le veau dans le feu, il le fit réduire en poussière : puis, mêlant cette poussière avec de l'eau, il la fit boire au peuple : ensuite, il appella les enfans de *Lévi*, & leur dit : je vous commande de la part de Dieu, de prendre votre épée, & de traverser tout le camp d'un bout à l'autre, en tuant à droit & à gauche tous ceux que vous rencontrerez, sans épargner vos parens & vos amis. Les enfans de *Lévi* lui obéirent, & il y eut trois mille hommes de tués. Après cela, *Moïse* dit aux enfans de *Lévi* : Dieu vous bénira, parce que vous avez exécuté sa sentence. Ensuite, *Moïse* s'enferma dans son tabernacle, & la nuée où étoit le Seigneur, étoit à sa porte, & les Israélites tremblans se prosternoient contre terre, après avoir quitté leurs beaux habits, pour tâcher d'obtenir miséricorde de Dieu.

*Lady* MARY.

Ma Bonne, cela étoit bien terrible, de tuer trois mille hommes.

*Madem.* BONNE.

Mais, ma chère, tous les Israélites méritoient la mort : ils avoient promis d'observer la loi du Seigneur, qui condamnoit à mort tous ceux qui adoreroient les idoles. Dieu étoit donc encore bien bon, de ne punir que trois mille hommes ; je suis sûre qu'il permit, que les enfans de *Lévi* ne tuassent que les plus coupables. Continuez, *Lady Charlotte*.

*Lady* CHARLOTTE.

Les enfans d'Israël murmurèrent encore contre le Seigneur, & dirent, pourquoi avons-nous quitté l'Egypte où nous avions de si beaux poissons pour rien, & où nous mangions de si beaux oignons ? nous sommes las de ne voir que de la Manne. *Moïse* fut si fâché de l'ingratitude de ce peuple envers Dieu, qu'il pria le Seigneur de lui donner la mort, pour qu'il ne vit plus leur méchanceté. Dieu le consola, & envoya une grande quantité de cailles aux Israélites : d'abord ils furent fort contens, & mangèrent de ces cailles avec avidité ; mais ils avoient encore la chair entre les dents, que Dieu en fit mourir une grande nombre. *Moïse* eut encore un autre sujet de chagrin ; *Aaron* & sa

sœur *Marie* se moquèrent de lui, à cause que sa femme étoit Ethiopienne ; mais Dieu prit le parti de *Moïse*. Sa sœur devint lépreuse, & *Moïse* eut beau prier le Seigneur pour elle, elle resta lépreuse pendant sept jours. Ensuite, *Moïse* envoya des espions dans le país, que Dieu avoit promis à *Abraham*, & ils en rapportèrent une grappe de raisin qui étoit si grosse, qu'il falloit deux hommes pour la porter. Parmi ces espions étoient *Caleb* & *Josué*, qui exhortèrent le peuple à venir dans ce país qui étoit excellent ; mais les autres espions dirent : il est vrai que c'est une terre d'où découle le lait & le miel, mais elle est habitée par des hommes plus forts que nous ; il y a même des géants qui nous tueront, aussi bien que nos femmes & nos enfans. Alors les Israélites dirent : pourquoi nous-a-t-on tiré d'Egypte ? il faut nommer un chef pour y retourner. Et comme *Josué* & *Caleb* les reprochoient, ils voulurent les tuer à coups de pierres. *Moïse* & *Aaron* se prosternèrent pour demander pardon à Dieu, mais le Seigneur leur répondit : ce peuple a murmuré contre moi dix fois, & je jure dans ma colère, qu'il mourra dans ce désert ; il y restera pendant quarante ans, & quand ils seront tous morts, leurs enfans entreront dans cette terre pro-

mise avec *Caleb* & *Jofué*, qui ont cru à ma parole : pour les autres qui ont vu les miracles que j'ai faits pour eux, & qui se sont défiés de moi, ils laisseront leurs cadavres dans ce désert. Or le nombre de ces hommes passoit six cens mille.

*Lady* SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, les Israélites m'impatientent avec leurs murmures. Comment étoient-ils assez bêtes, pour s'exposer à la colère de Dieu, dont ils connoissoient la puissance ? Comment pouvoient-ils adorer la figure d'un veau, & dire, que c'étoit là le Dieu qui les avoit tiré d'Egypte.

*Madem.* BONNE.

Sommes-nous moins méchans, & moins aveuglés que les Israélites, ma chère, quand nous désobéissons à Dieu, & que nous n'accomplissons pas ses commandemens ? Car enfin, il est sûr qu'il jettera les méchans dans l'enfer ; ceux qui seront menteurs, gourmands, colères, désobéissans à leurs parens, impitoyables envers les pauvres ; les jalouses, celles qui parlent mal du prochain, qui se vangent de leurs ennemis, qui se réjouissent du mal qui leur arrive. Nous sa-

vons tout cela, mes chers enfans, & nous ne prenons aucune peine pour nous corriger de nos mauvaises habitudes, qui attireront sur nous la colère de Dieu, & qui nous conduiront en enfer. Réfléchissons bien sur cela, mes bons enfans, & n'épargnons rien pour détruire nos vices. Comme il est sept heures passées, nous n'aurons pas le tems de parler de Géographie aujourd'hui, ce sera pour la première fois, & nous commencerons notre leçon par-là.



## XVI. D I A L O G U E.

Quatorzième Journée.

*Madem.* B O N N E.

J'AI promis que nous commencerions par la Géographie; nous parlerons donc aujourd'hui des îles Britanniques. Il y a deux îles, comme nous l'avons dit, une grande & une petite. Dans la grande, on compte deux roïaumes, l'*Angleterre* qui est au Sud de l'île, & l'*Ecosse* qui est au Nord. On divise l'*Angleterre* en quarante provinces, & en y ajoutant douze provinces qui sont dans la principauté de Galles, cela fait en tout 52. La capitale de ce roïaume est

*Londres* sur la Tamise, dans la province de *Middlesex*, au Sud-Est de l'Angleterre. Ce royaume se nommoit *Albion* dans les premiers tems, & les naturels du pais furent d'abord soumis par un peuple qui se nommoit *Bretons* : on croit qu'il sortoit de cette partie de France, qu'on nomme aujourd'hui Bretagne. *Jules César*, ayant passé en Angleterre, soumit une partie de ce royaume ; mais les Romains n'en furent absolument les maîtres que sous l'empereur *Domitien*. Quoique les Romains fussent maîtres de l'Angleterre, les naturels du pais vivoient selon leurs loix & leurs coûtumes ; ils avoient même plusieurs rois ; car l'île comprenoit plusieurs royaumes, dont les rois reconnoissoient la puissance romaine. Les *Ecoffois*, qui habitoient l'Irlande, ou l'Hibernie, s'étant joints aux *Pictes*, s'emparèrent de la partie de l'île qui est au Nord, & qu'on nomme *Ecosse*, ils en furent chassés par les Romains ; mais les troubles de l'empire de Rome leur donnèrent moyen de s'y rétablir, sous un prince nommé *Fergus*. Depuis ce tems, il y a eu une guerre presque continue entre les Bretons, (car on nommoit ainsi les peuples de cette île) & les Ecoffois unis avec les Pictes. Et pour se garantir de leur fureur, les Bretons firent une mu-

raille qui séparoit leur país de celui de leurs ennemis, & dont on voit encore les restes ; mais cela n'empêcha pas les Ecoffois de les réduire à l'extrémité. Ils furent donc contrains d'appeller à leur secours les Saxons-Anglois, qui les défendirent d'abord, & ensuite, devinrent leurs maîtres ; mais quelques restes des Bretons se réfugièrent dans les montagnes du país de Galles, où ils acquirent la réputation de ne pouvoir être vaincus ; d'autres se retirèrent dans la Petite Bretagne. Les Saxons qui avoient chassé les Bretons de l'Angleterre, furent chassés à leur tour par les Danois, qui en furent tranquilles possesseurs sous le roi *Canut* ? mais dans la suite, les Anglois remirent sur le trône *Edouard*, qui étoit du sang de leurs rois. Après la mort de ce dernier roi, *Guillaume* de Normandie, qu'il avoit nommé son héritier, devint maître de l'Angleterre, & commença le règne des princes Normans. Après les princes Normans, ceux de la maison d'*Anjou*, nommés *Plantagénètes*, montèrent sur le trône, qui a passé ensuite dans la maison des *Stouards*, & qui est aujourd'hui dans la maison de *Brunswick*.

*Lady* MARY.

Ma Bonne, cette leçon est bien difficile.

*Madem.* BONNE.

Cela est vrai, ma chère; mais il faut savoir ces choses, parce qu'elles regardent votre païs, & qu'il est fort honteux de ne pas savoir parfaitement l'Histoire & la Géographie de son païs. Pour que nous puissions le retenir, *Lady Sensée* va répéter ce que je viens de dire; au moins les noms des différens maîtres que l'Angleterre a eus.

*Lady* SENSE'E.

Les Bretons ont d'abord soumis les habitans de cette île. Les Romains ont soumis les Bretons. Pendant que les Romains étoient occupés à faire la guerre autre part, les Anglois-Saxons ont soumis le païs. Ils ont été détrônés par les Danois. Ensuite, les princes Normans ont régné dans cette île, après eux, les *Plantagénètes*; après ceux-ci, les *Stouards*, & après les *Stouards*, les princes de la maison de *Brunswick*.

*Madem.* BONNE.

Cela est à merveille, ma chère. Je vous ai dit que *Canut*, prince Danois, avoit porté la couronne d'Angleterre; *Lady Sensée* ne fait-elle rien de ce prince?

*Lady SENSE'E.*

Pardonnez-moi, ma Bonne, je fais une belle histoire, que je vais raconter à ces dames :

Un jour *Canut* étoit sur le bord de la mer, avec toute sa Cour. Ses courtisans, qui étoient des flateurs, comme c'est la coûtume, lui dirent, qu'il étoit le roi des rois, & le maître de la mer & de la terre. *Canut*, qui avoit de la religion & du bon-sens, voulut se moquer de ces flateurs, & leur montrer qu'il avoit trop d'esprit pour être la dupe de leurs fots discours. Pour cela, il plia son manteau & s'affit dessus ; c'étoit dans le tems du flux de la mer, c'est-à-dire, dans le tems où la mer sort de son lit, pour venir sur la terre : *Canut* parlant à la mer, lui dit : *La terre, où je suis, est à moi, & je suis ton maître ; je te commande donc de rester où tu es, & de n'avancer pas mouiller mes pieds.* Tous ceux, qui entendirent ces paroles, pensèrent que le roi étoit fou, de s'imaginer que la mer alloit lui obéir. Cependant elle avançoit toujours, & vint mouiller les pieds du monarque. Alors *Canut* se levant, dit aux flateurs : *Vous voyez, comment je suis maître de la mer ? apprenez par-là que la puissance des rois est bien peu de chose. Il n'y a*

*dans la vérité, d'autre roi que Dieu, par qui le ciel, la terre & la mer sont gouvernés.*

*Lady CHARLOTTE.*

Ma Bonne, est-ce que la mer sort de son lit, ou de sa place ?

*Madem. BONNE.*

Oui, ma chère ; elle en sort deux fois par jour, & elle y rentre : cela ne manque jamais, & l'on fait justement à quelle heure elle sort de sa place, & à quelle heure elle s'y remet.

*Lady CHARLOTTE.*

Ah, mon Dieu ! que cela est singulier ; & qu'est-ce qui la fait ainsi sortir & rentrer ?

*Madem. BONNE.*

En vérité, ma chère, je ne le fais pas trop bien, mais j'ai oui dire à des savans que c'étoit la Lune qui pressoit l'air ; cet air pressé, presse la mer à son tour, & la fait sortir de tous les côtés.

*Lady MARY.*

Je ne comprends pas du tout cela.

*Madem.*

*Madem.* BONNE.

Je vais tâcher de vous expliquer, ma chère . . . Vous voyez ce bassin que j'ai rempli d'eau ; c'est la mer. Cette petite assiète, qui est plus petite que le bassin, & que je tiens, c'est l'air, qui se tient tout seul au dessus de la mer. Supposez maintenant que quelque chose pousse cette assiète, & la force de toucher l'eau qui est au bassin à peine y aura-t-elle touché, que l'eau sortira de tous les côtés : voyez, mes enfans. (a)

*Lady* MARY.

J'entends à présent ; mais, ma Bonne, comment la Lune peut-elle presser la mer ? Ce n'est qu'une grande lumière.

*Madem* BONNE.

Vous vous trompez, ma chère ; la Lune est une terre comme la nôtre ; elle reçoit les rayons du Soleil, c'est ce qui vous la fait paroître eomme une grande lumière.

*Miss* MOLLY.

Cela est-il bien vrai, ma Bonne ? peut-être dites vous cela pour vous mocquer de

(a) Elle met l'assiète dans le bassin.

nous. La Lune est si petite, elle est en l'air, elle marche ; comment peut-elle être une terre comme celle dans laquelle nous vivons ?

*Madem.* B O N N E.

Vous croyez que la Lune est petite, mais vos yeux vous trompent ; elle est très grande. N'avez-vous jamais vu le coq qui est sur l'église de *St. Paul*, il vous paroît gros comme une poule ; & bien, il est gros comme un mouton. Regardons par la fenêtre, dans la campagne. . . . . Voyez-vous cet homme qui est tout là bas ; il vous paroît petit comme un enfant, pourquoi ? parce qu'il est fort éloigné. Quand on regarde les choses de loin, elles paroissent petites ; & bien, la Lune qui est fort éloignée, trompe nos yeux à cause de son éloignement. Vous dites que la Lune est suspendue en l'air, qu'elle marche, ou tourne ; savez-vous bien, ma chère, que la terre, où nous sommes, est aussi suspendue en l'air, & qu'elle tourne toujourns ?

*Lady* S P I R I T U E L L E.

Permettez-moi de vous dire, ma Bonne, que vous voulez voir si nous serons assez sottes, pour croire des contes à dormir debout. Assurément la terre ne tourne pas ; car si elle tournoit, nous le sentirions.

*Madem.* BONNE.

N'avez-vous jamais été dans un bateau, ma chère ?

*Lady* SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne.

*Madem.* BONNE.

Et n'avez-vous pas remarqué que le bateau paroît toujours rester à la même place, & que la terre, les arbres & les maisons courent & s'enfuient ?

*Lady* SPIRITUELLE.

Cela est vrai, ma Bonne, mais je n'y avois pas fait attention ; quand je suis en carosse dans la campagne, je vois aussi les arbres qui s'enfuient.

*Madem.* BONNE.

C'est-à-dire, que vous croyez les voir, car la terre, les arbres, & les maisons restent à leur place ; c'est le carosse & le bateau qui marchent, & qui vous emportent. Quand le tems est beau, vous êtes assise dans le bateau tranquillement sans remuer, & s'il étoit bien fermé, & qu'on vous y eut portée pen-

dant que vous étiez endormie, vous croiriez être dans votre chambre. C'est ainsi que vous êtes sur la terre; elle tourne très-vîte; mais si également qu'elle vous emporte avec elle, sans que vous le sentiez, & pendant ce voyage, vous croyez voir courir le Soleil qui reste à sa place.

*Lady* SENSE'E.

Cela est bien singulier; mais je le conçois un peu.

*Madem.* BONNE.

Et voilà ce qui nous donne le jour & la nuit. La terre est vingt-quatre heures à tourner. Quand elle nous porte vis-à-vis du Soleil, nous avons le jour, & quand elle nous porte de l'autre côté, nous avons la nuit.

*Lady* SPIRITUELLE.

Je croyois que le Soleil se couchoit tous les soirs dans la mer, j'ai lu cela dans les métamorphoses.

*Madem.* BONNE.

Le Soleil luit toujours, ma chère, il se couche pour nous, c'est-à-dire, que nous cessons de le voir, mais en même tems, il se

lève pour les peuples de l'Amérique ; c'est-à-dire, qu'ils commencent à le voir à leur tour ; or les anciens ne connoissoient pas l'Amérique : ils ignoroient que la terre est ronde, & qu'elle est habitée tout-au-tour, comme je vais vous le faire voir sur un globe . . .

*Lady* SPIRITUELLE.

Ma Bonne, ceux qui vivent sous ce globe, marchent donc les pieds en haut, & la tête en bas ; car enfin, si l'on perçoit ce globe, leurs pieds & nos pieds se rencontreroient.

*Madem.* BONNE.

Cela est vrai, nos pieds & les leurs se rencontreroient, ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient, comme nous, les pieds à terre, & la tête tournée vers le ciel. La terre est comme une petite boule, grosse comme une noix, enfermée dans une grande boule, grosse comme cette chambre, qui est le ciel. Supposez que cette petite boule se tienne en l'air dans le milieu de cette chambre ; & qu'il y ait une mouche dessus, & une mouche dessous : n'est il pas vrai, que ces deux mouches auroient toutes deux la tête tournée vers la grande boule, qui est le ciel ? La

terre est environnée du ciel, comme un jaune d'œuf est environné du blanc de l'œuf. Ce blanc d'œuf, supposez que c'est l'air, & la coquille de l'œuf, le ciel. Comprenez-vous cela, mes enfans ?

*Miss* MOLLY.

A merveille, ma Bonne ; il n'y a plus qu'une chose qui m'embarasse : c'est de savoir, comment la petite boule se tient toute seule au milieu de la grande ?

*Madem.* BONNE.

Et comment le jaune d'œuf se tient-il tout seul au milieu de l'œuf, sans se mêler avec le blanc qui l'environne, quoiqu'il paroisse plus lourd ? Voyez-vous, mes enfans ; les savans ont dit beaucoup de choses pour prouver les moyens dont Dieu se sert, pour soutenir ainsi la terre en l'air ; mais je ne suis pas assez habile pour les bien entendre, ni vous non plus : il nous suffit de savoir, que Dieu l'a voulu ainsi, & que cela est très-sûr. Nous n'en pouvons douter, car plusieurs voyageurs ont fait le tour du Monde, ce qui prouve qu'il est en l'air : mais c'est assez parler de physique. *Lady Spirituelle* va vous raconter une jolie histoire, que je lui ai donnée avant hier.

*Lady SPIRITUELLE.*

Il y avoit une homme qui se promenoit dans la campagne ; il regardoit les chênes, qui sont de grands arbres, & qui portent un petit fruit qu'on nomme *gland*, & qui n'est pas plus gros que le pouce : il remarqua, en même tems, une plante assez petite, qui touchoit à la terre, & qui portoit des citrouilles grosses quatre fois comme sa tête. Cet homme dit en lui même : il me semble que si j'avois été en la place du bon Dieu, j'aurois mieux arrangé les choses : j'aurois fait venir la citrouille sur ce grand arbre, & le gland sur cette petite branche. Pendant que cet homme raisonnoit ainsi, il fut pris d'une grande envie de dormir, & comme il faisoit Soleil, il se coucha sous un chêne pour avoir de l'ombre. Pendant qu'il dormoit, il vint du vent qui fit tomber un gland sur le bout de son nez, ce qui le réveilla. Alors cet homme s'écria : j'avoue que je ne suis qu'une bête, & que Dieu a raison d'avoir arrangé les choses comme elles sont ; que serois-je devenu, si la citrouille eut été attachée au chêne ? elle m'eut écrasé la tête en tombant. Depuis ce tems, cet homme, devenu plus sage, se contenta d'admirer la

sagesse, avec laquelle Dieu avoit arrangé l'Univers, & ne s'avisa plus de trouver à redire aux choses, qui n'étoient pas faites selon ses petites lumières.

*Lady* S E N S E ' E .

Il me semble que j'aurois beaucoup de plaisir à apprendre la Physique: les personnes qui la savent, ne peuvent pas s'ennuyer, quand même elles n'auroient d'autres occupations qu'à admirer les œuvres de Dieu.

*Madem.* B O N N E .

Vous avez raison, ma chère. J'ai dessein d'étudier moi-même cette belle science, quand vous saurez parfaitement les autres choses que vous devez savoir, je vous enseignerai tout ce que j'en aurai; mais auparavant, il faut bien apprendre l'histoire. Voyons, si *Lady Mary* a retenu la sienne?

*Lady* M A R Y .

Trois Israélites, qui se nommoient *Coré*, *Dathan*, & *Abiram*, se soulevèrent contre *Moïse*, & engagèrent deux cens & cinquante hommes dans leur révolte. Ils étoient fâchés, qu'il n'y eut qu'*Aaron* & ses enfans, qui eussent permission d'offrir l'encens au

Seigneur, sans penser que c'étoit Dieu lui-même qui l'avoit ainsi ordonné. Ils firent donc de grands reproches à *Moïse*; mais *Moïse*, par ordre du Seigneur, dit à ces hommes : prenez chacun un encensoir avec des parfums, & alors, Dieu montrera ceux qu'il a choisis. *Moïse* fit aussi prendre l'encensoir à *Aaron*, & ensuite, par ordre de Dieu, il dit au peuple : séparez vous de *Coré*, de *Dathan* & d'*Abiram*, de crainte que Dieu ne vous punisse avec eux. Alors *Moïse* parlant au peuple, dit : si ces gens, qui ne veulent pas obéir au Seigneur, meurent d'une mort naturelle, vous pouvez penser que je suis un méchant, & que le Seigneur ne m'a pas envoyé; mais si la terre s'ouvre sous eux, & qu'ils tombent tous vivans dans l'abîme, alors vous connoîtrez que je vous parle de la part du Seigneur. A peine *Moïse* eut-il fini ces paroles, que la terre s'ouvrit en deux, & engloutit *Coré*, *Dathan*, & *Abiram*, avec toute leur famille; & le feu, par l'ordre du Seigneur, brula les deux cens cinquante hommes, qui tenoient les encensoirs. Alors Dieu commanda à *Moïse* de prendre ces encensoirs, & d'en faire des plaques pour couvrir l'autel, afin, dit le Seigneur, que ces plaques fassent souvenir les enfans d'Israël, que nul de ceux qui ne sont point

de la race d'*Aaron*, ne doit pas s'approcher de l'autel, pour offrir l'encens au Seigneur. Cependant les Israélites murmurèrent contre *Moïse & Aaron*, de ce qu'ils avoient causé la mort de ces personnes, & ces murmures ayant irrité le Seigneur, il dit à *Moïse & à Aaron* : séparez-vous de ce peuple, car je vais le faire périr. Alors *Moïse* dit à son frère : mettez promptement du parfum dans votre encensoir, & courez au milieu du peuple pour appaiser la colère de Dieu. *Aaron* obéit à son frère, & se tenant entre les vivans, & ceux que Dieu venoit de faire périr, il appaisa sa colère : & Dieu, dans cette dernière occasion, en fit périr quatorze mille & sept cens, en punition de leurs murmures.

*Lady* CHARLOTTE.

Mon Dieu, que cette histoire est terrible ! je tremble de tout mon corps, ma Bonne ; nous sommes bien heureuses que Dieu ne fait plus ces terribles châtimens ; il y a de quoi mourir de frayeur.

*Madem.* BONNE.

Dieu est aussi juste, & aussi ennemi des méchans, qu'il étoit en ce tems-là, mes chers enfans : ceux qui ne veulent point

obéir à ses commandemens ne sont pas, il est vrai, engloutis tous vivans dans l'enfer; mais il est sûr qu'ils y tomberont après leur mort, & cela doit bien imprimer dans nos ames la haine du crime & la crainte de Dieu. Nous ne devons craindre que Dieu & le péché, selon cette parole de *Jésus Christ*: *Ne craignez point ceux qui ne peuvent tuer que le corps; mais craignez celui qui peut perdre le corps & l'ame, & les précipiter dans l'enfer.*

*Miss* MOLLY.

Mais, ma Bonne, on dit que Dieu est si bon; il punit pourtant bien rigoureusement les méchans.

*Madem.* BONNE.

C'est qu'il est aussi très-juste, mes enfans. Dieu montre sa bonté aux hommes, en leur donnant de bonnes pensées pour faire le bien; des remords quand ils font de mauvaises actions; il leur donne beaucoup de tems pour se repentir & se corriger: mais s'ils refusent de le faire, & qu'ils veuillent absolument rester toujours méchans, comme Dieu est juste, il faut absolument qu'il les punisse. Le roi est bon, mes enfans; mais pourtant il consent à la mort des méchans, & il se-

roit méchant lui-même s'il pardonnoit à tous les criminels : car alors personne n'oseroit plus fortir dans les rues ; les pauvres tueroient les riches pour avoir leur argent ; ceux à qui on auroit donné le plus petit sujet de chagrin, tueroient leurs ennemis ; on seroit obligé d'aller vivre dans les bois avec les bêtes, & le roi seroit cause de tous ces crimes, par sa fausse bonté.

*Lady* CHARLOTTE.

Je vous assure, ma Bonne, que je veux absolument me corriger ; je n'ai été méchante jusqu'à ce jour, que parce que je ne pensois pas à toutes ces choses ; j'avois pourtant lu la Sainte Ecriture, mais je n'y faisois pas d'attention : quand on y pense bien, il faudroit être folle pour s'exposer à la colère de Dieu.

*Madem.* BONNE.

Voyez combien il vous aime, ma chère. Ces bonnes pensées, ces bonnes résolutions, c'est lui qui vous les donne : ne seriez vous pas bien coupable, si vous les obliez ? Allons, *Miss Molly*, dites votre histoire.

*Miss*

*Miss MOLLY.*

Dieu, voulant faire voir aux Israélites, qu'il avoit choisi *Aaron* pour être son Prêtre, fit dire au peuple, par la bouche de *Moïse*, que les chefs de toutes les tribus d'Israë apportent chacun une verge en ma présence. Ils obéirent, & le lendemain, la verge d'*Aaron* avoit poussé des fleurs, des boutons & des amandes. Alors Dieu dit : j'ai choisi *Aaron* & sa famille, pour être mes sacrificateurs. Nul autre qu'eux ne pourra m'offrir de l'encens ; mais je leur donne les enfans de *Lévi* pour avoir soin des choses qui me seront consacrées : ils vivront des choses qui me seront offertes, & auront la dixième partie des bêtes & des fruits de la terre. Après cela, les Israélites vinrent en un lieu, où il n'y avoit point d'eau, & murmurèrent encore. *Moïse* & *Aaron* se prosternèrent devant le Seigneur, qui dit à *Moïse* : prend ta verge & marche avec ton frère vers le rocher, devant toute l'assemblée du peuple ; tu parleras au rocher, & il te donnera de l'eau. *Moïse* & *Aaron* assemblèrent le peuple, mais ils n'obéirent pas simplement au commandement du Seigneur, & au lieu de parler au rocher, ils le frappèrent de deux coups de baguette.

Alors Dieu dit à *Moïse* & à *Aaron* : parce que vous n'avez pas cru à la parole du Seigneur, vous mourez tous les deux avant d'entrer dans la terre promise. Et Dieu commanda à *Moïse* de monter sur la montagne avec son frère *Aaron*, & *Eléasar* son neveu, fils d'*Aaron* ; il commanda aussi à *Aaron* d'ôter ses habits de grand Prêtre & de les donner à son fils, parce qu'il alloit mourir. *Aaron* obéit à Dieu, & mourut tout aussi-tôt. Une autrefois, les Israélites murmurèrent encore contre Dieu, qui pour les punir, envoya contre eux des serpens brulans : mais le peuple s'étant repenti, Dieu commanda à *Moïse* de faire un serpent d'airain & de l'élever en haut, & tous ceux qui étoient mordus, & qui regardoient ce serpent, étoient guéris sur le champ. Cependant, les Israélites demandèrent aux rois qui étoient voisins, la permission de passer dans leurs païs, promettant de ne leur faire aucun tort, & de payer jusqu'à l'eau qu'ils boiroient ; mais ces rois ne voulurent pas leur accorder cette grace, & Dieu dit aux Israélites : combattez-les, & vous les vaincrez par mon secours. Les Israélites obéirent, & ils remportèrent de grandes victoires.

*Lady* SENSE'E.

*Moïse & Aaron* n'étoient pas des méchans, cependant, ma Bonne, Dieu les punit bien sévèrement, & cela pour une bagatelle. Quel mal avoient-ils fait en frappant le rocher ?

*Madem.* BONNE.

Ils avoient sans doute fait un grand mal ; car ils s'étoient méfiés de la puissance de Dieu, qui leur avoit dit, qu'ils devoient commander au rocher de leur donner de l'eau. Au lieu d'obéir tout simplement à Dieu, ils dirent en eux-mêmes : si nous commandons au rocher de nous donner de l'eau, il n'en viendra pas ; mais nous le frapperons comme nous avons déjà fait une fois, & alors il en viendra. J'avoue que cette faute n'étoit pas si grande, que celle d'adorer le veau d'or ; mais Dieu punit le péché, quel qu'il soit : toute la différence qu'il y a, c'est que les méchans, qui péchent par malice, il les punit en l'autre vie, en les envoyant dans l'enfer ; & les bons, qui péchent par foiblesse, & qui sont fâchés d'avoir péché, il les punit en cette vie par des maladies, par la perte de leurs biens, de leurs parens, de leurs amis. Dieu fait

comme un bon père, qui, pour corriger ses enfans, leur donne le fouët, ou les punit.

*Lady* SPIRITUELLE.

Ce n'est donc pas parce que Dieu est fâché contre un homme, qu'il devient pauvre, aveugle, ou qu'il lui arrive des malheurs.

*Madem.* BONNE.

Quand Dieu envoie ces malheurs aux méchans, c'est pour les punir, & en même tems pour tâcher de les corriger; car on pense à Dieu, quand on est affligé. Dans ce moment, Dieu dit au cœur des méchans: voyez ce que vous gagnez à me désobéir! j'ai le pouvoir de vous rendre malheureux, en vous ôtant toutes les choses que vous aimez. Demandez du secours à votre argent que vous aimez plus que moi. Demandez du secours à vos amis, à qui vous aimez mieux plaire qu'à moi. Toutes les créatures ne peuvent m'empêcher de vous punir; ainsi, laissez-là les créatures, & revenez à moi qui suis votre Dieu: quoique vous soyez un méchant enfant, je suis un bon père; je ne demande pas mieux que de vous pardonner, si vous voulez vous

convertir. Je frappe à votre porte, ouvrez moi ; ce malheur qui vient de vous arriver, & que vous croyez si grand, ce n'est rien en comparaison des maux que vous souffrirez dans l'autre vie, si vous ne devenez meilleur : ayez pitié de vous-même, renoncez au péché, à vos mauvaises habitudes ; devenez doux, charitable, aimez la prière, soyez juste envers les autres. Je vous avertis, je vous donne le tems de vous corriger ; mais bientôt, vous n'aurez plus une minute ; vous mourez, & alors je ne ferai plus pour vous un père plein de tendresse, mais un juge terrible. Vous pleurez, *Lady Charlotte.*

*Lady* CHARLOTTE.

Oui, ma Bonne : Dieu m'a souvent dit tout cela, & je n'ai jamais voulu y faire attention. Je vous assure que je n'ai jamais fait une grande faute sans en avoir été punie dans la journée par quelque chagrin.

*Madem.* BONNE.

C'est signe que Dieu vous aime beaucoup, ma chère amie : mais n'endurcissez pas votre cœur ; car après avoir été si bon

pour vous ; il deviendroit un juge terrible. *Lady Spirituelle* me demandoit tout-à-l'heure, si c'étoit une marque que Dieu étoit fâché contre un homme, quand il lui envoyoit des malheurs : je viens de vous dire qu'il en envoyoit aux méchans pour les convertir ; il en envoie aussi aux bons pour les corriger & pour les punir des fautes légères qui leur échappent : & quelquefois aussi pour éprouver leur vertu, & leur donner occasion d'être meilleurs. Quand on a tout ce que l'on souhaite, il est aisé d'oublier Dieu ; mais comme je vous l'ai dit, quand on est dans l'affliction, & qu'on reconnoit que les créatures ne peuvent nous secourir, alors on a recours à Dieu. Je me souviens, mes enfans, que quand j'étois petite, j'avois un maître d'écriture bien méchant : il me grondoit toujours, quoique je m'appliquasse de tout mon cœur. Ce maître, c'étoit les verges dont Dieu se servoit pour punir mes fautes ; quand je n'avois pas été sage, je disois à moi-même, je serai bien querellée tantôt par Monsieur *George*, car c'étoit le nom de cet homme ; alors je priois Dieu de si bon cœur, pour qu'il adoucît l'esprit de ce terrible homme. Quelquefois, Dieu écoutoit ma prière ; mais le plus souvent, j'étois punie ; j'écrivois

tout de travers, & alors, mon maître se plaignoit à Maman, & on me faisoit garder la maison pendant que mes sœurs alloient se promener.

*Lady* SENSE'E.

Et que faisiez-vous alors, ma Bonne ?

*Madem.* BONNE.

Souvent, ma chère, je pleurois comme une fotte, mais quelquefois aussi, j'offrois à Dieu cette mortification ; car je savois bien que si j'étois innocente pour mon écriture, j'étois coupable pour quelque autre chose que Maman ne savoit pas, & qu'elle auroit puni, si elle l'avoit sue. *Lady Charlotte*, vous n'avez pas dit votre histoire ; mais il est bien tard, ce sera pour la première fois.

\*\*\*\*\*

## XVII. DIALOGUE.

Quinzième Journée.

*Madem.* BONNE.

J'AI promis à *Lady Charlotte* que nous commencerions par son histoire. Nous allons donc l'écouter, s'il vous plait.

*Lady* CHARLOTTE.

Il y avoit un roi, nommé *Balak*, qui regnoit sur les Moabites. Ce prince, ayant appris que les Israélites avoient battu tous les peuples qui s'étoient opposés à leur passage, il eut beaucoup de crainte, & envoya chercher un prophète, nommé *Balaam* pour les maudire. Lorsque *Balaam* étoit en chemin, l'ange du Seigneur lui ferma le passage. *Balaam* ne voyoit pas l'ange, mais l'aneffe sur laquelle il étoit monté, le voyoit, & elle avoit peur de l'épée que l'ange tenoit à sa main. *Balaam* battoit son aneffe pour la faire avancer, mais cette pauvre bête se coucha contre terre, & son maître étoit si en colère, qu'il l'afflomboit à coups de bâtons. Alors Dieu permit que cette aneffe parlât, & dit à *Balaam* : pourquoi me frappes-tu ? ne t'ai-je pas bien servi toute ma vie, & ne vois-tu pas ce qui m'empêche de passer ? *Balaam* fut fort étonné d'entendre parler son aneffe ; mais il le fut bien davantage, quand il vit l'ange qui lui dit : si cette pauvre bête avoit avancé, je t'aurois tué ; toutefois continue ton chemin, tu ne feras que ce qu'il plaira au Seigneur. *Balaam* étant arrivé, le roi dit : je vous prie de maudire les Israélites. *Balaam* lui répon-

dit : pourquoi maudirai-je ce peuple ? Ma malédiction ne servira de rien, puisque Dieu l'a béni. Toutefois, le roi mena *Balaam* en trois différens endroits ; mais le prophète, au lieu de lui obéir, bénit le peuple d'Israël, & le roi *Balak* dit au prophète, je ne t'ai pas fait venir pour bénir ce peuple ; ainsi, puisque tu fais le contraire de ce que je veux, je ne te donnerai point les honneurs & les richesses que je t'avois destinées. *Balaam*, qui étoit un méchant, dit au roi : si vous pouvez engager les Israélites à commettre quelque grand péché, certainement Dieu les maudira ; vous n'avez donc qu'à envoyer vers eux les plus belles femmes qui sont parmi vous ; ils en deviendront amoureux & les prendront pour femmes ; or en cela, ils commettront un péché, car Dieu leur a défendu de prendre des femmes étrangères. *Balak* suivit ce mauvais conseil ; & les Israélites, oubliant le commandement du Seigneur, prirent ces femmes, qui leur firent adorer leurs idoles. Alors Dieu ordonna à *Moïse* de faire pendre tous les chefs des familles ; & Dieu lui-même punissoit les coupables, en sorte qu'il en périt vingt quatre mille. Mais malgré ce châ-timent, il y eut un homme assez méchant

pour mener dans sa tente une femme de *Madian*. Alors *Phinéas*, fils du grand prêtre *Eléasar*, transporté d'une sainte colère contre cet homme, qui se mocquoit du Seigneur, prit son épée, & tua cet homme & cette femme; & cette action de justice fut si agréable à Dieu, qu'il pardonna au reste des coupables; mais en même tems, il commanda à son peuple de détruire tous les *Madianites*, parce qu'ils les avoient engagés à commettre le péché.

*Lady* SPIRITUELLE.

Cela étoit bien terrible, pourtant, de détruire tout un peuple; peut-être qu'ils n'avoient pas tous consenti à cette mauvaise action.

*Madem.* BONNE.

Dieu ne commande jamais rien qui ne soit juste, mes enfans. Dieu fit détruire non-seulement cette nation, mais aussi toutes les autres qui demeuroient dans la terre promise, parce que ces peuples étoient extrêmement méchans, & qu'ils n'avoient pas profité du tems qu'il leur avoit donné pour se corriger. Dieu se sert de tout pour punir ceux qui ne veulent pas se convertir. Du tems de *Noé*, il se servit du

déluge. Du tems d'*Abraham*, il se servit du feu qu'il fit tomber du ciel, pour punir Sodome & Gomorhe; & dans le tems dont nous parlons, il se servit de l'épée des Israélites. Dans d'autres tems, il emploie la peste, la famine, la mortalité des bestiaux, les inondations, les tremblemens de terre, car il est le Tout-Puissant: les élémens sont toujourns prêts à lui obéir pour punir les pécheurs, & s'ils n'ont pas recours à sa miséricorde, il faut qu'ils éprouvent sa justice. Dites-nous votre histoire, *Miss Molly*.

*Lady* MARY.

Auparavant, ma Bonne, je vous prie de me dire ce que c'est que les élémens ?

*Madem.* BONNE.

Il y a quatre élémens, mes enfans, sans lesquels l'homme ne pourroit vivre. La terre, l'eau, l'air & le feu.

*Lady* MARY.

Si on vivoit dans un lieu où il ne fit pas froid; on pourroit se passer de feu, il n'y auroit qu'à manger du lait & des fruits.

*Madem.* B O N N E.

Le feu qui est un élément, n'est pas seulement le feu dont nous nous servons pour nous chauffer, mais c'est le Soleil qui échauffe toute la nature, qui fait croître les herbes & les plantes. Or les hommes ne sauroient vivre sans ce feu. Quand je vous dis que c'est le Soleil, mes enfans, je ne suis pas bien sûre que les savans n'aient pas un autre feu élémentaire, mais je ne suis pas assez savante sur cet article, pour vous en parler.

*Miss* M O L L Y.

J'étois bien sotte, je n'avois jamais pensé que le Soleil fût un feu, quoique je sentisse sa chaleur. Mais dites-moi, s'il vous plait, pourquoi le Soleil est plus chaud en Été qu'en Hiver, est-ce qu'en Été nous sommes plus proche de lui ?

*Madem.* B O N N E.

Tout au - contraire, ma chère, nous sommes plus éloignées du Soleil en Été qu'en Hiver. Mais en Été, il tombe plus droit sur nos têtes, & en Hiver, ses rayons ne  
nous

nous touchent que par le côté. Je vais vous apprendre deux mots pour expliquer cela, & ensuite vous le faire comprendre par un exemple. Mettez votre main justement au dessus de la chandelle, mais ne l'approchez pas trop près ; car vous vous brûleriez . . . Eh bien, je dis que votre main est *perpendiculairement* sur la chandelle, c'est-à-dire, qu'elle est droite dessus. Remarquez que vous êtes obligée de la tenir fort éloignée. Présentement, mettez votre main à côté de la chandelle . . . je dis que votre main la regarde de côté, c'est-à-dire *obliquement*. Or remarquez, que vous pouvez approcher votre main beaucoup plus près, par le côté que par le haut : la chaleur qui vient de côté fraper votre main, est beaucoup plus foible que celle qui vient la frapper tout droit. Voilà ce qui fait l'Hiver & l'Eté. Il y a pourtant un habile homme, qui pretend que le Soleil n'est pas chaud, & qu'il produit pourtant la chaleur, mais c'est encore une question qu'il faut laisser aux savans.

*Lady* CHARLOTTE.

J'aimerois bien qu'il fit l'Eté pendant toute l'année; les jours sont plus longs, &

K k

plus beaux ; on a le plaisir de se promener. A quoi sert l'Hiver, je vous prie ? Il ne croit rien sur la terre, pendant ce tems.

*Madem.* B O N N E.

Mais s'il n'y avoit point d'Hiver, il ne viendroit rien sur la terre pendant l'Eté. Dieu a tellement arrangé le Monde, mes enfans, qu'il n'y a pas une seule chose inutile ; & si les choses que Dieu a réglées, se dérangoient, tout le monde périroit. N'avez-vous jamais vu du bled, mes enfans ?

*Lady* C H A R L O T T E.

Oui, ma Bonne, j'en ai vu à la campagne.

*Madem.* B O N N E.

Eh bien, mes enfans, examinons comment ce bled croît. On le jette dans la terre en grains, & on fait cela un peu avant l'Hiver, dans le tems des pluies qui ne manquent jamais dans cette saison. Alors le grain de bled se pourit, & il en fort un petit brin d'herbe ; mais si cette herbe sortoit d'abord bien grande, elle n'auroit pas assez de force : le froid de l'Hiver

vient qui l'enfonce dans la terre, & l'empêche de sortir, afin qu'elle aît le tems de se nourrir. Si après l'Hiver, l'Été venoit tout de suite, cet herbe seroit séchée tout d'un coup, & n'auroit pas le tems de croître. Qu'a fait le bon Dieu? il a mis le Printems qui n'est ni chaud ni froid, entre l'Hiver & l'Été; pendant le Printems, l'herbe qui renferme le bled, grandit tout à son aise. Il se forme au bout de cette herbe, quantité de petites chambres, & dans chaque chambre, il y a un grain de bled qui grossit petit-à-petit, jusqu'à ce qu'il soit assez gros. Alors viennent les grandes chaleurs qui le meurissent. Il change de couleur; car il étoit vert, & il devient jaune. Chaque grain de bled est environné d'une petite peau qui est jaune, comme je viens de vous le dire; il est dur, mais sous cette peau, on trouve une petite chose blanche comme la neige: on la met entre deux pierres, pour la réduire en poussière, & cette poussière blanche, c'est la farine avec laquelle on fait le pain.

*Lady* SPIRITUELLE.

J'ai mangé le pain jusqu'à présent, sans savoir comment il venoit, & sans penser à

toutes les précautions que Dieu a pris, pour me le donner ; vraiment, ma Bonne, cela est admirable. L'Été prochain, quand j'irai à la campagne, j'examinerai toutes ces merveilles ; cela m'amusera beaucoup.

*Madem.* BONNE.

Mais cela doit faire autre chose que de vous amuser, ma chère enfant.

*Lady* SPIRITUELLE.

Quoi donc, ma Bonne ?

*Madem.* BONNE.

N'admirez-vous pas la sagesse de Dieu, qui a arrangé toutes les saisons, précisément comme il faut, pour faire venir ce bled ? N'admirez-vous pas sa bonté, qui a fait tout cela pour les hommes, & pour vous en particulier ? Ne remerciez-vous pas ce bon père ? En voyant cette grande quantité d'hommes qui travaillent comme des chevaux, à l'ardeur du Soleil, ne direz-vous pas en vous même : la providence de Dieu est grande, d'avoir fait des riches &

des pauvres ; sans cela, si je voulois du pain, il faudroit que je travaillasse avec ces pauvres gens ? Vous penserez encore, ces pauvres gens ont bien de la peine pour me nourrir ; ne serois-je pas bien méchante, si je les maltraitois, si je les méprisois, parce qu'ils sont pauvres ?

*Lady* S E N S E ' E .

Voilà bien dequoi s'amuser, & profiter à la campagne, ma Bonne ; je voudrois que quelques dames que je connois, fussent à notre leçon ; elles disent qu'elles s'ennuient, quand elles sont toute seules, vous leur apprendriez à s'occuper pour plusieurs semaines.

*Madem.* B O N N E .

Oh ! je vous assure, mes enfans, qu'il y auroit dequoi s'occuper toute sa vie, si on vouloit examiner toutes les œuvres de Dieu dans la nature. Mais vous baillez, *Lady Mary* ; la leçon a été bien sérieuse pour vous : pour vous réveiller, j'ai envie de vous faire un conte.

*Lady* MARY.

Je ne m'ennuie pas, je vous assure, ma Bonne. Je veux aussi examiner le bled quand il vient; mais si vous voulez nous dire un conte, je vous avoue que cela me fera bien plaisir.

*Madem.* BONNE.

Volontiers, ma chère. Il y avoit un jour un seigneur & une dame qui étoient mariés depuis plusieurs années, sans avoir d'enfans: ils croyoient qu'il ne leur manquoit que cela pour être heureux, car ils étoient riches & estimés de tout le monde. A la fin, ils eurent une fille, & toutes les fées qui étoient dans le païs, vinrent à son bapême, pour lui faire des dons. L'une dit, qu'elle seroit belle comme un ange; l'autre, qu'elle danseroit à ravir; une troisième, qu'elle ne seroit jamais malade; une quatrième, qu'elle auroit beaucoup d'esprit. La mère étoit bien joyeuse de tous les dons qu'on faisoit à sa fille; belle, spirituelle, une bonne santé, des talens. Qu'est-ce qu'on pouvoit donner de mieux à cet enfant? qu'on nommoit *Foliette*. On se mit

à table pour se divertir ; mais lorsqu'on eut à moitié souper, on vint dire au père de *Foliette* que la reine des fées, qui passoit par-là, vouloit entrer. Toutes les fées se levèrent pour aller au devant de leur reine ; mais elle avoit un visage si sévère, qu'elle les fit toutes trembler. Mes sœurs, dit-elle, lorsqu'elle fut assise, est-ce ainsi que vous employez le pouvoir que vous avez reçu du Ciel ? Pas une de vous n'avez pensé à douer *Foliette* d'un bon cœur, d'inclinations vertueuses. Je vais tâcher de remédier au mal que vous lui avez fait ; je la doue d'être muette jusqu'à l'âge de vingt ans ? plutôt à Dieu qu'il fut en mon pouvoir de lui ôter absolument l'usage de la langue. En même tems, la fée disparut, & laissa le père & la mère de *Foliette* dans le plus grand désespoir du monde ; car ils ne concevoient rien de plus triste, que d'avoir une fille muette. Cependant *Foliette* devenoit charmante ; elle s'efforçoit de parler quand elle eut deux ans, & l'on connoissoit par ses petits gestes, qu'elle entendoit tout ce qu'on lui disoit, & qu'elle mouroit d'envie de répondre. On lui donna toutes sortes de maîtres, & elle apprenoit avec une promptitude surprenante : elle avoit tant d'esprit,

qu'elle se faisoit entendre par gestes, & rendoit compte à sa mère, de tout ce qu'elle voyoit, ou entendoit. D'abord, on admiroit cela, mais le père qui étoit un homme de bon sens, dit à sa femme : ma chère, vous laissez prendre une mauvaise habitude à *Foliette* ; c'est un petit espion. Qu'avons-nous besoin de savoir tout ce qui se fait dans la ville ; on ne se méfie pas d'elle, parce qu'elle est un enfant, & qu'on fait qu'elle ne peut pas parler, & elle vous fait savoir tout ce qu'elle entend : il faut la corriger de ce défaut, il n'y a rien de plus vilain que d'être une rapporteuse.

La mère qui idolâtroit *Foliette*, & qui étoit naturellement curieuse, dit à son mari qu'il n'aimoit pas cette pauvre enfant, parce qu'elle avoit le défaut d'être muette ; qu'elle étoit déjà assez malheureuse avec son infirmité, & qu'elle ne pouvoit se résoudre à la rendre encore plus misérable en la contredisant. Le mari, qui ne se paya pas de ces mauvaises raisons, prit *Foliette* en particulier, & lui dit : ma chère enfant, vous me chagrinez. La bonne fée qui vous a rendu muette, avoit sans doute prévu que vous seriez une rapporteuse ; mais à quoi cela sert-il que vous ne puissiez parler, puisque

vous vous faites entendre par signes ? savez-vous ce qu'il arrivera ? vous vous ferez haïr de tout le monde ; on vous fuira comme si vous aviez la peste, & on aura raison, car vous causerez plus de mal que cette affreuse maladie. Un rapporteur brouille tout le monde, & cause des maux épouvantables : pour moi, si vous ne vous corrigez pas, je souhaiterois de tout mon cœur, que vous fussiez aussi aveugle & sourde. *Foliette* n'étoit pas méchante ; c'étoit par étourderie, qu'elle découvroit ce qu'elle avoit vû ; ainsi, elle lui promit par signe, qu'elle se corrigeroit. Elle en avoit intention, mais deux ou trois jours après, elle entendit une dame, qui se mocquoit d'une de ses amies : elle savoit écrire alors, & elle mit sur un papier ce qu'elle avoit entendu. Elle avoit écrit cette conversation avec tant d'esprit, que sa mère ne put s'empêcher de rire de ce qu'il y avoit de plaisant, & d'admirer le stile de sa fille. *Foliette* avoit de la vanité : elle fut si contente des louanges que sa mère lui donna, qu'elle écrivoit tout ce qui se passoit devant elle. Ce que son père lui avoit prédit arriva ; elle se fit haïr de tout le monde. On se cachoit d'elle, on parloit bas quand elle entroit, & on craignoit de se trouver

dans les assemblées dont elle étoit priée. Malheureusement pour elle, son père mourut, quand elle n'avoit que douze ans ; & personne ne lui faisant plus honte de son défaut, elle prit une telle habitude de rapporter, qu'elle le faisoit même sans y penser ; elle passoit toute la journée à espionner les domestiques qui la haïssoient comme la mort : si elle étoit dans un jardin, elle faisoit semblant de dormir pour entendre les discours de ceux qui se promenoient. Mais comme plusieurs parloient à la fois, & qu'elle n'avoit pas assez de mémoire pour retenir ce que l'on disoit, elle faisoit dire aux uns ce que les autres avoient dit ; elle écrivoit le commencement d'un discours, sans en entendre la fin, ou la fin, sans en savoir le commencement. Il n'y avoit pas de semaine, qu'il n'y eût vingt tracasseries, ou querelles dans la ville, & quand on venoit à examiner d'où venoient ces bruits, on découvroit, que cela provenoit des rapports de *Foliette*. Elle brouilla sa mère avec toutes ses amies, & fit battre trois ou quatre personnes.

Cela dura jusqu'au jour, où elle eut vingt ans ; elle attendoit ce jour avec une grande impatience, pour parler tout à son aise : il vint enfin, & la reine des fées, se présen-

tant devant elle, lui dit : *Foliette*, avant de vous rendre l'usage de la parole, dont certainement vous en abuserez ; je vais vous faire voir tous les maux que vous avez causé par vos rapports. En même tems, elle lui présenta un miroir ; & elle y vit un homme suivi de trois enfans, qui demandoient l'aumône avec leur père. Je ne connois pas cet homme, dit *Foliette*, qui parloit pour la première fois ; quel mal lui ai-je causé ? Cet homme étoit une riche marchand, lui répondit la fée ; il avoit dans son magasin beaucoup de marchandises ; mais il manquoit d'argent comptant. Cet homme vint emprunter une somme à votre père, pour payer une lettre de change ; vous écoutiez à la porte du cabinet, & vous fites connoître la situation de ce marchand à plusieurs personnes à qui il devoit de l'argent ; cela lui fit perdre son crédit, tout le monde voulut être payé, & la justice s'étant mêlée de cette affaire, le pauvre homme & ses enfans sont réduits à l'aumône depuis neuf ans. Ah, mon Dieu, Madame ! dit *Foliette*, je suis au désespoir d'avoir commis ce crime ; mais je suis riche, je veux réparer le mal que j'ai fait en rendant à cet homme le bien que je lui ai fait perdre par mon imprudence.

Après cela, *Foliette* vit une belle femme dans une chambre, dont les fenêtres étoient garnies de grilles de fer; elle étoit couchée sur de la paille, ayant une cruche d'eau, & un morceau de pain à côté d'elle; ses grands cheveux noirs tomboient sur ses épaules, & son visage étoit baigné de ses larmes. Ah, mon Dieu! dit *Foliette*, je connois cette dame; son mari l'a menée en France depuis deux ans, & il a écrit qu'elle étoit morte; seroit-il bien possible que je fusse la cause de l'affreuse situation de cette dame? Oui, *Foliette*, reprit la fée; mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est que vous êtes encore la cause de la mort d'un homme que le mari de cette dame a tué. Vous souvenez-vous qu'un soir, étant dans un jardin, sur un banc, vous fîtes semblant de dormir, pour entendre ce que disoient ces deux personnes; vous comprîtes par leurs discours, qu'ils s'aimoient, & vous le fîtes savoir à toute la ville. Ce bruit vint jusqu'aux oreilles du mari de cette dame, qui est un homme fort jaloux; il tua ce cavalier, & a mené cette dame en France; il l'a fait passer pour morte, afin de pouvoir la tourmenter plus longtems; cependant, cette pauvre dame étoit innocente. Le gentil-homme lui par-

loit

loit de l'amour qu'il avoit pour une de ses cousines qu'il vouloit épouser ; mais comme ils parloient bas, vous n'avez entendu que la moitié de leur conversation que vous avez écrite, & cela a causé ces horribles malheurs. Ah ! s'écria *Foliette*, je suis une malheureuse, je ne mérite pas de voir le jour. Attendez à vous condamner, que vous ayez connu tous vos crimes, lui dit la fée. Regardez cet homme couché dans ce cachot couvert de chaines ; vous avez découvert une conversation fort innocente, que tenoit cet homme, & comme vous ne l'aviez écoutée qu'à moitié, vous avez cru entendre qu'il étoit d'intelligence avec les ennemis du roi. Un jeune étourdi fort méchant homme, une femme aussi babillarde que vous, qui n'aimoit pas ce pauvre homme qui est prisonnier, ont répété & augmenté ce que vous leur aviez fait entendre de cet homme ; ils l'ont fait mettre dans ce cachot, d'où il ne sortira que pour assommer le rapporteur à coup de bâtons, & vous traiter comme la dernière des femmes, si jamais il vous rencontre. Après cela, la fée montra à *Foliette* une quantité de domestiques sur le pavé & manquant de pain, des amis brouillés, des maris séparés de leurs femmes ; des enfans deshéri-

tés par leurs pères, & tout cela, à cause de ces rapports. *Foliette* étoit inconsolable, & promit de se corriger. Vous êtes trop vieille pour vous corriger, lui dit la fée : des défauts qu'on a nouris jusqu'à vingt ans, ne se corrigent pas après cela, quand on le veut ; je ne fais qu'un remède à ce mal ; c'est d'être aveugle, sourde & muette, pendant dix ans, & de passer tout ce tems à réfléchir sur les malheurs que vous avez causé. *Foliette* n'eut pas le courage de consentir à un remède qui lui paroïsoit si terrible ; elle promit pourtant, de ne rien épargner pour devenir silencieuse ; mais la fée lui tourna le dos sans vouloir l'écouter ; car elle savoit bien, que si elle avoit eu une vraie envie de se corriger ; elle en auroit pris les moyens. Le Monde est plein de ces sortes de gens, qui disent : je suis bien fachée d'être gourmande, colère, menteuse ; je souhaiterois de tout mon cœur de me corriger. Ils mentent assurément, car si on leur dit, pour corriger votre gourmandise, il faut ne jamais manger hors de vos repas, & rester toujours sur votre appétit quand vous sortez de table. Pour vous guérir de votre colère, il faut vous imposer une bonne pénitence, toutes les fois que vous vous emporterez. Si,

dis-je, on leur dit, de se servir de ces moyens, ils répondent, cela est trop difficile. C'est-à-dire, qu'ils voudroient que Dieu fit un miracle pour les corriger tout-d'un-coup, sans qu'il leur en coûtât aucune peine. Voilà précisément, comme pensoit *Foliette*; mais avec cette fausse bonne volonté, on ne se corrige de rien. Comme elle étoit détestée de toutes les personnes qui la connoissoient, malgré son esprit, sa beauté & ses talens, elle résolut d'aller demeurer dans un autre país. Elle vendit donc tout son bien, & partit avec sa sotte mère. Elles arrivèrent dans une grande ville, où l'on fut d'abord charmé de *Foliette*. Plusieurs seigneurs la demandèrent en mariage, & elle en choisit un, qu'elle aimoit passionnément. Elle vécut un an fort heureuse avec lui. Comme la ville dans laquelle elle demuroit, étoit bien grande, on ne connut pas sitôt qu'elle étoit une rapporteuse, parce qu'elle voyoit beaucoup de gens, qui ne se connoissoient pas les uns & les autres. Un jour, après souper, son mari parloit de plusieurs personnes, & il vint à dire, qu'un tel seigneur n'étoit pas un fort honnête homme, parce qu'il lui avoit vu faire plusieurs mauvaises actions. Deux jours après, *Foliette* étant dans une

grande masquerade, un homme couvert d'un Domino, la pria de danser, & vint ensuite s'asseoir auprès d'elle. Comme elle parloit bien, il s'amusa beaucoup de sa conversation d'autant plus qu'elle savoit toutes les histoires scandaleuses de la ville, & qu'elle les racontoit avec beaucoup d'esprit. La femme du seigneur, dont son mari lui avoit parlé, vint à danser, & *Foliette* dit à ce masque, qui avoit un Domino : cette femme est fort aimable ; c'est bien dommage qu'elle soit mariée à un mal-honnête homme. Connoissez-vous le mari dont vous parlez si mal, lui demanda le masque ? Non, répondit *Foliette*, mais mon mari qui le connoit parfaitement, m'a raconté plusieurs vilaines histoires qui sont sur son compte ; & tout de suite, *Foliette* raconta ces histoires, qu'elle augmenta selon la mauvaise habitude qu'elle avoit prise, afin d'avoir occasion de faire briller son esprit. Le masque l'écouta très-attentivement, & elle étoit fort aise de l'attention qu'il lui donnoit, parce qu'elle pensoit qu'il l'admiroit. Quand elle eut fini, il se leva, & un quart-d'heure après, on vint dire à *Foliette*, que son mari se mouroit, parce qu'il s'étoit battu contre un homme auquel il avoit ôté la réputation.

*Foliette* courut toute en pleurs, au lieu où étoit son mari, qui n'avoit plus qu'un quart-d'heure à vivre. Retirez-vous, mauvaise créature, lui dit cet homme mourant; c'est votre langue & vos rapports, qui m'ôtent la vie: & peu de tems après, il expira. *Foliette*, qui l'aimoit à la folie, le voyant mort, se jetta toute furieuse sur son épée, & se la passa au travers du corps. Sa mère qui vit cet horrible spectacle, en fut si saisie, qu'elle en tomba malade de chagrin, & mourut aussi en maudissant sa curiosité, & la sotte complaisance qu'elle avoit eue pour sa fille, dont elle avoit causé la perte.

*Lady* SPIRITUELLE.

Il faut avouer que cette *Foliette* étoit une méchante créature.

*Madem.* BONNE.

Point du tout, ma chère; c'étoit une fille étourdie, qui avoit beaucoup de vanité, qui vouloit montrer son esprit, & qui eut été une fort bonne fille, si sa Maman lui avoit donné le fouët la première fois qu'elle fit un rapport.

*Lady* SPIRITUELLE.

Mon Dieu ! ma Bonne, vous me faites trembler, j'ai de la vanité comme *Foliette*, je veux montrer de l'esprit en toutes sortes d'occasions, & je suis fort étourdie ; si j'allois comme elle, causer de si grands malheurs !

*Madem.* BONNE.

Vous avez un bon remède, ma chère amie ; il faut devenir sourde, aveugle, & muette.

*Lady* MARY.

Mais cela est bien terrible, ma Bonne.

*Madem.* BONNE.

Non, Mesdames, cela n'est pas aussi terrible que vous le croyez. Quand vous vous trouvez dans une compagnie où l'on parle mal du prochain, devenez sourde, c'est-à-dire, n'écoutez point ces mauvais discours ; & si vous ne pouvez pas vous empêcher de les entendre, soyez muette au sortir de cette compagnie, c'est-à-dire, ne répétez jamais ce que vous avez entendu. Il faut aussi fermer les yeux sur les actions de votre prochain. Vous voyez, combien cela est de conséquence. J'aimerois mieux

vivre dans une forêt avec des voleurs, qu'avec une rapporteuse; je me méfierois des voleurs, mais comment se garder d'une personne qu'on croit son amie, à laquelle on n'a jamais fait de mal, & qui à tous momens, peut vous exposer aux plus grands malheurs, par son indiscretion? Je vous avoue, Mesdames, que si j'avois remarqué qu'aucune de vous rapportât ce qui se dit ici, je la chasserois de la compagnie avec ignominie. Mais, mes enfans, je m'apperçois, qu'il est déjà bien tard, nous nous sommes amusées à parler, & je crains que nous n'ayons pas le tems de dire nos histoires. Disons un mot de la Géographie. *Lady Sensée*, quelles sont les principales rivières d'Angleterre?

*Lady* S E N S É E.

La Tamise, qui est au Sud-Est, & qui a son embouchure à l'Est dans le grand Océan: elle passe à Londres. La Saverne, qui a sa source dans la principauté de Galles, & qui a son embouchure au Nord-Est de l'Angleterre, & qui est composée de deux rivières qui se joignent; la Trente, qui vient du côté du Sud, & l'Ouse, qui vient du côté du Nord.

*Lady* MARY.

Qu'est-ce qu'une embouchure, & une source, ma Bonne? Je n'entends pas ces deux mots-là.

*Madem.* BONNE.

On appelle source d'une rivière l'endroit où elle commence; & embouchure, l'endroit où elle se jette dans la mer, ou dans une autre rivière. Continuez, *Lady Sensée*.

*Lady* SENSE'E.

La rivière de Tweede sépare l'Angleterre de l'Ecosse, aussi bien que le mont Chéviot.

*Madem.* BONNE.

Il vous reste à apprendre les noms des cinquante-deux provinces de l'Angleterre, les caps, les golphes & les îles; mais vous avez toutes la Géographie de Monsieur *Palairret*, ainsi, vous aurez la bonté de l'apprendre vous-mêmes. Adieu, mes enfans.

*Fin du second Tome.*



Betty

Quilt. ce quilt

